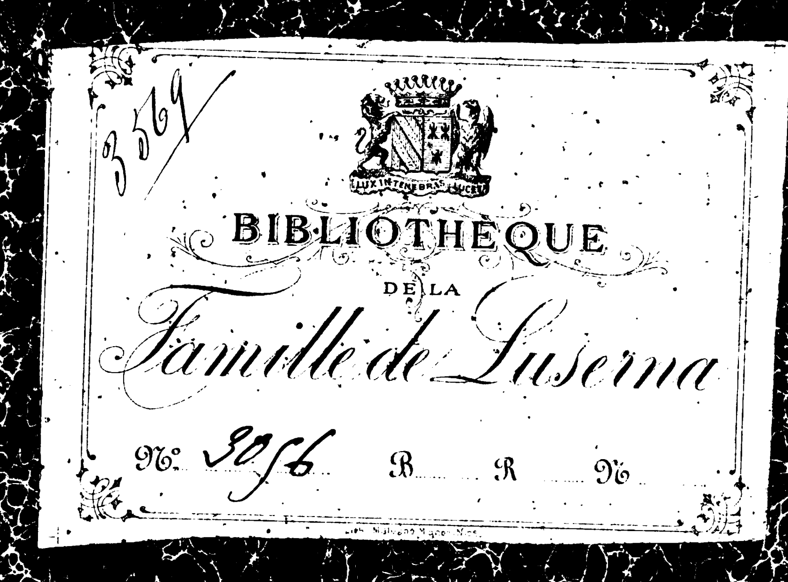
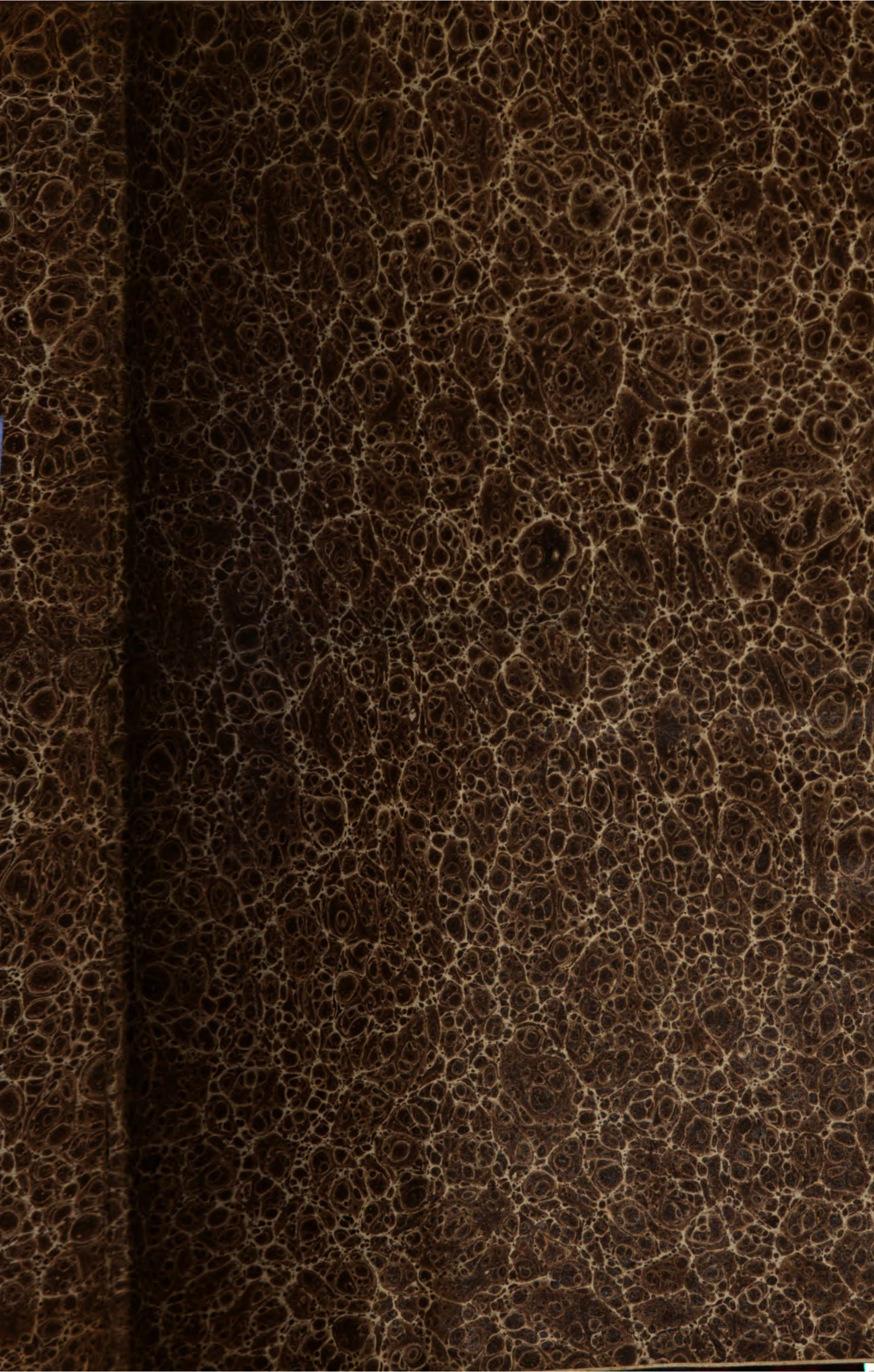
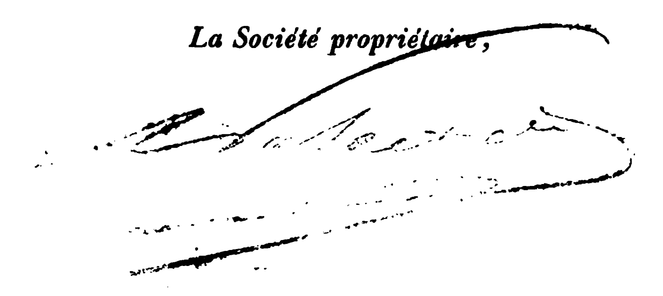

3569
LUX IN TENEBRIS LUCET
BIBLIOTHÈQUE
DE LA
Famille de Luserna
No. 9056 B R N



MÉMOIRES

D'OUTRE-TOMBE



PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. ET V. PENAUD FRÈRES,
10, rue du Faubourg-Montmartre.

MÉMOIRES

D'OUTRE-TOMBE

PAR M. LE VICOMTE

DE CHATEAUBRIAND

TOME HUITIÈME

PARIS

EUGÈNE ET VICTOR PENAUD FRÈRES, ÉDITEURS

10, RUE DU FAUBOURG-MONTMARTRE

1849


BODLEIAN
29·5 1900
LIBRARY

MÉMOIRES

Mort de Louis XVIII. — Sacre de Charles X.

La maladie du Roi me rappela à Paris. Le Roi mourut le 16 septembre, quatre mois à peine après ma destitution. Ma brochure ayant pour titre : *Le Roi est mort : vive le Roi!* dans laquelle je saluais le nouveau souverain, opéra pour Charles X ce que ma brochure *De Bo-*

naparte et des Bourbons avait opéré pour Louis XVIII. J'allai chercher madame de Chateaubriand à Neuchâtel, et nous vînmes à Paris loger rue du Regard. Charles X popularisa l'ouverture de son règne par l'abolition de la censure ; le sacre eut lieu au printemps de 1825. « *Jà commençoient les abeilles à bourdonner,* « *les oiseaux à rossignoler et les agneaux à* « *sauteler.* »

Je trouve parmi mes papiers les pages suivantes écrites à Reims :

« Reims, 26 mai 1825.

« Le Roi arrive après-demain : il sera sacré « dimanche 29 ; je lui verrai mettre sur la tête « une couronne à laquelle personne ne pensait « en 1814 quand j'élevai la voix. J'ai contribué « à lui ouvrir les portes de la France ; je lui ai « donné des défenseurs, en conduisant à bien « l'affaire d'Espagne ; j'ai fait adopter la Charte, « et j'ai su retrouver une armée, les deux seu-

« les choses avec lesquelles le Roi puisse régner « au dedans et au dehors : quel rôle m'est ré- « servé au sacre? celui d'un proscrit. Je viens « recevoir dans la foule un cordon prodigué, « que je ne tiens pas même de Charles X. Les « gens que j'ai servis et placés me tournent le « dos. Le Roi tiendra mes mains dans les sien- « nes; il me verra à ses pieds sans être ému, « quand je prêterai mon serment, comme il me « voit sans intérêt recommencer mes misères. « Cela me fait-il quelque chose? Non. Délivré « de l'obligation d'aller aux Tuileries, l'indé- « pendance compense tout pour moi.

« J'écris cette page de mes *Mémoires* dans la « chambre où je suis oublié au milieu du bruit. « J'ai visité ce matin Saint-Remi et la cathédrale « décorée de papier peint. Je n'aurai eu une idée « claire de cè dernier édifice que par les déco- « rations de la *Jeanne d'Arc* de Schiller, jouée « devant moi à Berlin : des machines d'opéra « m'ont fait voir au bord de la Sprée ce que des « machines d'opéra me cachent au bord de la

« Vesle : du reste, j'ai pris mon divertissement
« parmi les vieilles races, depuis Clovis avec
« ses Francs et son pigeon descendu du ciel,
« jusqu'à Charles VII avec Jeanne d'Arc.

Je suis venu de mon pays
Pas plus haut qu'une botte,
Avecque mi, avecque mi,
Avecque ma marmotte.

« Un petit sou, monsieur, s'il vous plaît.

« Voilà ce que m'a chanté, au retour de ma
« course, un petit savoyard arrivé tout juste à
« Reims. « Et qu'es-tu venu faire ici ? lui ai-je
« dit. — Je suis venu au sacre, monsieur. —
« Avec ta marmotte ? — Oui, monsieur, *avecque*
« *mi, avecque mi, avecque ma marmotte*,
« m'a-t-il répondu en dansant et en tournant.
« — Eh bien, c'est comme moi, mon garçon. »

« Cela n'était pas exact : j'étais venu au sacre
« sans marmotte, et une marmotte est une
« grande ressource ; je n'avais dans mon cof-
« fret que quelque vieille songerie qui ne m'au-

« rait pas fait donner un petit sou par le pas-
« sant pour la voir grimper autour d'un bâton.

« Louis XVII et Louis XVIII n'ont point été
« sacrés ; le sacre de Charles X vient immédia-
« tement après celui de Louis XVI. Charles X
« assista au couronnement de son frère ; il re-
« présentait le duc de Normandie, Guillaume
« le Conquérant. Sous quels heureux auspices
« Louis XVI ne montait-il pas au trône ? Comme
« il était populaire en succédant à Louis XV !
« Et pourtant, qu'est-il devenu ? Le sacre actuel
« sera la représentation d'un sacre, non un sa-
« cre : nous verrons le maréchal Moncey, ac-
« teur au sacre de Napoléon, ce maréchal qui
« jadis célébra dans son armée la mort du ty-
« ran Louis XVI, nous le verrons brandir l'épée
« royale à Reims, en qualité de comte de Flan-
« dre ou de duc d'Aquitaine. A qui cette pa-
« rade pourrait-elle faire illusion ? Je n'aurais
« voulu aujourd'hui aucune pompe : le Roi à
« cheval, l'église nue, ornée seulement de ses
« vieilles voûtes et de ses vieux tombeaux ; les

« deux Chambres présentes, le serment de fidé-
« lité à la Charte prononcé à haute voix sur
« l'Évangile. C'était ici le renouvellement de la
« monarchie ; on la pouvait recommencer avec
« la liberté et la religion ; malheureusement on
« aimait peu la liberté : encore si l'on avait eu
« du moins le goût de la gloire !

> Ah ! que diront là-bas, sous les tombes poudreuses,
> De tant de vaillants rois les ombres généreuses ?
> Que diront Pharamond, Clodion et Clovis,
> Nos Pépins, nos Martels, nos Charles, nos Louis,
> Qui, de leur propre sang, à tous périls de guerre
> Ont acquis à leurs fils une si belle terre ?

« Enfin le sacre nouveau, où le pape est venu
« oindre un homme aussi grand que le chef de la
« seconde race, n'a-t-il pas, en changeant les
« têtes, détruit l'effet de l'antique cérémonie de
« notre histoire ? Le peuple a été amené à penser
« qu'un rite pieux ne dédiait personne au trône,
« ou rendait indifférent le choix du front auquel
« s'appliquait l'huile sainte. Les figurants à
« Notre-Dame de Paris, jouant pareillement dans

« la cathédrale de Reims, ne seront plus que les
« personnages obligés d'une scène devenue vul-
« gaire : l'avantage demeurera à Napoléon qui
« envoie ses comparses à Charles X. La figure
« de l'Empereur domine tout désormais. Elle
« apparaît au fond des événements et des idées :
« les feuillets des bas temps où nous sommes
« arrivés se recroquevillent aux regards de ses
« aigles. »

« Reims, samedi veille du sacre.

« J'ai vu entrer le Roi; j'ai vu passer les car-
« rosses dorés du monarque qui naguère n'avait
« pas une monture; j'ai vu rouler ces voitures
« pleines de courtisans qui n'ont pas su défen-
« dre leur maître. Cette tourbe est allée à l'é-
« glise chanter le *Te Deum*, et moi je suis allé
« voir une ruine romaine et me promener seul
« dans un bois d'ormeaux appelé *le bois d'A-*
« *mour*. J'entendais de loin la jubilation des
« cloches, je regardais les tours de la cathé-

« drale, témoins séculaires de cette cérémonie
« toujours la même et pourtant si diverse par
« l'histoire, les temps, les idées, les mœurs, les
« usages et les coutumes. La monarchie a péri,
« et la cathédrale a pendant quelques années
« été changée en écurie. Charles X, qui la re-
« voit aujourd'hui, se souvient-il qu'il a vu
« Louis XVI recevoir l'onction aux mêmes lieux
« où il va la recevoir à son tour? Croira-t-il
« qu'un sacre mette à l'abri du malheur? Il n'y
« a plus de main assez vertueuse pour guérir les
« écrouelles, plus de sainte ampoule assez sa-
« lutaire pour rendre les rois inviolables. »

Réception des chevaliers des ordres.

J'écrivis à la hâte ce qu'on vient de lire sur les pages demi-blanches d'une brochure ayant pour titre : *Le Sacre*, *par Barnage de Reims*, *avocat*, et sur une lettre imprimée du grand référendaire, M. de Sémonville, disant : « Le « grand référendaire a l'honneur d'informer

« sa seigneurie, monsieur le vicomte de Cha-
« teaubriand, que des places dans le sanctuaire
« de la cathédrale de Reims sont destinées et
« réservées pour ceux de MM. les pairs qui
« voudront assister le lendemain du sacre et
« couronnement de Sa Majesté à la cérémonie
« de la réception du chef et souverain grand-
« maître des ordres du Saint-Esprit et de Saint-
« Michel et de la réception de MM. les cheva-
« liers et commandeurs. »

Charles X avait eu pourtant l'intention de me réconcilier. L'archevêque de Paris lui parlant à Reims des hommes dans l'opposition, le Roi avait dit : « Ceux qui ne veulent pas de « moi, je les laisse. » L'archevêque reprit : « Mais, sire, M. de Chateaubriand? — Oh! « celui-là, je le regrette. » L'archevêque demanda au Roi s'il me le pouvait dire : le Roi hésita, fit deux ou trois tours dans la chambre et répondit : « Eh bien, oui, dites-le lui, » et l'archevêque oublia de m'en parler.

A la cérémonie des chevaliers des ordres, je

me trouvai à genoux aux pieds du Roi, dans le moment que M. de Villèle prêtait son serment. J'échangeai deux ou trois mots de politesse avec mon compagnon de chevalerie, à propos de quelque plume détachée de mon chapeau. Nous quittâmes les genoux du prince et tout fut fini. Le Roi, ayant eu de la peine à ôter ses gants pour prendre mes mains entre les siennes, m'avait dit en riant : « Chat ganté ne prend « point de souris. » On avait cru qu'il m'avait parlé longtemps, et le bruit de ma faveur renaissante s'était répandu. Il est probable que Charles X, s'imaginant que l'archevêque m'avait entretenu de sa bonne volonté, attendait de moi un mot de remercîment et qu'il fut choqué de mon silence.

Ainsi j'ai assisté au dernier sacre des successeurs de Clovis ; je l'avais déterminé par les pages où j'avais sollicité ce sacre, et dépeint dans ma brochure *Le Roi est mort : vive le Roi !* Ce n'est pas que j'eusse la moindre foi à la cérémonie ; mais comme tout manquait à la légiti-

mité, il fallait pour la soutenir user de tout, vaille que vaille. Je rappelais cette définition d'Adalbéron : « Le couronnement d'un Roi de « France est un intérêt public, non une affaire « particulière : *publica sunt hæc negotia, non « privata ;* » je citais l'admirable prière réservée pour le sacre : « Dieu, qui par tes vertus « conseilles tes peuples, donne à celui-ci, ton « serviteur, l'esprit de ta sapience ! Qu'en ces « jours naisse à tous équité et justice : aux « amis secours, aux ennemis obstacle, aux « affligés consolation, aux élevés correction ; « aux riches enseignement, aux indigents pitié, « aux pèlerins hospitalité, aux pauvres sujets « paix et sûreté en la patrie ! Qu'il apprenne « (le Roi) à se commander soi-même, à modé- « rément gouverner un chacun, selon son état, « afin, ô Seigneur, qu'il puisse donner à tout le « peuple exemple de vie à toi agréable. »

Avant d'avoir rapporté dans ma brochure, *Le Roi est mort : vive le Roi !* cette prière conservée par du Tillet, je m'étais écrié : « Sup-

« plions humblement Charles X d'imiter ses
« aïeux : trente-deux souverains de la troisième
« race ont reçu l'onction royale. »

Tous mes devoirs étant remplis, je quittai Reims et je pus dire comme Jeanne d'Arc : « Ma mission est finie. »

Je réunis autour de moi mes anciens adversaires. — Mon public est changé.

Paris avait vu ses dernières fêtes : l'époque d'indulgence, de réconciliation, de faveur, était passée : la triste vérité restait seule devant nous.

Lorsque, en 1820, la censure mit fin au *Conservateur*, je ne m'attendais guère à recommencer sept ans après la même polémique sous

une autre forme et par le moyen d'une autre presse. Les hommes qui combattaient avec moi dans le *Conservateur* réclamaient comme moi la liberté de penser et d'écrire ; ils étaient dans l'opposition comme moi, dans la disgrâce comme moi, et ils se disaient mes amis. Arrivés au pouvoir en 1820, encore plus par mes travaux que par les leurs, ils se tournèrent contre la liberté de la presse : de persécutés, ils devinrent persécuteurs ; ils cessèrent d'être et de se dire mes amis ; ils soutinrent que la licence de la presse n'avait commencé que le 6 de juin 1824, jour de mon renvoi du ministère ; leur mémoire était courte : s'ils avaient relu les opinions qu'ils prononcèrent, les articles qu'ils écrivirent contre un autre ministère et pour la liberté de la presse, ils auraient été obligés de convenir qu'ils étaient au moins en 1818 et 1819 les sous-chefs de la licence.

D'un autre côté, mes anciens adversaires se rapprochèrent de moi. J'essayai de rattacher les partisans de l'indépendance à la royauté

légitime, avec plus de fruit que je ne ralliai à la Charte les serviteurs du trône et de l'autel. Mon public avait changé. J'étais obligé d'avertir le gouvernement des dangers de l'absolutisme, après l'avoir prémuni contre l'entraînement populaire. Accoutumé à respecter mes lecteurs, je ne leur livrais pas une ligne que je ne l'eusse écrite avec tout le soin dont j'étais capable : tel de ces opuscules d'un jour m'a coûté plus de peine, proportion gardée, que les plus longs ouvrages sortis de ma plume. Ma vie était incroyablement remplie. L'honneur et mon pays me rappelèrent sur le champ de bataille. J'étais arrivé à l'âge où les hommes ont besoin de repos; mais si j'avais jugé de mes années par la haine toujours croissante que m'inspiraient l'oppression et la bassesse, j'aurais pu me croire rajeuni.

Je réunis autour de moi une société d'écrivains pour donner de l'ensemble à mes combats. Il y avait parmi eux des pairs, des députés, des magistrats, de jeunes auteurs

commençant leur carrière. Arrivèrent chez moi MM. de Montalivet, Salvandy, Duvergier de Hauranne, bien d'autres qui furent mes écoliers et qui débitent aujourd'hui, comme choses nouvelles sur la monarchie représentative, des choses que je leur ai apprises et qui sont à toutes les pages de mes écrits. M. de Montalivet est devenu ministre de l'intérieur et favori de Philippe ; les hommes qui aiment à suivre les variations d'une destinée trouveront ce billet assez curieux :

« Monsieur le vicomte,

« J'ai l'honneur de vous envoyer le relevé « des erreurs que j'avais trouvées dans le ta- « bleau de jugements en Cour royale qui vous « a été communiqué. Je les ai vérifiées encore, « et je crois pouvoir répondre de l'exactitude « de la liste ci-jointe.

« Daignez, monsieur le vicomte, agréer

« l'hommage du profond respect avec lequel
« j'ai l'honneur d'être

« Votre bien dévoué collègue
« et sincère admirateur,

« MONTALIVET. »

Cela n'a pas empêché mon *respectueux collègue et sincère admirateur*, M. le comte de Montalivet, en son temps si grand partisan de la liberté de la presse, de m'avoir fait entrer comme fauteur de cette liberté dans la geôle de M. Gisquet.

De ma nouvelle polémique qui dura cinq ans, mais qui finit par triompher, un abrégé fera connaître la force des idées contre les faits appuyés même du pouvoir. Je fus renversé le 6 juin 1824 ; le 21 j'étais descendu dans l'arène ; j'y restai jusqu'au 18 décembre 1826 : j'y entrai seul, dépouillé et nu, et j'en sortis victorieux. C'est de l'histoire que je fais ici, en faisant l'extrait des arguments que j'employai.

Extrait de ma polémique après ma chute.

« Nous avons eu le courage et l'honneur de
« faire une guerre dangereuse en présence de
« la liberté de la presse, et c'était la première
« fois que ce noble spectacle était donné à la
« monarchie. Nous nous sommes vite repentis
« de notre loyauté. Nous avions bravé les

« journaux lorsqu'ils ne pouvaient nuire qu'au
« succès de nos soldats et de nos capitaines ;
« il a fallu les asservir lorsqu'ils ont osé parler
« des commis et des ministres.

« Si ceux qui administrent l'État semblent
« complètement ignorer le génie de la France
« dans les choses sérieuses, ils n'y sont pas
« moins étrangers dans ces choses de grâces
« et d'ornements qui se mêlent, pour l'embel-
« lir, à la vie des nations civilisées.

« Les largesses que le gouvernement légi-
« time répand sur les arts surpassent les se-
« cours que leur accordait le gouvernement
« usurpateur ; mais comment sont-elles dé-
« parties ? Voués à l'oubli par nature et par
« goût, les dispensateurs de ces largesses pa-
« raissent avoir de l'antipathie pour la renom-
« mée ; leur obscurité est si invincible, qu'en
« approchant des lumières ils les font pâlir ; on
« dirait qu'ils versent l'argent sur les arts pour
« les éteindre, comme sur nos libertés pour les
« étouffer.

« Encore si la machine étroite dans laquelle « on met la France à la gêne ressemblait à « ces modèles achevés que l'on examine à la « loupe dans le cabinet des amateurs, la déli- « catesse de cette curiosité pourrait intéresser « un moment; mais point : c'est une petite « chose mal faite.

« Nous avons dit que le système suivi au- « jourd'hui par l'administration blesse le génie « de la France : nous allons essayer de prou- « ver qu'il méconnaît également l'esprit de nos « institutions.

« La monarchie s'est rétablie sans efforts en « France, parce qu'elle est forte de toute notre « histoire, parce que la couronne est portée « par une famille qui a presque vu naître la « nation, qui l'a formée, civilisée, qui lui a « donné toutes ses libertés, qui l'a rendue im- « mortelle; mais le temps a réduit cette mo- « narchie à ce qu'elle a de réel. L'âge des fic- « tions est passé en politique; on ne peut plus « avoir un gouvernement d'adoration, de culte

« et de mystère : chacun connaît ses droits ;
« rien n'est possible hors des limites de la
« raison ; et jusqu'à la faveur, dernière illusion
« des monarchies absolues, tout est pesé, tout
« est apprécié aujourd'hui.

« Ne nous y trompons pas ; une nouvelle
« ère commence pour les nations ; sera-t-elle
« plus heureuse ? La Providence le sait. Quant
« à nous, il ne nous est donné que de nous
« préparer aux événements de l'avenir. Ne nous
« figurons pas que nous puissions rétrogader :
« il n'y a de salut pour nous que dans la Charte.

« La monarchie constitutionnelle n'est point
« née parmi nous d'un système écrit, bien
« qu'elle ait un Code imprimé ; elle est fille du
« temps et des événements, comme l'ancienne
« monarchie de nos pères.

« Pourquoi la liberté ne se maintiendrait-
« elle pas dans l'édifice élevé par le despotisme
« et où il a laissé des traces ? La victoire, pour
« ainsi dire encore parée des trois couleurs,
« s'est réfugiée dans la tente du duc d'Angou-

« lème ; la légitimité habite le Louvre, bien
« qu'on y voie encore des aigles.

« Dans une monarchie constitutionnelle, on
« respecte les libertés publiques ; on les consi-
« dère comme la sauvegarde du monarque, du
« peuple et des lois.

« Nous entendons autrement le gouverne-
« ment représentatif. On forme une compagnie
« (on dit même deux compagnies rivales, car
« il faut de la concurrence) pour corrompre
« des journaux à prix d'argent. On ne craint pas
« de soutenir des procès scandaleux contre des
« propriétaires qui n'ont pas voulu se vendre ;
« on voudrait les forcer à subir le mépris par
« arrêt des tribunaux. Les hommes d'honneur
« répugnant au métier, on enrôle, pour sou-
« tenir un ministère royaliste, des libellistes qui
« ont poursuivi la famille royale de leurs ca-
« lomnies. On recrute tout ce qui a servi dans
« l'ancienne police et dans l'antichambre impé-
« riale ; comme chez nos voisins, lorsqu'on
« veut se procurer des matelots, on fait la

« presse dans les tavernes et les lieux suspects.
« Ces chiourmes d'écrivains libres sont embar-
« quées dans cinq ou six journaux achetés, et
« ce qu'ils disent s'appelle l'*opinion publique*
« chez les ministres. »

Voilà, très en abrégé, et peut-être encore trop longuement, un *specimen* de ma polémique dans mes brochures et dans le *Journal des Débats* : on y retrouve tous les principes que l'on proclame aujourd'hui.

Je refuse la pension de ministre d'État qu'on veut me rendre. — Comité grec. — Billet de M. Molé. — Lettre de Canaris à son fils. — Madame Récamier m'envoie l'extrait d'une autre lettre. — Mes œuvres complètes.

Lorsqu'on me chassa du ministère, on ne me rendit point ma pension de ministre d'État; je ne la réclamai point; mais M. de Villèle, sur une observation du Roi, s'avisa de me faire expédier un nouveau brevet de cette pension par M. de Peyronnet. Je la refusai. Ou j'avais

droit à mon ancienne pension, ou je n'y avais pas droit : dans le premier cas, je n'avais pas besoin d'un nouveau brevet ; dans le second, je ne voulais pas devenir le pensionnaire du président du conseil.

Les Hellènes secouèrent le joug : il se forma à Paris un comité grec dont je fis partie. Le comité s'assemblait chez M. Ternaux, place des Victoires. Les sociétaires arrivaient successivement au lieu des délibérations. M. le général Sébastiani déclarait, lorsqu'il était assis, que c'était une *grosse affaire ;* il la rendait longue : cela déplaisait à notre positif président, M. Ternaux, qui voulait bien faire un châle pour Aspasie, mais qui n'aurait pas perdu son temps avec elle. Les dépêches de M. Fabvier faisaient souffrir le comité ; il nous grognait fort ; il nous rendait responsables de ce qui n'allait pas selon ses vues, nous qui n'avions pas gagné la bataille de Marathon. Je me dévouai à la liberté de la Grèce : il me semblait remplir un devoir filial envers une mère. J'écrivis une *note ;* je m'adres-

sai aux successeurs de l'empereur de Russie, comme je m'étais adressé à lui-même à Vérone. La *note* a été imprimée et puis réimprimée à la tête de l'itinéraire.

Je travaillais dans le même sens à la Chambre des pairs, pour mettre en mouvement un corps politique. Ce billet de M. Molé fait voir les obstacles que je rencontrais, et les moyens détournés que j'étais obligé de prendre :

« Vous nous trouverez tous demain à l'ou-
« verture, prêts à voler sur vos traces. Je vais
« écrire à Lainé si je ne le trouve pas. Il ne faut
« lui laisser prévoir que des phrases sur les
« Grecs ; mais prenez garde qu'on ne vous op-
« pose les limites de tout amendement, et que,
« le règlement à la main, on ne vous repousse.
« Peut-être on vous dira de déposer votre pro-
« position sur le bureau : vous pourriez le faire
« alors subsidiairement, et après avoir dit tout
« ce que vous avez à dire. Pasquier vient d'être
« assez malade, et je crains qu'il ne soit pas
« encore sur pied demain. Quant au scrutin,

« nous l'aurons. Ce qui vaut mieux que tout « cela, c'est l'arrangement que vous avez fait « avec vos libraires. Il est beau de retrouver « par son talent tout ce que l'injustice et l'in- « gratitude des hommes nous avaient ôté.

« A vous pour la vie,

« MOLÉ. »

La Grèce est devenue libre du joug de l'Islamisme; mais, au lieu d'une république fédérative, comme je le désirais, une monarchie bavaroise s'est établie à Athènes. Or, comme les Rois n'ont pas de mémoire, moi qui avais quelque peu servi la cause des Argiens, je n'ai plus entendu parler d'eux que dans Homère. La Grèce délivrée ne m'a pas dit : « Je vous re- « mercie. » Elle ignore mon nom autant et plus qu'au jour où je pleurais sur ses débris en traversant ses déserts.

L'Hellénie non encore royale avait été plus reconnaissante. Parmi quelques enfants que le comité faisait élever, se trouvait le jeune Ca-

naris : son père, digne des marins de Mycale, lui écrivit un billet que l'enfant traduisit en français sur le papier blanc qui restait au bas du billet. Voici cette traduction :

« Mon cher enfant,

« Aucun des Grecs n'a eu le même bonheur « que toi : celui d'être choisi par la société bien« faisante qui s'intéresse à nous pour appren« dre les devoirs de l'homme. Moi, je t'ai fait « naître ; mais ces personnes recommandables « te donneront une éducation qui rend vérita« blement homme. Sois bien docile aux con« seils de ces nouveaux pères, si tu veux faire « la consolation des derniers moments de celui « qui t'a donné le jour. Porte-toi bien.

« Ton père,

« C. CANARIS. »

De Napoli de Romanie, le 5 septembre 1825.

J'ai conservé le double texte comme la récompense du comité grec.

La Grèce républicaine avait témoigné ses regrets particuliers lorsque je sortis du ministère. Madame Récamier m'avait écrit de Naples le 29 octobre 1824 :

« Je reçois une lettre de la Grèce qui a fait « un long détour avant de m'arriver. J'y trouve « quelques lignes sur vous que je veux vous « faire connaître ; les voici :

« *L'ordonnance du 6 juin nous est parve-* « *nue ; elle a produit sur nos chefs la plus vive* « *sensation. Leurs espérances les plus fondées* « *étant dans la générosité de la France, ils se* « *demandent avec inquiétude ce que présage* « *l'éloignement d'un homme dont le caractère* « *leur promettait un appui.*

« Ou je me trompe, ou cet hommage doit « vous plaire. Je joins ici la lettre : la première « page ne concernait que moi. »

On lira bientôt la vie de madame Récamier : on saura s'il m'était doux de recevoir un souvenir de la patrie des Muses par une femme qui l'eût embellie.

Quant au billet de M. Molé donné plus haut, il fait allusion au marché que j'avais conclu relativement à la publication de mes *Œuvres complètes*. Cet arrangement aurait dû, en effet, assurer la paix de ma vie; il a néanmoins tourné mal pour moi, bien qu'il ait été heureux pour les éditeurs auxquels M. Ladvocat, après sa faillite, a laissé mes Œuvres. En fait de Plutus ou de Pluton (les mythologistes les confondent), je suis comme Alceste, *je vois toujours la barque fatale;* ainsi que William Pitt, et c'est mon excuse, je suis un panier percé; mais je ne fais pas moi-même le trou au panier.

A la fin de la Préface générale de mes Œuvres, 1826, 1er volume, j'apostrophe ainsi la France :

« O France! *mon cher pays et mon premier* « *amour*, un de vos fils, au bout de sa carrière, « rassemble sous vos yeux les titres qu'il peut « avoir à votre bienveillance. S'il ne peut plus « rien pour vous, vous pouvez tout pour lui, en « déclarant que son attachement à votre reli- « gion, à votre Roi, à vos libertés, vous fut

« agréable. Illustre et belle patrie, je n'aurais
« désiré un peu de gloire que pour augmenter
« la tienne. »

Séjour à Lausanne.

Madame de Chateaubriand, étant malade, fit un voyage dans le Midi de la France, ne s'en trouva pas bien, revint à Lyon, où le docteur Prunelle la condamna. Je l'allai rejoindre; je la conduisis à Lausanne, où elle fit mentir M. Prunelle. Je demeurai à Lausanne tour à tour

chez M. de Sivry et chez madame de Cottens, femme affectueuse, spirituelle et infortunée. Je vis madame de Montolieu : elle demeurait retirée sur une haute colline ; elle mourait dans les illusions du roman, comme madame de Genlis, sa contemporaine. Gibbon avait composé à ma porte son Histoire de l'empire romain : « c'est « au milieu des débris du Capitole, écrit-il à Lau- « sanne, le 27 juin 1787, que j'ai formé le pro- « jet d'un ouvrage qui a occupé et amusé près « de vingt années de ma vie. » Madame de Staël avait paru avec madame Récamier à Lausanne. Toute l'émigration, tout un monde fini s'était arrêté quelques moments dans cette cité riante et triste, espèce de fausse ville de Grenade. Madame de Duras en a retracé le souvenir dans ses *Mémoires*, et ce billet m'y vint apprendre la nouvelle perte à laquelle j'étais condamné :

« Bex, 13 juillet 1826.

« C'en est fait, monsieur, votre amie n'existe « plus ; elle a rendu son âme à Dieu, sans ago-

« nie, ce matin à onze heures moins un quart.
« Elle s'était encore promenée en voiture hier
« au soir. Rien n'annonçait une fin aussi pro-
« chaine; que dis-je, nous ne pensions pas que
« sa maladie dût se terminer ainsi. M. de Cus-
« tine, à qui la douleur ne permet pas de vous
« écrire lui-même, avait encore été hier matin
« sur une des montagnes qui environnent Bex,
« pour faire venir tous les matins du lait des
« montagnes pour la chère malade.

« Je suis trop accablé de douleur pour pou-
« voir entrer dans de plus longs détails. Nous
« nous disposons pour retourner en France
« avec les restes précieux de la meilleure des
« mères et des amies. Enguerrand reposera en-
« tre ses deux mères.

« Nous passerons par Lausanne, où M. de
« Custine ira vous chercher aussitôt notre ar-
« rivée.

« Recevez, monsieur, l'assurance de l'atta-
« chement respectueux avec lequel je suis, etc.

« Berstecher. »

Cherchez plus haut et plus bas ce que j'ai eu le bonheur et le malheur de rappeler relativement à la mémoire de madame de Custine.

Les *Lettres écrites de Lausanne*, ouvrage de madame de Charrière, rendent bien la scène que j'avais chaque jour sous les yeux, et les sentiments de grandeur qu'elle inspire : « Je me repose seule, dit la mère de Cécile, « vis-à-vis d'une fenêtre ouverte qui donne sur « le lac. Je vous remercie, montagnes, neige, « soleil, de tout le plaisir que vous me faites. « Je vous remercie, auteur de tout ce que je « vois, d'avoir voulu que ces choses fussent si « agréables à voir. Beautés frappantes et aima-« bles de la nature ! tous les jours mes yeux « vous admirent, tous les jours vous vous faites « sentir à mon cœur. »

Je commençai, à Lausanne, les *Remarques* sur le premier ouvrage de ma vie, l'*Essai sur les révolutions anciennes et modernes*. Je voyais de mes fenêtres les rochers de Meillerie : « Rousseau, écrivais-je dans une de ces

« *Remarques*, n'est décidément au-dessus des « auteurs de son temps que dans une soixan-« taine de lettres de *la Nouvelle Héloïse*, dans « quelques pages de ses *Rêveries* et de ses *Con-« fessions*. Là, placé dans la véritable nature de « son talent, il arrive à une éloquence de pas-« sion inconnue avant lui. Voltaire et Montes-« quieu ont trouvé des modèles de style dans « les écrivains du siècle de Louis XIV; Rous-« seau, et même un peu Buffon, dans un au-« tre genre, ont créé une langue qui fut ignorée « du grand siècle. »

Retour à Paris. — Les jésuites. — Lettre de M. de Montlosier et ma réponse.

De retour à Paris, ma vie se trouva occupée entre mon établissement, rue d'Enfer, mes combats renouvelés à la Chambre des pairs et dans mes brochures contre les différents projets de lois contraires aux libertés publiques; entre mes discours et mes écrits en faveur des

Grecs, et mon travail pour mes Œuvres complètes. L'empereur de Russie mourut, et avec lui la seule amitié royale qui me restât. Le duc de Montmorency était devenu gouverneur du duc de Bordeaux. Il ne jouit pas longtemps de ce pesant honneur : il expira le vendredi-saint 1826, dans l'église de Saint-Thomas d'Aquin, à l'heure où Jésus expira sur la croix ; il alla à Dieu avec le dernier soupir du Christ.

L'attaque était commencée contre les jésuites ; on entendit les déclamations banales et usées contre cet ordre célèbre, dans lequel, il faut en convenir, règne quelque chose d'inquiétant, car un mystérieux nuage couvre toujours les affaires des jésuites.

A propos des jésuites, je reçus cette lettre de M. de Montlosier, et je lui fis la réponse qu'on lira après cette lettre.

> Ne derelinquas amicum antiquum,
> Novus enim non erit similis illi. (ECCLES.)

« Mon cher ami, ces paroles ne sont pas seu-

« lement d'une haute antiquité, elles ne sont pas
« seulement d'une haute sagesse ; pour le chré-
« tien, elles sont sacrées. J'invoque auprès de
« vous tout ce qu'elles ont d'autorité. Jamais
« entre les anciens amis, jamais entre les bons
« citoyens, le rapprochement n'a été plus né-
« cessaire. *Serrer ses rangs*, serrer entre nous
« tous les liens, exciter avec émulation tous
« nos vœux, tous nos efforts, tous nos senti-
« ments, est un devoir commandé par l'état
« éminemment déplorable du Roi et de la pa-
« trie. En vous adressant ces paroles, je n'i-
« gnore pas qu'elles seront reçues par un cœur
« que l'ingratitude et l'injustice ont navré; et
« cependant je vous les adresse encore avec
« confiance, certain que je suis qu'elles se fe-
« ront jour à travers toutes les nuées. En ce
« point délicat, je ne sais, mon cher ami, si
« vous serez content de moi ; mais, au milieu de
« vos tribulations, si par hasard j'ai entendu
« vous accuser, je ne me suis point occupé à
« vous défendre : je n'ai pas même écouté. Je

« me suis dit en moi-même : Et quand cela se-
« rait ? Je ne sais si Alcibiade n'eut pas un peu
« trop d'humeur quand il mit hors de sa pro-
« pre maison le rhéteur qui ne put lui montrer
« les ouvrages d'Homère. Je ne sais si Annibal
« n'eut pas un peu trop de violence quand il
« jeta hors de son siége le sénateur qui parlait
« contre son avis. Si j'étais admis à dire ma
« façon de penser sur Achille, peut-être ne l'ap-
« prouverais-je pas de s'être séparé de l'armée
« des Grecs pour je ne sais quelle petite fille
« qui lui fut enlevée. Après cela, il suffit de pro-
« noncer les noms d'Alcibiade, d'Annibal et d'A-
« chille, pour que toute contention soit finie.
« Il en est de même aujourd'hui de l'*iracun-
« dus*, *inexorabilis* Chateaubriand. Quand on
« a prononcé son nom, tout est fini. Avec ce
« nom, quand je me dis en moi-même : *Il se
« plaint*, je sens s'émouvoir ma tendresse ;
« quand je me dis : *La France lui doit*, je me sens
« pénétré de respect. Oui, mon ami, *la France
« vous doit*. Il faut qu'elle vous doive encore

« davantage; elle a recouvré de vous l'amour
« de la religion de ses pères : il faut lui conser-
« ver ce bienfait; et, pour cela, il faut la pré-
« server de l'erreur de ses prêtres, préserver
« ces prêtres eux-mêmes de la pente funeste
« où ils se sont placés.

« Mon cher ami, vous et moi n'avons cessé
« depuis longues années de combattre. C'est
« de la prépondérance ecclésiastique se disant
« religieuse qu'il nous reste à préserver le Roi
« et l'État. Dans les anciennes situations, le
« mal avec ses racines était au dedans de
« nous : on pouvait le circonvenir et s'en ren-
« dre maître. Aujourd'hui les rameaux qui
« nous couvrent au dedans ont leurs racines
« au dehors. Des doctrines couvertes du sang
« de Louis XVI et de Charles Ier ont consenti
« à laisser leur place à des doctrines teintes du
« sang d'Henri IV et d'Henri III. Ni vous ni
« moi ne supporterons sûrement cet état de
« choses; c'est pour m'unir à vous, c'est pour
« recevoir de vous une approbation qui m'en-

« courage, c'est pour vous offrir comme sol-
« dat mon cœur et mes armes, que je vous
« écris.

« C'est dans ces sentiments d'admiration pour
« vous et d'un véritable dévouement que je vous
« implore avec tendresse et aussi avec respect.

« Comte DE MONTLOSIER.

« Randane, 28 novembre 1825. »

« Paris, ce 3 décembre 1825.

« Votre lettre, mon cher et vieil ami, est
« très-sérieuse, et pourtant elle m'a fait rire
« pour ce qui me regarde. Alcibiade, Annibal,
« Achille ! Ce n'est pas sérieusement que vous
« me dites tout cela. Quant à la petite-fille du
« fils de Pélée, si c'est mon portefeuille dont il
« s'agit, je vous proteste que je n'ai pas aimé
« l'infidèle trois jours, et que je ne l'ai pas re-
« grettée un quart d'heure. Mon ressentiment,
« c'est une autre affaire. M. de Villèle, que j'ai-
« mais sincèrement, cordialement, a non-seu-

« lement manqué aux devoirs de l'amitié, aux
« marques publiques d'attachement que je lui
« ai données, aux sacrifices que j'avais faits
« pour lui, mais encore aux plus simples pro-
« cédés.

« Le Roi n'avait plus besoin de mes services,
« rien de plus naturel que de m'éloigner de ses
« conseils ; mais la manière est tout pour un
« galant homme, et comme je n'avais pas volé
« la montre du Roi sur sa cheminée, je ne de-
« vais pas être *chassé* comme je l'ai été. J'avais
« fait seul la guerre d'Espagne et maintenu
« l'Europe en paix pendant cette période dan-
« gereuse ; j'avais par ce seul fait donné une
« armée à la légitimité, et, de tous les ministres
« de la Restauration, j'ai été le seul jeté hors
« de ma place sans aucune marque de souve-
« nir de la couronne, comme si j'avais trahi le
« prince et la patrie. M. de Villèle a cru que
« j'accepterais ce traitement, il s'est trompé.
« J'ai été ami sincère, je resterai ennemi irré-
« conciliable. Je suis malheureusement né : les

« blessures qu'on me fait ne se ferment ja-
« mais.

« Mais en voilà trop sur moi : parlons de
« quelque chose plus important. J'ai peur de
« ne pas m'entendre avec vous sur des objets
« graves, et j'en serais désolé ! Je veux la Charte,
« toute la Charte, les libertés publiques dans
« toute leur étendue ? Les voulez-vous ?

« Je veux la religion comme vous ; je hais
« comme vous la congrégation et ces associa-
« tions d'hypocrites qui transforment mes do-
« mestiques en espions, et qui ne cherchent à
« l'autel que le pouvoir. Mais je pense que le
« clergé, débarrassé de ces plantes parasites,
« peut très-bien entrer dans un régime consti-
« tutionnel, et devenir même le soutien de nos
« institutions nouvelles. Ne voulez-vous pas
« trop le séparer de l'ordre politique ? Ici je
« vous donne une preuve de mon extrême im-
« partialité. Le clergé, qui, j'ose le dire, me
« doit tant, ne m'aime point, ne m'a jamais
« défendu ni rendu aucun service. Mais qu'im-

« porte? Il s'agit d'être juste et de voir ce qui
« convient à la religion et à la monarchie.

« Je n'ai pas, mon vieil ami, douté de votre
« courage ; vous ferez, j'en suis convaincu, tout
« ce qui vous paraîtra utile, et votre talent vous
« garantit le triomphe. J'attends vos nouvelles
« communications, et j'embrasse de tout mon
« cœur mon fidèle compagnon d'exil.

« CHATEAUBRIAND. »

Suite de ma polémique.

Je repris ma polémique. J'avais chaque jour des escarmouches et des affaires d'avant-garde avec les soldats de la domesticité ministérielle; ils ne se servaient pas toujours d'une belle épée. Dans les deux premiers siècles de Rome, on punissait les cavaliers qui allaient mal à la

charge, soit qu'ils fussent trop gros ou pas assez braves, en les condamnant à subir une saignée : je me chargeais du châtiment.

« L'univers change autour de nous, disais-je :
« de nouveaux peuples paraissent sur la scène
« du monde ; d'anciens peuples ressuscitent au
« milieu des ruines; des découvertes éton-
« nantes annoncent une révolution prochaine
« dans les arts de la paix et de la guerre : re-
« ligion, politique, mœurs, tout prend un autre
« caractère. Nous apercevons-nous de ce mou-
« vement? Marchons-nous avec la société?
« Suivons-nous le cours du temps? Nous pré-
« parons-nous à garder notre rang dans la ci-
« vilisation transformée ou croissante? Non :
« les hommes qui nous conduisent sont aussi
« étrangers à l'état des choses de l'Europe que
« s'ils appartenaient à ces peuples dernière-
« ment découverts dans l'intérieur de l'Afri-
« que. Que savent-ils donc? La bourse! et en-
« core ils la savent mal. Sommes-nous con-
« damnés à porter le poids de l'obscurité pour

« nous punir d'avoir subi le joug de la gloire?»

La transaction relative à Saint-Domingue me fournit l'occasion de développer quelques points de notre droit public, auquel personne ne songeait.

Arrivé à de hautes considérations et annonçant la transformation du monde, je répondais à des opposants qui m'avaient dit: « Quoi! « nous pourrions être *républicains un jour?* « *radotage! Qui est-ce qui rêve aujourd'hui* « *la République?* etc., etc. »

« Attaché à l'ordre monarchique par raison, « répliquais-je, je regarde la monarchie consti- « tutionnelle comme le meilleur gouvernement « possible à cette époque de la société.

« Mais si l'on veut tout réduire aux intérêts « personnels, si l'on suppose que pour moi- « même je croirais avoir tout à craindre dans « un état républicain, on est dans l'erreur.

« Me traiterait-il plus mal que ne m'a traité « la monarchie? Deux ou trois fois dépouillé « pour elle ou par elle, l'Empire, qui aurait tout

« fait pour moi si je l'avais voulu, m'a-t-il
« plus rudement renié? J'ai en horreur la ser-
« vitude; la liberté plaît à mon indépendance
« naturelle; je préfère cette liberté dans l'ordre
« monarchique, mais je la conçois dans l'ordre
« populaire. Qui a moins à craindre de l'ave-
« nir que moi? J'ai ce qu'aucune révolution
« ne peut me ravir: sans place, sans hon-
« neurs, sans fortune, tout gouvernement qui
« ne serait pas assez stupide pour dédaigner
« l'opinion serait obligé de me compter pour
« quelque chose. Les gouvernements popu-
« laires surtout se composent des existences
« individuelles, et se font une valeur générale
« des valeurs particulières de chaque citoyen. Je
« serai toujours sûr de l'estime publique, parce
« que je ne ferai jamais rien pour la perdre, et
« je trouverais peut-être plus de justice parmi
« mes ennemis que chez mes prétendus amis.

« Ainsi, de compte fait, je serais sans frayeur
« des républiques, comme sans antipathie con-
« tre leur liberté: je ne suis pas Roi; je n'at-

« tends point de couronne ; ce n'est pas ma « cause que je plaide.

« J'ai dit sous un autre ministère et à propos « de ce ministère : qu'un matin on se mettrait « à la fenêtre pour voir passer la monarchie.

« Je dis aux ministres actuels : « En conti- « nuant de marcher comme vous marchez, « toute la révolution pourrait se réduire, dans « un temps donné, *à une nouvelle édition de* « *la Charte dans laquelle on se contenterait* « *de changer seulement deux ou trois mots*. »

J'ai souligné ces dernières phrases pour arrêter les yeux du lecteur sur cette frappante prédiction. Aujourd'hui même que les opinions s'en vont à vau de route, que chaque homme dit à tort et à travers ce qui lui passe dans la cervelle, ces idées républicaines exprimées par un royaliste pendant la restauration sont encore hardies. En fait d'avenir, les prétendus esprits progressifs n'ont l'initiative sur rien.

Lettre du général Sebastiani.

Mes derniers articles ranimèrent jusqu'à M. de La Fayette qui, pour tout compliment, me fit passer une feuille de laurier. L'effet de mes opinions, à la grande surprise de ceux qui n'y avaient pas cru, se fit sentir depuis les libraires qui vinrent en députation chez moi, jusqu'aux

hommes parlementaires les moins rapprochés d'abord de ma politique. La lettre donnée ci-dessous, en preuve de ce que j'avance, cause une sorte d'étonnement par la signature. Il ne faut faire attention qu'à la signification de cette lettre, au changement survenu dans les idées et dans la position de celui qui l'écrit et de celui qui l'a reçoit : quant au libellé, je suis *Bossuet* et *Montesquieu*, cela va sans dire ; nous autres auteurs, c'est notre pain quotidien, de même que les ministres sont toujours Sully et Colbert.

« Monsieur le vicomte,

« Permettez que je m'associe à l'admiration « universelle : j'éprouve depuis trop longtemps « ce sentiment pour résister au besoin de vous « l'exprimer.

« Vous réunissez la hauteur de Bossuet à la « profondeur de Montesquieu : vous avez re- « trouvé leur plume et leur génie. Vos articles « sont de grands enseignements pour tous les « hommes d'État.

« Dans le nouveau genre de guerre que vous
« avez créé, vous rappelez la main puissante de
« celui qui dans d'autres combats a aussi rem-
« pli le monde de sa gloire. Puissent vos succès
« être plus durables : ils intéressent la patrie et
« l'humanité.

« Tous ceux qui, comme moi, professent les
« principes de la monarchie constitutionnelle,
« sont fiers de trouver en vous leur plus noble
« interprète.

« Agréez, monsieur le vicomte, une nou-
« velle assurance de ma haute considération,

« Horace SEBASTIANI.

« Dimanche, 30 octobre. »

Ainsi tombaient à mes pieds amis, ennemis, adversaires, au moment de la victoire. Tous les pusillanimes et les ambitieux qui m'avaient cru perdu commençaient à me voir sortir radieux des tourbillons de poussière de la lice : c'était ma seconde guerre d'Espagne ; je triomphais de tous les partis intérieurs comme j'avais

triomphé au dehors des ennemis de la France. Il m'avait fallu payer de ma personne, de même qu'avec mes dépêches j'avais paralysé et rendu vaines les dépêches de M. de Metternich et de M. Canning.

Mort du général Foy. — La *loi de justice et d'amour*. — Lettre de M. Etienne. — Lettre de M. Benjamin Constant. — J'atteins au plus haut point de mon importance politique. — Article sur la fête du Roi. — Retrait de la loi sur la police de la presse. — Paris illuminé. — Billet de M. Michaud.

Le général Foy et le député Manuel moururent et enlevèrent à l'opposition de gauche ses premiers orateurs. M. de Serre et Camille Jordan descendirent également dans la tombe. Jusque dans le fauteuil de l'Académie, je fus obligé de défendre la liberté de la presse contre

les larmoyantes supplications de M. de Lally-Tollendal. La loi sur la police de la presse, que l'on appela la *loi de justice et d'amour*, dut principalement sa chute à mes attaques. Mon opinion sur le projet de cette loi est un travail historiquement curieux; j'en reçus des compliments parmi lesquels deux noms sont singuliers à rappeler.

« Monsieur le vicomte,

« Je suis sensible aux remercîments que « vous voulez bien m'adresser. Vous appelez « obligeance ce que je regardais comme une « dette, et j'ai été heureux de la payer à l'élo-« quent écrivain. Tous les vrais amis des lettres « s'associent à votre triomphe et doivent se re-« garder comme solidaires de votre succès. De « loin comme de près, j'y contribuerai de tout « mon pouvoir, s'il est possible que vous ayez « besoin d'efforts aussi faibles que les miens.

« Dans un siècle éclairé comme le nôtre, le « génie est la seule puissance qui soit au-dessus

« des coups de la disgrâce ; c'est à vous, mon-
« sieur, qu'il appartenait d'en fournir la preuve
« vivante à ceux qui s'en réjouissent comme à
« ceux qui ont le malheur de s'en affliger.

« J'ai l'honneur d'être, avec la considération
« la plus distinguée, votre, etc., etc.

« ÉTIENNE.

« Paris, ce 5 avril 1826. »

« J'ai bien tardé, monsieur, à vous rendre
« grâce de votre admirable discours. Une fluxion
« sur les yeux, des travaux pour la Chambre,
« et plus encore les épouvantables séances de
« cette Chambre, me serviront d'excuse. Vous
« savez d'ailleurs combien mon esprit et mon
« âme s'associent à tout ce que vous dites et
« sympathisent avec tout le bien que vous es-
« sayez de faire à notre malheureux pays. Je
« suis heureux de réunir mes faibles efforts à
« votre puissante influence, et le délire d'un
« ministère qui tourmente la France et vou-
« drait la dégrader, tout en m'inquiétant sur
« ses résultats prochains, me donne l'assurance

« consolante qu'un tel état de choses ne peut
« se prolonger. Vous aurez puissamment con-
« tribué à y mettre un terme, et si je mérite
« un jour qu'on place mon nom bien après le
« vôtre dans la lutte qu'il faut soutenir contre
« tant de folie et de crime, je m'estimerai bien
« récompensé.

« Agréez, monsieur, l'hommage d'une ad-
« miration sincère, d'une estime profonde et de
« la plus haute considération.

« BENJAMIN CONSTANT.

« Paris, ce 21 mai 1827. »

C'est au moment dont je parle que j'arrivai au plus haut point de mon importance politique. Par la guerre d'Espagne j'avais dominé l'Europe; mais une opposition violente me combattait en France: après ma chute, je devins à l'intérieur le dominateur avoué de l'opinion. Ceux qui m'avaient accusé d'avoir commis une faute irréparable en reprenant la plume étaient obligés de reconnaître que je m'étais formé un empire plus puissant que le premier. La jeune

France était passée tout entière de mon côté et ne m'a pas quitté depuis. Dans plusieurs classes industrielles, les ouvriers étaient à mes ordres, et je ne pouvais plus faire un pas dans les rues sans être entouré. D'où me venait cette popularité? de ce que j'avais connu le véritable esprit de la France. J'étais parti pour le combat avec un seul journal, et j'étais devenu le maître de tous les autres. Mon audace me venait de mon indifférence : comme il m'aurait été parfaitement égal d'échouer, j'allais au succès sans m'embarrasser de la chute. Il ne m'est resté que cette satisfaction de moi-même, car que fait aujourd'hui à personne une popularité passée et qui s'est justement effacée du souvenir de tous?

La fête du Roi étant survenue, j'en profitai pour faire éclater une loyauté que mes opinions libérales n'ont jamais altérée. Je fis paraître cet article :

« Encore une trêve du Roi!

« Paix aujourd'hui aux ministres!

« Gloire, honneur, longue félicité et longue « vie à Charles X ! c'est la Saint-Charles !

« C'est à nous surtout, vieux compagnons « d'exil de notre monarque, qu'il faut deman- « der l'histoire de Charles X.

« Vous autres, Français qui n'avez point été « forcés de quitter votre patrie, vous qui n'avez « reçu un Français de plus que pour vous sous- « traire au despotisme impérial et au joug de « l'étranger, habitants de la grande et bonne « ville, vous n'avez vu que le prince heu- « reux : quand vous vous pressiez autour de « lui, le 12 d'avril 1814 ; quand vous tou- « chiez en pleurant d'attendrissement des mains « sacrées, quand vous retrouviez sur un front « ennobli par l'âge et le malheur toutes les grâ- « ces de la jeunesse, comme on voit la beauté à « travers un voile, vous n'aperceviez que la « vertu triomphante, et vous conduisiez le fils « des rois à la couche royale de ses pères.

« Mais nous, nous l'avons vu dormir sur la « terre, comme nous sans asile, comme nous

« proscrit et dépouillé. Eh bien ! cette bonté « qui vous charme était la même ; il portait le « malheur comme il porte aujourd'hui la cou- « ronne, sans trouver le fardeau trop pesant, « avec cette bénignité chrétienne qui tempérait « l'éclat de son infortune, comme elle adoucit « l'éclat de sa prospérité.

« Les bienfaits de Charles X s'accroissent de « tous les bienfaits dont nous ont comblés ses « aïeux : la fête d'un Roi très-chrétien est pour « les Français la fête de la reconnaissance : li- « vrons-nous donc aux transports de gratitude « qu'elle doit nous inspirer. Ne laissons péné- « trer dans notre âme rien qui puisse un mo- « ment rendre notre joie moins pure ! Malheur « aux hommes. . . . . . . ! Nous allions vio- « ler la trêve ! Vive le Roi ! »

Mes yeux se sont remplis de larmes en copiant cette page de ma polémique, et je n'ai plus le courage d'en continuer les extraits. Oh mon Roi ! vous que j'avais vu sur la terre étrangère, je vous ai revu sur cette même terre où

vous alliez mourir ! Quand je combattais avec tant d'ardeur pour vous arracher à des mains qui commençaient à vous perdre, jugez, par les paroles que je viens de transcrire, si j'étais votre ennemi, ou bien le plus tendre et le plus sincère de vos serviteurs ! Hélas ! je vous parle, et vous ne m'entendez plus.

Le projet de loi sur la police de la presse ayant été retiré, Paris illumina. Je fus frappé de cette manifestation publique ; pronostic mauvais pour la monarchie : l'opposition avait passé dans le peuple, et le peuple, par son caractère, transforme l'opposition en révolution.

La haine contre M. de Villèle allait croissant ; les royalistes, comme au temps du *Conservateur*, étaient redevenus, derrière moi, constitutionnels : M. Michaud m'écrivait :

« Mon honorable maître,

« J'ai fait imprimer hier l'annonce de votre « ouvrage sur la censure ; mais l'article, com- « posé de deux lignes, a été rayé par MM. les

« censeurs. M. Capef. vous expliquera pourquoi « nous n'avons pas mis de blancs ou de noirs.

« Si Dieu ne vient à notre secours, tout est « perdu ; la royauté est comme la malheureuse « Jérusalem entre les mains des Turcs, à peine « ses enfants peuvent-ils en approcher ; à quelle « cause nous sommes-nous donc sacrifiés !

« MICHAUD. »

Irritation de M. de Villèle. — Charles X veut passer la revue de la garde nationale au Champ-de-Mars. — Je lui écris : ma lettre.

L'opposition avait enfin donné de l'irascibilité au tempérament froid de M. de Villèle, et rendu despotique l'esprit malfaisant de M. de Corbière. Celui-ci avait destitué le duc de Liancourt de dix-sept places gratuites. Le duc de Liancourt n'était pas un saint, mais on trouvait

en lui un homme bienfaisant, à qui la philanthropie avait décerné le titre de vénérable ; par le bénéfice du temps de vieux révolutionnaires ne marchent plus qu'avec une épithète comme les dieux d'Homère : c'est toujours le respectable M. tel, c'est toujours l'inflexible citoyen tel, qui, comme Achille, n'a jamais mangé de *bouillie* (a-chylos). A l'occasion du scandale arrivé au convoi de M. de Liancourt, M. de Sémonville nous dit, à la Chambre des pairs : « Soyez « tranquilles, messieurs, cela n'arrivera plus ; « je vous conduirai moi-même au cimetière. »

Le Roi, au mois d'avril 1827, voulut passer la revue de la garde nationale au Champ-de-Mars. Deux jours avant cette fatale revue, poussé par mon zèle et ne demandant qu'à mettre bas les armes, j'adressai à Charles X une lettre qui lui fut remise par M. de Blacas et dont il m'accusa réception par ce billet :

« Je n'ai pas perdu un instant, monsieur le « vicomte, pour remettre au Roi la lettre que « vous m'avez fait l'honneur de m'adresser

« pour Sa Majesté; et si elle daigne me char-
« ger d'une réponse, je ne mettrai pas moins
« d'empressement à vous la faire parvenir.

« Recevez, monsieur le vicomte, mes com-
« pliments les plus sincères,

« BLACAS D'AULPS. »

Ce 27 avril 1827, à 1 heure après midi.

AU ROI.

« Sire,

« Permettez à un sujet fidèle, que les moments
« d'agitation retrouveront toujours au pied du
« trône, de confier à Votre Majesté quelques
« réflexions qu'il croit utiles à la gloire de la
« couronne comme au bonheur et à la sûreté
« du Roi.

« Sire, il n'est que trop vrai, il y a péril dans
« l'État; mais il est également certain que ce
« péril n'est rien si on ne contrarie pas les prin-
« cipes mêmes du gouvernement.

« Un grand secret, Sire, a été révélé: vos
« ministres ont eu le malheur d'apprendre à la

« France que ce peuple que l'on disait ne plus « *exister* était tout vivant encore. Paris, pendant deux fois vingt-quatre heures, a échappé « à l'autorité. Les mêmes scènes se répètent « dans toute la France : les factions n'oublie- « ront pas cet essai.

« Mais les rassemblements populaires, si « dangereux dans les monarchies absolues, « parce qu'elles sont en présence du souverain « même, sont peu de chose dans la monar- « chie représentative, parce qu'elles ne sont en « contact qu'avec des ministres ou des lois. « Entre le monarque et les sujets se trouve une « barrière qui arrête tout : les deux Chambres « et les institutions publiques. En dehors de « ces mouvements, le Roi voit toujours son au- « torité et sa personne sacrée à l'abri.

« Mais, Sire, il y a une condition indispensable « à la sûreté générale, c'est d'agir dans l'esprit « des institutions : une résistance de votre con- « seil à cet esprit rendrait les mouvements po- « pulaires aussi dangereux dans la monarchie

« représentative qu'ils le sont dans la monar-
« chie absolue.

« De la théorie je passe à l'application :

« Votre Majesté va paraître à la revue : elle
« y sera accueillie comme elle le doit ; mais il
« est possible qu'elle entende au milieu des
« cris de *vive le Roi!* d'autres cris qui lui fe-
« ront connaître l'opinion publique sur ses mi-
« nistres.

« De plus, Sire, il est faux qu'il y ait à pré-
« sent, comme on le dit, une faction républi-
« caine ; mais il est vrai qu'il y a des partisans
« d'une monarchie illégitime : or, ceux-ci sont
« trop habiles pour ne pas profiter de l'occa-
« sion et ne pas mêler leurs voix le 29 à celle
« de la France pour donner le change.

« Que fera le Roi ? cédera-t-il ses ministres
« aux acclamations populaires ? ce serait tuer le
« pouvoir. Le Roi gardera-t-il ses ministres ?
« ces ministres feront retomber sur la tête de
« leur auguste maître toute l'impopularité qui
« les poursuit. Je saisbien que le Roi aurait le

« courage de se charger d'une douleur person-
« nelle pour éviter un mal à la monarchie;
« mais on peut, par le moyen le plus simple,
« éviter ces calamités; permettez-moi, Sire,
« de vous le dire : on le peut en se renfermant
« dans l'esprit de nos institutions : les ministres
« ont perdu la majorité dans la Chambre des
« pairs et dans la nation : la conséquence na-
« turelle de cette position critique est leur re-
« traite. Comment, avec le sentiment de leur
« devoir, pourraient-ils s'obstiner, en restant
« au pouvoir, à compromettre la couronne?
« En mettant leur démission aux pieds de Votre
« Majesté, ils calmeront tout, ils finiront tout :
« ce n'est plus le Roi qui cède, ce sont les mi-
« nistres qui se retirent d'après tous les usages
« et tous les principes du gouvernement repré-
« sentatif. Le Roi pourra reprendre ensuite
« parmi eux ceux qu'il jugera à propos de con-
« server : il y en a deux que l'opinion honore,
« M. le duc de Doudeauville et M. le comte de
« Chabrol.

« La revue perdrait ainsi ses inconvénients
« et ne serait plus qu'un triomphe sans mé-
« lange. La session s'achèvera en paix au mi-
« lieu des bénédictions répandues sur la tête
« de mon Roi.

« Sire, pour avoir osé vous écrire cette lettre,
« il faut que je sois bien persuadé de la néces-
« sité de prendre une résolution; il faut qu'un
« devoir bien impérieux m'ait poussé. Les mi-
« nistres sont mes ennemis; je suis le leur; je
« leur pardonne comme chrétien; mais je ne
« leur pardonnerai jamais comme homme:
« dans cette position, je n'aurais jamais parlé
« au Roi de leur retraite s'il n'y allait du salut
« de la monarchie.

« Je suis, etc.

« CHATEAUBRIAND. »

La revue. — Licenciement de la garde nationale. — La Chambre élective est dissoute. — La nouvelle Chambre. — Refus de concours. — Chute du ministère Villèle. — Je contribue à former le nouveau ministère et j'accepte l'ambassade de Rome.

Madame la Dauphine et madame la duchesse de Berry furent insultées en se rendant à la revue; le Roi fut généralement bien accueilli; mais une ou deux compagnies de la 6e légion crièrent : « A bas les ministres! à bas les jé- « suites! » Charles X offensé répliqua : « Je suis « venu ici pour recevoir des hommages, non

« des leçons. » Il avait souvent à la bouche de nobles paroles que ne soutenait pas toujours la vigueur de l'action : son esprit était hardi, son caractère timide. Charles X, en rentrant au château, dit au maréchal Oudinot : « L'effet « total a été satisfaisant. S'il y a quelques brouil- « lons, la masse de la garde nationale est bonne : « témoignez-lui ma satisfaction. » M. de Villèle arriva. Des légions à leur retour avaient passé devant l'hôtel des finances et crié : A bas Villèle ! Le ministre, irrité par toutes les attaques précédentes, n'était plus à l'abri des mouvements d'une froide colère ; il proposa au conseil de licencier la garde nationale. Il fut appuyé de MM. de Corbière, de Peyronnet, de Damas et de Clermont-Tonnerre, combattu par M. de Chabrol, l'évêque d'Hermopolis et le duc de Doudeauville. Une ordonnance du Roi prononça le licenciement, coup le plus funeste porté à la monarchie avant le dernier coup des journées de juillet : si à ce moment la garde nationale ne se fût pas trouvée dissoute, les barricades

n'auraient pas eu lieu. M. le duc de Doudeauville donna sa démission ; il écrivit au Roi une lettre motivée dans laquelle il annonçait l'avenir, que tout le monde, au reste, prévoyait.

Le gouvernement commençait à craindre; les journaux redoublaient d'audace, et on leur opposait, par habitude, un projet de censure; on parlait en même temps d'un ministère La Bourdonnaie, où aurait figuré M. de Polignac. J'avais eu le malheur de faire nommer M. de Polignac ambassadeur à Londres, malgré ce qu'avait pu me dire M. de Villèle : en cette occasion il vit mieux et plus loin que moi. En entrant au ministère, je m'étais empressé de faire quelque chose d'agréable à MONSIEUR. Le président du conseil était parvenu à réconcilier les deux frères, dans la prévision d'un changement prochain de règne : cela lui réussit; moi, en m'avisant une fois dans ma vie de vouloir être fin, je fus bête. Si M. de Polignac n'eût pas été ambassadeur, il ne serait pas devenu ministre des affaires étrangères.

M. de Villèle, obsédé d'un côté par l'opposition royaliste libérale, importuné de l'autre par les exigences des évêques, trompé par les préfets consultés, qui étaient eux-mêmes trompés, résolut de dissoudre la Chambre élective malgré les trois cents qui lui restaient fidèles. Le rétablissement de la censure précéda la dissolution. J'attaquai plus vivement que jamais ; les oppositions s'unirent ; les élections des petits colléges furent toutes contre le ministère ; à Paris la gauche triompha ; sept colléges nommèrent M. Royer-Collard, et les deux colléges où se présenta M. de Peyronnet, ministre, le rejetèrent. Paris illumina de nouveau : il y eut des scènes sanglantes ; des barricades se formèrent, et les troupes envoyées pour rétablir l'ordre furent obligées de faire feu : ainsi se préparaient les dernières et fatales journées. Sur ces entrefaites, on reçut la nouvelle du combat de Navarin, succès dont je pouvais revendiquer ma part. Les grands malheurs de la Restauration ont été annoncés par des victoires ; elles

avaient de la peine à se détacher des héritiers de Louis-le-Grand.

La Chambre des pairs jouissait de la faveur publique par sa résistance aux lois oppressives; mais elle ne savait pas se défendre elle-même: elle se laissa gorger de fournées contre lesquelles je fus presque le seul à réclamer. Je lui prédis que ces nominations vicieraient son principe et lui feraient perdre à la longue toute force dans l'opinion: me suis-je trompé? Ces fournées dans le but de rompre une majorité ont non-seulement détruit l'aristocratie en France, mais elles sont devenues le moyen dont on se servira contre l'aristocratie anglaise; celle-ci sera étouffée sous une nombreuse fabrication de toges, et finira par perdre son hérédité, comme la pairie dénaturée l'a perdue en France.

La nouvelle Chambre arrivée prononça son fameux refus de concours : M. de Villèle, réduit à l'extrémité, songea à renvoyer une partie de ses collègues et négocia avec MM. Laffitte

et Casimir Périer. Les deux chefs de l'opposition de gauche prêtèrent l'oreille : la mèche fut éventée ; M. Laffitte n'osa franchir le pas ; l'heure du président sonna, et le portefeuille tomba de ses mains. J'avais rugi en me retirant des affaires ; M. de Villèle se coucha : il eut la velléité de rester à la Chambre des députés ; parti qu'il aurait dû prendre, mais il n'avait ni une connaissance assez profonde du gouvernement représentatif, ni une autorité assez grande sur l'opinion extérieure, pour jouer un pareil rôle : les nouveaux ministres exigèrent son bannissement à la Chambre des pairs, et il l'accepta. Consulté sur quelques remplaçants pour le cabinet, j'invitai à prendre M. Casimir Périer et le général Sebastiani : mes paroles furent perdues.

M. de Chabrol, chargé de composer le nouveau ministère, me mit en tête de la liste : j'en fus rayé avec indignation par Charles X. M. Portalis, le plus misérable caractère qui fut oncques, fédéré pendant les Cent-Jours, ram-

pant aux pieds de la légitimité dont il parla comme aurait rougi de parler le plus ardent royaliste, aujourd'hui prodiguant sa banale adulation à Philippe, reçut les sceaux. A la guerre, M. de Caux remplaça M. de Clermont-Tonnerre. M. le comte Roy, l'habile artisan de son immense fortune, fut chargé des finances. Le comte de La Ferronnays, mon ami[1], eut le portefeuille des affaires étrangères. M. de Martignac entra au ministère de l'intérieur; le Roi ne tarda pas à le détester. Charles X suivait plutôt ses goûts que ses principes : s'il repoussait M. de Martignac à cause de son penchant aux plaisirs, il aimait MM. de Corbière et de Villèle qui n'allaient pas à la messe.

M. de Chabrol et l'évêque d'Hermopolis restèrent provisoirement au ministère. L'évêque, avant de se retirer, me vint voir; il me demanda si je le voulais remplacer à l'instruction publique : « Prenez M. Royer-Collard, lui dis-je; je « n'ai nulle envie d'être ministre; mais si le Roi « me voulait absolument rappeler au conseil, je

« n'y rentrerais que par le ministère des affaires
« étrangères, en réparation de l'affront que j'y
« ai reçu. Or je ne puis avoir aucune prétention
« sur ce portefeuille, si bien placé entre les
« mains de mon noble ami. »

Après la mort de M. Matthieu de Montmorency, M. de Rivière était devenu gouverneur du duc de Bordeaux ; il travaillait dès lors au renversement de M. de Villèle, car la partie dévote de la cour s'était ameutée contre le ministre des finances. M. de Rivière me donna rendez-vous rue de Taranne, chez M. de Marcellus, pour me faire inutilement la même proposition que me fit plus tard l'abbé Frayssinous. M. de Rivière mourut, et M. le baron de Damas lui succéda auprès de M. le duc de Bordeaux. Il s'agissait donc toujours de la succession de M. de Chabrol et de M. l'évêque d'Hermopolis. L'abbé Feutrier, évêque de Beauvais, fut installé au ministère des cultes, que l'on détacha de l'instruction publique, laquelle tomba à M. de Vatimesnil. Restait le ministère de la ma-

rine : on me l'offrit ; je ne l'acceptai point. M. le comte Roy me pria de lui indiquer quelqu'un qui me fût agréable et que je choisirais dans la couleur de mon opinion. Je désignai M. Hyde de Neuville. Il fallait en outre trouver le précepteur de M. le duc de Bordeaux ; le comte Roy m'en parla : M. de Chéverus se présenta tout d'abord à ma pensée. Le ministre des finances courut chez Charles X ; le Roi lui dit : « Soit : Hyde à la marine ; mais pourquoi « Chateaubriand ne prend-il lui-même ce mi-« nistère ? Quant à M. de Chéverus, le choix « serait excellent ; je suis fâché de n'y avoir pas « pensé ; deux heures plus tôt, la chose était faite : « dites-le bien à Chateaubriand, mais M. Tharin « est nommé. »

M. Roy me vint apprendre le succès de sa négociation ; il ajouta : « Le Roi désire que vous « acceptiez une ambassade : si vous le voulez, « vous irez à Rome. » Ce mot de Rome eut sur moi un effet magique ; j'éprouvai la tentation à laquelle les anachorètes étaient exposés dans le

désert. Charles X, en prenant à la marine l'ami que je lui avais désigné, faisait les premières avances ; je ne pouvais plus me refuser à ce qu'il attendait de moi : je consentis donc encore à m'éloigner. Du moins cette fois l'exil me plaisait : *Pontificum veneranda sedes, sacrum solium.* Je me sentis saisi du désir de fixer mes jours, de l'envie de disparaître (même par calcul de renommée) dans la ville des funérailles, au moment de mon triomphe politique. Je n'aurais plus élevé la voix, sinon comme l'oiseau fatidique de Pline, pour dire chaque matin *Ave* au Capitole et à l'aurore. Il se peut qu'il fût utile à mon pays de se trouver débarrassé de moi : par le poids dont je me sens, je devine le fardeau que je dois être pour les autres. Les esprits de quelque puissance qui se rongent et se retournent sur eux-mêmes sont fatigants. Dante met aux enfers des âmes torturées sur une couche de feu.

M. le duc de Laval, que j'allais remplacer à Rome, fut nommé à l'ambassade de Vienne.

Examen d'un reproche.

Avant de changer de sujet, je demande la permission de revenir sur mes pas et de me soulager d'un fardeau. Je ne suis pas entré sans souffrir dans le détail de mon long différend avec M. de Villèle. On m'a accusé d'avoir contribué à la chute de la monarchie légitime; il me convient d'examiner ce reproche.

Les événements arrivés sous le ministère dont j'ai fait partie ont une importance qui le lie à la fortune commune de la France : il n'y a pas un Français dont le sort n'ait été atteint du bien que je puis avoir fait, du mal que j'ai subi. Par des affinités bizarres et inexplicables, par des rapports secrets qui entrelacent quelquefois de hautes destinées à des destinées vulgaires, les Bourbons ont prospéré tant qu'ils ont daigné m'écouter, quoique je sois loin de croire, avec le poëte, que *mon éloquence a fait l'aumône à la royauté*. Sitôt qu'on a cru devoir briser le roseau qui croissait au pied du trône, la couronne a penché, et bientôt elle est tombée : souvent, en arrachant un brin d'herbe, on fait crouler une grande ruine.

Ces faits incontestables, on les expliquera comme on voudra ; s'ils donnent à ma carrière politique une valeur relative qu'elle n'a pas d'elle-même, je n'en tirerai point vanité, je ne ressens point une mauvaise joie du hasard qui mêle mon nom d'un jour aux événements des

siècles. Quelle qu'ait été la variété des accidents de ma course aventureuse, où que les noms et les faits m'aient promené, le dernier horizon du tableau est toujours menaçant et triste.

> . . . . Juga cœpta moveri
> Silvarum, visæque canes ululare per umbram.

Mais si la scène a changé d'une manière déplorable, je ne dois, dit-on, accuser que moi-même : pour venger ce qui m'a semblé une injure, j'ai tout divisé, et cette division a produit en dernier résultat le renversement du trône. Voyons.

M. de Villèle a déclaré qu'on ne pouvait gouverner ni avec moi ni sans moi. Avec moi, c'était une erreur; sans moi, à l'heure où M. de Villèle disait cela, il disait vrai, car les opinions les plus diverses me composaient une majorité.

M. le président du conseil ne m'a jamais connu. Je lui étais sincèrement attaché ; je l'avais fait entrer dans son premier ministère,

ainsi que le prouvent le billet de remercîments de M. le duc de Richelieu et les autres billets que j'ai cités. J'avais donné ma démission de plénipotentiaire à Berlin, lorsque M. de Villèle s'était retiré. On lui persuada qu'à sa seconde rentrée dans les affaires, je désirais sa place. Je n'avais point ce désir. Je ne suis point de la race intrépide, sourde à la voix du dévouement et de la raison. La vérité est que je n'ai aucune ambition; c'est précisément la passion qui me manque, parce que j'en ai une autre qui me domine. Lorsque je priais M. de Villèle de porter au Roi quelque dépêche importante, pour m'éviter la peine d'aller au château, afin de me laisser le loisir de visiter une chapelle gothique dans la rue Saint-Julien-le-Pauvre, il aurait été bien rassuré contre mon ambition, s'il eût mieux jugé de ma candeur puérile ou de la hauteur de mes dédains.

Rien ne m'agréait dans la vie positive, hormis peut-être le ministère des affaires étrangères. Je n'étais pas insensible à l'idée que la patrie

me devrait, dans l'intérieur la liberté, à l'extérieur l'indépendance. Loin de chercher à renverser M. de Villèle, j'avais dit au Roi : « Sire, « M. de Villèle est un président plein de lumières ; Votre Majesté doit éternellement le garder à la tête de ses conseils. »

M. de Villèle ne le remarqua pas : mon esprit pouvait tendre à la domination, mais il était soumis à mon caractère ; je trouvais plaisir dans mon obéissance, parce qu'elle me débarrassait de ma volonté. Mon défaut capital est l'ennui, le dégoût de tout, le doute perpétuel. S'il se fût rencontré un prince qui, me comprenant, m'eût retenu de force au travail, il avait peut-être quelque parti à tirer de moi : mais le ciel fait rarement naître ensemble l'homme qui veut et l'homme qui peut. En fin de compte, est-il aujourd'hui une chose pour laquelle on voulût se donner la peine de sortir de son lit ? On s'endort au bruit des royaumes tombés pendant la nuit, et que l'on balaye chaque matin devant notre porte.

D'ailleurs, depuis que M. de Villèle s'était séparé de moi, la politique s'était dérangée : l'ultracisme contre lequel la sagesse du président du conseil luttait encore l'avait débordé. La contrariété qu'il éprouvait de la part des opinions intérieures et du mouvement des opinions extérieures le rendait irritable : de là la presse entravée, la garde nationale de Paris cassée, etc. Devais-je laisser périr la monarchie, afin d'acquérir le renom d'une modération hypocrite aux aguets? Je crus très-sincèrement remplir un devoir en combattant à la tête de l'opposition, trop attentif au péril que je voyais d'un côté, pas assez frappé du danger contraire. Lorsque M. de Villèle fut renversé, on me consulta sur la nomination d'un autre ministère. Si l'on eût pris, comme je le proposais, M. Casimir Périer, le général Sebastiani et M. Royer-Collard, les choses auraient pu se soutenir. Je ne voulus point accepter le département de la marine, et je le fis donner à mon ami M. Hyde de Neuville; je refusai également

deux fois l'instruction publique ; jamais je ne serais rentré au conseil sans être le maître. J'allai à Rome chèrcher parmi les ruines mon autre moi-même, car il y a dans ma personne deux êtres distincts, et qui n'ont aucune communication l'un avec l'autre.

J'en ferai pourtant loyalement l'aveu, l'excès du ressentiment ne me justifie pas selon la règle et le mot vénérable de vertu, mais ma vie entière me sert d'excuse.

Officier au régiment de Navarre, j'étais revenu des forêts de l'Amérique pour me rendre auprès de la légitimité fugitive, pour combattre dans ses rangs contre mes propres lumières, le tout sans conviction, par le seul devoir du soldat. Je restai huit ans sur le sol étranger, accablé de toutes les misères.

Ce large tribut payé, je rentrai en France en 1800. Bonaparte me rechercha et me plaça; à la mort du duc d'Enghien, je me dévouai de nouveau à la mémoire des Bourbons. Mes paroles sur le tombeau de Mesdames à Trieste rani-

mèrent la colère du dispensateur des empires; il menaça de me faire sabrer sur les marches des Tuileries. La brochure *De Bonaparte et des Bourbons* valut à Louis XVIII, de son aveu même, autant que cent mille hommes.

A l'aide de la popularité dont je jouissais alors, la France anticonstitutionnelle comprit les institutions de la royauté légitime. Durant les Cent-Jours, la monarchie me vit auprès d'elle dans son second exil. Enfin, par la guerre d'Espagne, j'avais contribué à étouffer les conspirations, à réunir les opinions sous la même cocarde, et à rendre à notre canon sa portée. On sait le reste de mes projets : reculer nos frontières, donner dans le nouveau monde des couronnes nouvelles à la famille de saint Louis.

Cette longue persévérance dans les mêmes sentiments méritait peut-être quelques égards. Sensible à l'affront, il m'était impossible de mettre aussi de côté ce que je pouvais valoir d'oublier tout-à-fait que j'étais le restaurateur de la religion, l'auteur du *Génie du christianisme*.

Mon agitation croissait nécessairement encore à la pensée qu'une mesquine querelle faisait manquer à notre patrie une occasion de grandeur qu'elle ne retrouverait plus. Si l'on m'avait dit : « Vos plans seront suivis ; on exé« cutera sans vous ce que vous aviez entre« pris, » j'aurais tout oublié pour la France. Malheureusement j'avais la croyance qu'on n'adopterait pas mes idées ; l'événement l'a prouvé.

J'étais dans l'erreur peut-être, mais j'étais persuadé que M. le comte de Villèle ne comprenait pas la société qu'il conduisait ; je suis convaincu que les solides qualités de cet habile ministre étaient inadéquates à l'heure de son ministère : il était venu trop tôt sous la restauration. Les opérations de finances, les associations commerciales, le mouvement industriel, les canaux, les bateaux à vapeur, les chemins de fer, les grandes routes, une société matérielle qui n'a de passion que pour la paix, qui ne rêve que le confort de la vie, qui ne veut

faire de l'avenir qu'un perpétuel aujourd'hui, dans cet ordre de choses, M. de Villèle eût été roi. M. de Villèle a voulu un temps qui ne pouvait être à lui, et, par honneur, il ne veut pas d'un temps qui lui appartient. Sous la restauration, toutes les facultés de l'âme étaient vivantes; tous les partis rêvaient de réalités ou de chimères; tous, avançant ou reculant, se heurtaient en tumulte; personne ne prétendait rester où il était; la légitimité constitutionnelle ne paraissait à aucun esprit ému le dernier mot de la république ou de la monarchie. On sentait sous ses pieds remuer dans la terre des armées ou des révolutions qui venaient s'offrir pour des destinées extraordinaires. M. de Villèle était éclairé sur ce mouvement; il voyait croître les ailes qui, poussant à la nation, l'allaient rendre à son élément, à l'air, à l'espace, immense et légère qu'elle est. M. de Villèle voulait retenir cette nation sur le sol, l'attacher en bas, mais il n'en eut jamais la force. Je voulais, moi, occuper les Français à la gloire, les attacher en

haut, essayer de les mener à la réalité par des songes : c'est ce qu'ils aiment.

Il serait mieux d'être plus humble, plus prosterné, plus chrétien. Malheureusement je suis sujet à faillir ; je n'ai point la perfection évangélique : si un homme me donnait un soufflet, je ne tendrais pas l'autre joue.

Eussé-je deviné le résultat, certes je me serais abstenu ; la majorité qui vota la phrase sur le refus de concours ne l'eût pas votée si elle eût prévu la conséquence de son vote. Personne ne désirait sérieusement une catastrophe, excepté quelques hommes à part. Il n'y a eu d'abord qu'une émeute, et la légitimité seule l'a transformée en révolution ; le moment venu, elle a manqué de l'intelligence, de la prudence, de la résolution qui la pouvaient encore sauver. Après tout, c'est une monarchie tombée ; il en tombera bien d'autres : je ne lui devais que ma fidélité ; elle l'aura à jamais.

Dévoué aux premières adversités de la monarchie, je me suis consacré à ses dernières

infortunes : le malheur me trouvera toujours pour second. J'ai tout renvoyé, places, pensions, honneurs ; et, afin de n'avoir rien à demander à personne, j'ai mis en gage mon cercueil. Juges austères et rigides, vertueux et infaillibles royalistes, qui avez mêlé un serment à vos richesses, comme vous mêlez le sel aux viandes de votre festin pour les conserver, ayez un peu d'indulgence à l'égard de mes amertumes passées, je les expie aujourd'hui à ma manière, qui n'est pas la vôtre. Croyez-vous qu'à l'heure du soir, à cette heure où l'homme de peine se repose, il ne sente pas le poids de la vie, quand ce poids lui est rejeté sur les bras ? Et cependant, j'ai pu ne pas porter le fardeau, j'ai vu Philippe dans son palais, du 1er au 6 août 1830, et je le raconterai en son lieu ; il n'a tenu qu'à moi d'écouter des paroles généreuses.

Plus tard, si j'avais pu me repentir d'avoir bien fait, il m'était encore possible de revenir sur le premier mouvement de ma conscience. M. Benjamin Constant, homme si puissant alors,

m'écrivait le 20 septembre : « J'aimerais bien « mieux vous écrire sur vous que sur moi, la « chose aurait plus d'importance. Je voudrais « pouvoir vous parler de la perte que vous « faites essuyer à la France entière en vous re- « tirant de ses destinées, vous qui avez exercé « sur elle une influence si noble et si salutaire ! « Mais il y aurait indiscrétion à traiter ainsi des « questions personnelles, et je dois, en gémis- « sant comme tous les Français, respecter vos « scrupules. »

Mes devoirs ne me semblant point encore consommés, j'ai défendu la veuve et l'orphelin, j'ai subi les procès et la prison que Bonaparte, même dans ses plus grandes colères, m'avait épargnés. Je me présente entre ma démission à la mort du duc d'Enghien et mon cri pour l'enfant dépouillé ; je m'appuie sur un prince fusillé et sur un prince banni ; ils soutiennent mes vieux bras entrelacés à leurs bras débiles : royalistes, êtes-vous aussi bien accompagnés ?

Mais plus j'ai garrotté ma vie par les liens du dévouement et de l'honneur, plus j'ai échangé la liberté de mes actions contre l'indépendance de ma pensée ; cette pensée est rentrée dans sa nature. Maintenant, en dehors de tout, j'apprécie les gouvernements ce qu'ils valent. Peut-on croire aux Rois de l'avenir ? faut-il croire aux peuples du présent ? L'homme sage et inconsolé de ce siècle sans conviction ne rencontre un misérable repos que dans l'athéisme politique. Que les jeunes générations se bercent d'espérances : avant de toucher au but, elles attendront de longues années ; les âges vont au nivellement général, mais ils ne hâtent point leur marche à l'appel de nos désirs : le temps est une sorte d'éternité appropriée aux choses mortelles ; il compte pour rien les races et leurs douleurs dans les œuvres qu'il accomplit.

Il résulte de ce qu'on vient de lire que si l'on avait fait ce que j'avais conseillé, que si d'étroites envies n'avaient préféré leur satis-

faction à l'intérêt de la France, que si le pouvoir avait mieux apprécié les capacités relatives, que si les cabinets étrangers avaient jugé, comme Alexandre, que le salut de la monarchie française était dans des institutions libérales ; que si ces cabinets n'avaient point entretenu l'autorité rétablie dans la défiance du principe de la Charte, la légitimité occuperait encore le trône. Ah! ce qui est passé est passé! on a beau retourner en arrière, se remettre à la place que l'on a quittée, on ne retrouve rien de ce qu'on y avait laissé : hommes, idées, circonstances, tout s'est évanoui.

Paris, 1839.

Madame Récamier.

Nous passons à l'ambassade de Rome, à cette Italie le rêve de mes jours. Avant de continuer mon récit, je dois parler d'une femme qu'on ne perdra plus de vue jusqu'à la fin de ces *Mémoires*. Une correspondance va s'ouvrir de Rome à Paris entre elle et moi : il faut donc

savoir à qui j'écris, comment et à quelle époque j'ai connu madame Récamier.

Elle rencontra aux divers rangs de la société des personnages plus ou moins célèbres engagés sur la scène du monde; tous lui ont rendu un culte. Sa beauté mêle son existence idéale aux faits matériels de notre histoire: lumière sereine éclairant un tableau d'orage.

Revenons encore sur des temps écoulés; essayons à la clarté de mon couchant de dessiner un portrait sur le ciel où ma nuit qui s'approche va bientôt répandre ses ombres.

Une lettre, publiée dans le *Mercure* après ma rentrée en France en 1800, avait frappé madame de Staël. Je n'étais pas encore rayé de la liste des émigrés; *Atala* me tira de mon obscurité. Madame Bacciocchi (Élisa Bonaparte), à la prière de M. de Fontanes, sollicita et obtint ma radiation dont madame de Staël s'était occupée; j'allai la remercier. Je ne me souviens plus si ce fut Christian de Lamoignon ou l'au-

teur de Corinne qui me présenta à madame Récamier son amie; celle-ci demeurait alors dans sa maison de la rue du Mont-Blanc. Au sortir de mesbois et de l'obscurité de ma vie, j'étais encore tout sauvage; j'osai à peine lever les yeux sur unefemme entourée d'adorateurs.

Environ un mois après, j'étais un matin chez madame de Staël; elle m'avait reçu à sa toilette; elle se laissait habiller par Mlle Olive, tandis qu'elle causait en roulant dans ses doigts une petite branche verte. Entre tout à coup madame Récamier, vêtue d'une robe blanche; elle s'assit au milieu d'un sofa de soie bleue. Madame de Staël, restée debout, continua sa conversation fort animée, et parlait avec éloquence; je répondais à peine, les yeux attachés sur madame Récamier. Je n'avais jamais inventé rien de pareil, et plus que jamais je fus découragé : mon admiration se changea en humeur contre ma personne. Madame Récamier sortit et je ne la revis plus que douze ans après.

Douze ans! quelle puissance ennemie coupe

et gaspille ainsi nos jours, les prodigue ironiquement à toutes les indifférences appelées attachements, à toutes les misères surnommées félicités! Puis, par une autre dérision, quand elle en a flétri et dépensé la partie la plus précieuse, elle vous ramène au point de départ de vos courses. Et comment vous y ramène-t-elle? l'esprit obsédé des idées étrangères, des fantômes importuns, des sentiments trompés ou incomplets d'un monde qui ne vous a laissé rien d'heureux. Ces idées, ces fantômes, ces sentiments s'interposent entre vous et le bonheur que vous pourriez encore goûter. Vous revenez le cœur souffrant de regrets, désolés de ces erreurs de jeunesse si pénibles au souvenir dans la pudeur des années. Voilà comme je revins après avoir été à Rome, en Syrie, après avoir vu passer l'empire, après être devenu l'homme du bruit, après avoir cessé d'être l'homme du silence. Madame Récamier qu'avait-elle fait? quelle avait été sa vie?

Je n'ai point connu la plus grande partie de

l'existence à la fois éclatante et retirée dont je vais vous entretenir : force m'est donc de recourir à des autorités différentes de la mienne, mais elles seront irrécusables. D'abord madame Récamier m'a raconté des faits dont elle a été témoin et m'a communiqué des lettres précieuses. Elle a écrit, sur ce qu'elle a vu, des notes dont elle m'a permis de consulter le texte, et trop rarement de le citer. Ensuite madame de Staël dans sa correspondance, Benjamin Constant dans ses souvenirs, les uns imprimés, les autres manuscrits, M. Ballanche dans une notice sur notre commune amie, madame la duchesse d'Abrantès dans ses esquisses, madame de Genlis dans les siennes, ont abondamment fourni les matériaux de ma narration : je n'ai fait que nouer les uns aux autres tant de beaux noms, en remplissant les vides par mon récit, quand quelques anneaux de la chaîne des événements étaient sautés ou rompus.

Montaigne dit que les hommes vont béant aux choses futures : j'ai la manie de béer aux

choses passées. Tout est plaisir, surtout lorsque l'on tourne les yeux sur les premières années de ceux que l'on chérit : on allonge une vie aimée ; on étend l'affection que l'on ressent sur des jours que l'on a ignorés et que l'on ressuscite ; on embellit ce qui fut de ce qui est ; on recompose de la jeunesse.

Enfance de madame Récamier.

J'ai vu à Lyon le *Jardin des Plantes* établi sur les ruines de l'amphithéâtre antique et dans les jardins de l'ancienne *abbaye de la Déserte*, maintenant abattue : le Rhône et la Saône sont à vos pieds; au loin s'élève la plus haute montagne de l'Europe, première colonne milliaire

de l'Italie, avec son écriteau blanc au-dessus des nuages. Madame Récamier fut mise dans cette abbaye, elle y passa son enfance derrière une grille qui ne s'ouvrait sur l'église extérieure qu'à l'élévation de la messe. Alors on apercevait dans la chapelle intérieure du couvent de jeunes filles prosternées. La fête de l'abbesse était la fête principale de la communauté; la plus belle des pensionnaires faisait le compliment d'usage : sa parure était ajustée, sa chevelure nattée, sa tête voilée et couronnée des mains de ses compagnes; et tout cela en silence, car l'heure du lever était une de celles qu'on appelait du *grand silence* dans les monastères. Il va de suite que Juliette avait les honneurs de la journée. Son père et sa mère s'étant établis à Paris rappelèrent leur enfant auprès d'eux. Sur des brouillons écrits par madame Récamier je recueille cette note :

« La veille du jour où ma tante devait venir « me chercher, je fus conduite dans la cham- « bre de madame l'abbesse pour recevoir sa

« bénédiction. Le lendemain, baignée de lar-
« mes, je venais de franchir la porte que je ne
« me souvenais pas d'avoir vu s'ouvrir pour
« me laisser entrer, je me trouvai dans une
« voiture avec ma tante, et nous partîmes pour
« Paris.

« Je quitte à regret une époque si calme et
« si pure pour entrer dans celle des agitations.
« Elle me revient quelquefois comme dans un
« vague et doux rêve, avec ses nuages d'en-
« cens, ses cérémonies infinies, ses processions
« dans les jardins, ses chants et ses fleurs. »

Ces heures sorties d'un pieux désert se re-
posent maintenant dans une autre solitude re-
ligieuse, sans avoir rien perdu de leur fraî-
cheur et de leur harmonie.

JEUNESSE DE MADAME RÉCAMIER.

Benjamin Constant, l'homme qui a eu le plus
d'esprit après Voltaire, cherche à donner une
idée de la première jeunesse de madame

Récamier : il a puisé dans le modèle dont il prétendait retracer les traits une grâce qui ne lui était pas naturelle.

« Parmi les femmes de notre époque, dit-il, « que des avantages de figure, d'esprit ou de « caractère ont rendues célèbres, il en est une « que je veux peindre. Sa beauté l'a d'abord « fait admirer ; son âme s'est ensuite fait con- « naître, et son âme a encore paru supérieure « à sa beauté. L'habitude de la société a fourni « à son esprit le moyen de se déployer, et son « esprit n'est resté au-dessous ni de sa beauté « ni de son âme.

« A peine âgée de treize ans, mariée à un « homme qui, occupé d'affaires immenses, ne « pouvait guider son extrême jeunesse, madame « Récamier se trouva presque entièrement li- « vrée à elle-même dans un pays qui était en- « core un chaos.

« Plusieurs femmes de la même époque ont « rempli l'Europe de leurs diverses célébrités. « La plupart ont payé le tribut à leur siècle,

« les unes par des amours sans délicatesse, les
« autres par de coupables condescendances en-
« vers les tyrannies successives.

« Celle que je peins sortit brillante et pure de
« cette atmosphère qui flétrissait ce qu'elle ne
« corrompait pas. L'enfance fut d'abord pour
« elle une sauvegarde, tant l'auteur de ce bel
« ouvrage faisait tourner tout à son profit. Éloi-
« gnée du monde dans une solitude embellie
« par les arts, elle se faisait une douce occu-
« pation de toutes ces études charmantes et
« poétiques qui restent le charme d'un autre
« âge.

« Souvent aussi, entourée de jeunes com-
« pagnes, elle se livrait avec elles à des
« jeux bruyants. Svelte et légère, elle les de-
« vançait à la course ; elle couvrait d'un ban-
« deau ses yeux qui devaient un jour pénétrer
« toutes les âmes. Son regard aujourd'hui si ex-
« pressif et si profond, et qui semble nous ré-
« véler des mystères qu'elle-même ne connaît
« pas, n'étincelait alors que d'une gaieté vive et

« folâtre. Ses beaux cheveux, qui ne peuvent se
« détacher sans nous remplir de trouble, tom-
« baient alors, sans danger pour personne, sur
« ses blanches épaules. Un rire éclatant et pro-
« longé interrompait souvent ses conversations
« enfantines ; mais déjà l'on eût pu remarquer
« en elle cette observation fine et rapide qui
« saisit le ridicule, cette malignité douce qui
« s'en amuse sans jamais blesser, et surtout
« ce sentiment exquis d'élégance, de pureté,
« de bon goût, véritable noblesse native,
« dont les titres sont empreints sur les êtres
« privilégiés.

« Le grand monde d'alors était trop con-
« traire à sa nature pour qu'elle ne préférât pas
« la retraite. On ne la vit jamais dans les mai-
« sons ouvertes à tout venant, seules réunions
« possibles quand toute société fermée eût été
« suspecte ; où toutes les classes se précipi-
« taient, parce qu'on pouvait y parler sans rien
« dire, s'y rencontrer sans se compromettre ;
« où le mauvais ton tenait lieu d'esprit et le dé-

« sordre de gaieté. On ne la vit jamais à cette « cour du Directoire, où le pouvoir était tout à « la fois terrible et familier, inspirant la crainte « sans échapper au mépris.

« Cependant madame Récamier sortait quel- « quefois de sa retraite pour aller au spectacle « ou dans les promenades publiques, et, dans « ces lieux fréquentés par tous, ces rares appa- « ritions étaient de véritables événements. Tout « autre but de ces réunions immenses était ou- « blié, et chacun s'élançait sur son passage. « L'homme assez heureux pour la conduire « avait à surmonter l'admiration comme un « obstacle ; ses pas étaient à chaque instant ra- « lentis par les spectateurs pressés autour « d'elle ; elle jouissait de ce succès avec la « gaieté d'un enfant et la timidité d'une jeune « fille ; mais la dignité gracieuse, qui dans sa « retraite la distinguait de ses jeunes amies, « contenait au dehors la foule effervescente. On « eût dit qu'elle régnait également par sa seule « présence sur ses compagnes et sur le public.

« Ainsi se passèrent les premières années du
« mariage de madame Récamier, entre des oc-
« cupations poétiques, des jeux enfantins dans
« la retraite, et de courtes et brillantes appari-
« tions dans le monde. »

Interrompant le récit de l'auteur d'*Adolphe*, je dirai que, dans cette société succédant à la terreur, tout le monde craignait d'avoir l'air de posséder un foyer. On se rencontrait dans les lieux publics, surtout au *Pavillon d'Hanovre:* quand je vis ce pavillon, il était abandonné comme la salle d'une fête d'hier, ou comme un théâtre dont les acteurs étaient à jamais descendus. Là, s'étaient retrouvées des jeunes échappées de prison à qui André Chénier avait fait dire :

Je ne veux point mourir encore.

Madame Récamier avait rencontré Danton allant au supplice, et elle vit bientôt après quelques-unes des belles victimes dérobées à des

hommes devenus eux-mêmes victimes de leur propre fureur.

Je reviens à mon guide Benjamin Constant :

« L'esprit de madame Récamier avait besoin « d'un autre aliment. L'instinct du beau lui fai- « sait aimer d'avance, sans les connaître, les « hommes distingués par une réputation de ta- « lent et de génie.

« M. de Laharpe, l'un des premiers, sut ap- « précier cette femme qui devait un jour grou- « per autour d'elle toutes les célébrités de son « siècle. Il l'avait rencontrée dans son enfance, « il la revit mariée, et la conversation de cette « jeune personne de quinze ans eut mille attraits « pour un homme que son excessif amour-pro- « pre et l'habitude des entretiens avec les hom- « mes les plus spirituels de France rendaient « fort exigeant et fort difficile.

« M. de Laharpe se dégageait auprès de ma- « dame Récamier de la plupart des défauts qui « rendaient son commerce épineux et presque « insupportable. Il se plaisait à être son guide :

« il admirait avec quelle rapidité son esprit
« suppléait à l'expérience et comprenait tout ce
« qu'il lui révélait sur le monde et sur les hom-
« mes.. C'était au moment de cette conversion
« fameuse que tant de gens ont qualifiée d'hy-
« pocrisie. J'ai toujours regardé cette conver-
« sion comme sincère. Le sentiment religieux
« est une faculté inhérente à l'homme; il est
« absurde de prétendre que la fraude et le men-
« songe aient créé cette faculté. On ne met rien
« dans l'âme humaine que ce que la nature y a
« mis. Les persécutions, les abus d'autorité en
« faveur de certains dogmes peuvent nous faire
« illusion à nous-mêmes et nous révolter con-
« tre ce que nous éprouverions si on ne nous
« l'imposait pas; mais, dès que les causes exté-
« rieures ont cessé, nous revenons à notre ten-
« dance primitive: quand il n'y a plus de cou-
« rage à résister, nous ne nous applaudissons
« plus de notre résistance. Or, la révolution
« ayant ôté ce mérite à l'incrédulité, les hom-
« mes que la vanité seule avait rendus incré-

« dules purent devenir religieux de bonne « foi.

« M. de Laharpe était de ce nombre ; mais il « garda son caractère intolérant, et cette dis- « position amère qui lui faisait concevoir de « nouvelles haines sans abjurer les anciennes. « Toutes ces épines de sa dévotion disparais- « saient cependant auprès de madame Réca- « mier. »

Voici quelques fragments des lettres de M. de Laharpe à Madame Récamier, dont Benjamin Constant vient de parler :

« Samedi, 28 septembre.

« Quoi, madame, vous portez la bonté jus- « qu'à vouloir honorer d'une visite un pauvre « proscrit comme moi ! C'est pour cette fois « que je pourrai dire comme les anciens pa- « triarches, à qui d'ailleurs je ressemble si « peu, « qu'un ange est venu dans ma demeure. » « Je sais bien que vous aimez à faire *œuvres* « *de miséricorde*; mais, par le temps qui court,

« tout *bien* est difficile, et celui-là comme les « autres. Je dois vous prévenir, à mon grand « regret, que venir seule est d'abord impos- « sible pour bien des raisons; entre autres, « qu'avec votre jeunesse et votre figure dont « l'éclat vous suivra partout, vous ne sauriez « voyager sans une femme de chambre à qui « la prudence me défend de confier le secret de « ma retraite qui n'est pas à moi seul. Vous « n'auriez donc qu'un moyen d'exécuter votre « généreuse résolution, ce serait de vous con- « sulter avec madame de Clermont qui vous « amènerait un jour dans son petit castel cham- « pêtre, et de là il vous serait très-aisé de venir « avec elle. Vous êtes faites toutes deux pour « vous apprécier et pour vous aimer l'une et « l'autre. . . . .

« Je fais dans ce moment-ci beaucoup de « vers. En les faisant, je songe souvent que je « pourrai les lire un jour à cette belle et char- « mante Juliette dont l'esprit est aussi fin que « le regard, et le goût aussi pur que son âme.

« Je vous enverrais bien aussi le fragment
« d'Adonis que vous aimez, quoique devenu
« un peu profane pour moi ; mais je voudrais
« la promesse qu'il ne sortira pas de vos
« mains. . . . .

« Adieu, madame ; je me laisse aller avec
« vous à des idées que toute autre que vous
« trouverait bien extraordinaire d'adresser à
« une personne de seize ans, mais je sais que
« vos seize ans ne sont que sur votre figure. »

« Samedi.

« Il y a bien longtemps, madame, que je n'ai
« eu le plaisir de causer avec vous, et si vous
« êtes sûre, comme vous devez l'être, que c'est
« une de mes privations, vous ne m'en ferez
« pas de reproches. . . . .

« Vous avez lu dans mon âme ; vous y avez
« vu que j'y portais le deuil des malheurs pu-
« blics et celui de mes propres fautes, et j'ai
« dû sentir que cette triste disposition formait
« un contraste trop fort avec tout l'éclat qui en-

« vironne votre âge et vos charmes. Je crains
« même qu'il ne se soit fait apercevoir quel-
« quefois dans le peu de moments qu'il m'a
« été permis de passer avec vous, et je réclame
« là-dessus votre indulgence. Mais à présent,
« madame, que la Providence semble nous
« montrer de bien près un meilleur avenir, à
« qui pourrais-je confier mieux qu'à vous la
« joie que me donnent des espérances si douces
« et que je crois si prochaines? Qui tiendra
« une plus grande place que vous dans les
« jouissances particulières qui se mêleront à
« la joie publique? Je serai alors plus suscep-
« tible et moins indigne des douceurs de votre
« charmante société, et combien je m'estimerai
« heureux de pouvoir y être encore pour quel-
« que chose! Si vous daignez mettre le même
« prix au fruit de mon travail, vous serez tou-
« jours la première à qui je m'empresserai
« d'en faire hommage. Alors plus de contra-
« dictions et d'obstacles; vous me trouverez
« toujours à vos ordres, et personne, je l'es-

« père, ne pourra me blâmer de cette préfé-
« rence. Je dirai : Voilà celle qui, dans l'âge
« des illusions et avec tous les avantages bril-
« lants qui peuvent les excuser, a connu toute
« la noblesse et la délicatesse des procédés de
« la plus pure amitié, et au milieu de tous les
« hommages s'est souvenue d'un proscrit. Je
« dirai : Voilà celle dont j'ai vu croître la jeu-
« nesse et les grâces au milieu d'une corruption
« générale qui n'a jamais pu les atteindre ; celle
« dont la raison de seize ans a souvent fait
« honte à la mienne : et je suis sûr que personne
« ne sera tenté de me contredire. »

La tristesse des événements, de l'âge et de la religion, cachée sous une expression attendrie, offre dans ces lettres un singulier mélange de pensée et de style. Revenons encore au récit de Benjamin Constant :

« Nous arrivons à l'époque où madame Ré-
« camier se vit pour la première fois l'objet
« d'une passion forte et suivie. Jusqu'alors elle
« avait reçu des hommages unanimes de la part

« de tous ceux qui la rencontraient, mais son
« genre de vie ne présentait nulle part des
« centres de réunion où l'on fût sûr de la re-
« trouver. Elle ne recevait jamais chez elle et
« ne s'était point encore formé de société où
« l'on pût pénétrer tous les jours pour la voir et
« essayer de lui plaire.

« Dans l'été de 1799, madame Récamier vint
« habiter le château de Clichy, à un quart de
« lieue de Paris. Un homme célèbre depuis par
« divers genres de prétentions, et plus célèbre
« encore par les avantages qu'il a refusés que
« par les succès qu'il a obtenus, Lucien Bona-
« parte, se fit présenter à elle.

« Il n'avait aspiré jusqu'alors qu'à des con-
« quêtes faciles, et n'avait étudié pour les obte-
« nir que les moyens de romans que son peu
« de connaissance du monde lui représentait
« comme infaillibles. Il est possible que l'idée de
« captiver la plus belle femme de son temps l'ait
« séduit d'abord. Jeune, chef d'un parti dans
« le conseil des Cinq-Cents, frère du premier

« général du siècle, il fut flatté de réunir dans « sa personne les triomphes d'un homme d'État « et les succès d'un amant.

« Il imagina de recourir à une fiction pour « déclarer son amour à madame Récamier ; il « supposa une lettre de *Romeo à Juliette*, et « l'envoya comme un ouvrage de lui à celle qui « portait le même nom. »

Voici cette lettre de Lucien, connue de Benjamin Constant ; au milieu des révolutions qui ont agité le monde réel, il est piquant de voir un Bonaparte s'enfoncer dans le monde des fictions.

LETTRE DE ROMEO A JULIETTE

PAR L'AUTEUR DE *la Tribu indienne.*

« Venise, 29 juillet.

« Romeo vous écrit, Juliette : si vous refusiez « de me lire, vous seriez plus cruelle que nos « parents dont les longues querelles viennent « enfin de s'apaiser : sans doute ces affreuses

« querelles ne renaîtront plus. . . . . .

. . . .

« Il y a peu de jours je ne vous connaissais « encore que par la renommée. Je vous avais « aperçue quelquefois dans les temples et dans « les fêtes ; je savais que vous étiez la plus « belle, mille bouches répétaient vos éloges, et « vos attraits m'avaient frappé sans m'éblouir... « Pourquoi la paix m'a-t-elle livré à votre em- « pire ? la paix ! elle est dans nos familles, mais « le trouble est dans mon cœur. . . . .

« Rappelez-vous ce jour où pour la première « fois je vous fus présenté. Nous célébrions « dans un banquet nombreux la réconciliation « de nos pères. Je revenais du sénat où les « troubles suscités à la République avaient « produit une vive impression. . . . . « Vous arrivâtes ; tous alors s'empressaient. « Qu'elle est belle ! s'écriait-on. . . . .

« La foule remplit dans la soirée les jardins « de Bedmar. Les importuns, qui sont partout, « s'emparèrent de moi. Cette fois je n'eus avec

« eux ni patience ni affabilité : ils me tenaient « éloigné de vous !... Je voulus me rendre « compte du trouble qui s'emparait de moi. Je « connus l'amour et je voulus le maîtriser..... « Je fus entraîné et je quittai avec vous ce lieu « de fêtes.

« Je vous ai revue depuis; l'amour a semblé « me sourire. Un jour assise au bord de l'eau, « immobile et rêveuse, vous effeuilliez une rose; « seul avec vous j'ai parlé....... j'ai entendu un « soupir..... vaine illusion ! Revenu de mon er- « reur, j'ai vu l'indifférence au front tranquille « assise entre nous deux..... La passion qui « me maîtrise s'exprimait dans mes discours, « et les vôtres portaient l'aimable et cruelle « empreinte de l'enfance et de la plaisan- « terie.

« Chaque jour je voudrais vous voir, comme « si le trait n'était pas assez fixé dans mon cœur. « Les moments où je vous vois seule sont bien « rares, et ces jeunes Vénitiens qui vous en- « tourent et vous parlent fadeur et galanterie

« me sont insupportables. Peut-on parler à Ju-
« liette comme aux autres femmes !

« J'ai voulu vous écrire ; vous me connaî-
« trez, vous ne serez plus incrédule. Mon âme
« est inquiète ; elle a soif de sentiment. Si l'a-
« mour n'a pas ému le vôtre, si Romeo n'est à
« vos yeux qu'un homme ordinaire, oh ! je vous
« en conjure par les liens que vous m'avez im-
« posés, soyez avec moi sévère par bonté ; ne
« me souriez plus, ne me parlez plus, repous-
« sez-moi loin de vous. Dites-moi de m'éloi-
« gner, et si je puis exécuter cet ordre rigou-
« reux, souvenez-vous au moins que Romeo
« vous aimera toujours ; que personne n'a ja-
« mais régné sur lui comme Juliette, et qu'il
« ne peut plus renoncer à vivre pour elle au
« moins par le souvenir. »

Pour un homme de sang-froid, tout cela est un peu moquable : les Bonapartes vivaient de théâtres, de romans et de vers ; la vie de Napoléon lui-même est-elle autre chose qu'un poëme ?

Benjamin Constant continue en commentant cette lettre : « Le style de cette lettre est visi-
« blement imité de tous les romans qui ont
« peint les passions, depuis Werther jusqu'à la
« Nouvelle Héloïse. Madame Récamier recon-
« nut facilement à plusieurs circonstances de
« détail qu'elle-même était l'objet de la dé-
« claration qu'on lui présentait comme une
« simple lecture. Elle n'était pas assez accoutu-
« mée au langage direct de l'amour pour être
« avertie par l'expérience que tout dans les
« expressions n'était peut-être pas sincère;
« mais un instinct juste et sûr l'en avertissait;
« elle répondit avec simplicité, avec gaieté
« même, et montra bien plus d'indifférence que
« d'inquiétude et de crainte. Il n'en fallut pas
« davantage pour que Lucien éprouvât réelle-
« ment la passion qu'il avait d'abord un peu
« exagérée.

« Les lettres de Lucien deviennent plus vraies,
« plus éloquentes, à mesure qu'il devient plus
« passionné; on y voyait bien toujours l'am-

« bition des ornements, le besoin de se mettre
« en attitude; il ne peut s'endormir sans se
« *jeter dans les bras de Morphée*. Au milieu de
« son désespoir, il se décrit livré aux grandes
« occupations qui l'entourent; il s'étonne de ce
« qu'un homme comme lui verse des larmes;
« mais dans tout cet alliage de déclamation et
« de phrases il y a pourtant de l'éloquence, de
« la sensibilité et de la douleur. Enfin, dans
« une lettre pleine de passion où il écrit à ma-
« dame Récamier : « Je ne puis vous haïr, mais
« je puis me tuer, » il dit tout à coup en ré-
« flexion générale : « J'oublie que l'amour ne
« s'arrache pas, il s'obtient. » Puis il ajoute :
« Après la réception de votre billet, j'en ai reçu
« plusieurs diplomatiques ; j'ai appris une nou-
« velle que le bruit public vous aura sans
« doute apprise. Les félicitations m'entourent,
« m'étourdissent..... on me parle de ce qui
« n'est pas vous ! » Puis encore une exclama-
« tion : « Que la nature est faible, comparée à
« l'amour ! »

« Cette nouvelle qui trouvait Lucien insen-
« sible était pourtant une nouvelle immense :
« le débarquement de Bonaparte à son retour
« d'Égypte.

« Un destin nouveau venait de débarquer
« avec ses promesses et ses menaces ; le dix-
« huit brumaire ne devait pas se faire attendre
« plus de trois semaines.

« A peine échappé au danger de cette jour-
« née, qui tiendra toujours une si grande place
« dans l'histoire, Lucien écrivait à madame
« Récamier : « Votre image m'est apparue !....»
« Vous auriez eu ma dernière pensée. »

Suite du récit de Benjamin Constant.

MADAME DE STAEL.

« Madame Récamier contracta, avec une « femme bien autrement illustre que M. de « Laharpe n'était célèbre, une amitié qui de- « vint chaque jour plus intime et qui dure « encore.

« M. Necker, ayant été rayé de la liste des

« émigrés, chargea madame de Staël, sa fille,
« de vendre une maison qu'il avait à Paris.
« Madame Récamier l'acheta, et ce fut une oc-
« casion pour elle de voir madame de Staël.

« La vue de cette femme célèbre la remplit
« d'abord d'une excessive timidité. La figure de
« madame de Staël a été fort discutée. Mais un
« superbe regard, un sourire doux, une expres-
« sion habituelle de bienveillance, l'absence
« de toute affectation minutieuse et de toute
« réserve gênante; des mots flatteurs, des
« louanges un peu directes, mais qui semblent
« échapper à l'enthousiasme, une variété iné-
« puisable de conversation, étonnent, attirent
« et lui concilient presque tous ceux qui l'ap-
« prochent. Je ne connais aucune femme et
« même aucun homme qui soit plus convaincu
« de son immense supériorité sur tout le monde,
« et qui fasse moins peser cette conviction sur
« les autres.

« Rien n'était plus attachant que les entre-
« tiens de madame de Staël et de madame Ré-

« camier. La rapidité de l'une à exprimer mille « pensées neuves, la rapidité de la seconde à « les saisir et à les juger; cet esprit mâle et fort « qui dévoilait tout, et cet esprit délicat et fin « qui comprenait tout; ces révélations d'un « génie exercé communiquées à une jeune in- « telligence digne de les recevoir : tout cela « formait une réunion qu'il est impossible de « peindre sans avoir eu le bonheur d'en être « témoin soi-même.

« L'amitié de madame Récamier pour ma- « dame de Staël se fortifia d'un sentiment qu'el- « les éprouvaient toutes deux, l'amour filial. « Madame Récamier était tendrement attachée « à sa mère, femme d'un rare mérite, dont la « santé donnait déjà des craintes, et que sa fille « ne cesse de regretter depuis qu'elle l'a per- « due. Madame de Staël avait voué à son père « un culte que la mort n'a fait que rendre plus « exalté. Toujours entraînante dans sa manière « de s'exprimer, elle le devient encore surtout « quand elle parle de lui. Sa voix émue, ses

« yeux prêts à se mouiller de larmes, la sincé-
« rité de son enthousiasme, touchaient l'âme de
« ceux mêmes qui ne partageaient pas son opi-
« nion sur cet homme célèbre. On a fréquem-
« ment jeté du ridicule sur les éloges qu'elle
« lui a donnés dans ses écrits; mais quand on
« l'a entendue sur ce sujet, il est impossible d'en
« faire un objet de moquerie, parce que rien de
« ce qui est vrai n'est ridicule. »

Les lettres de Corinne à son amie madame Récamier commencèrent à l'époque rappelée ici par Benjamin Constant : elles ont un charme qui tient presque de l'amour; j'en ferai connaître quelques-unes.

LETTRES DE MADAME DE STAEL A MADAME RÉCAMIER.

« Coppet, 9 septembre.

« Vous souvenez-vous, belle Juliette, d'une
« personne que vous avez comblée de marques
« d'intérêt cet hiver, et qui se flatte de vous

« engager à redoubler l'hiver prochain ? Com-
« ment gouvernez-vous l'empire de la beauté ?
« On vous l'accorde avec plaisir, cet empire,
« parce que vous êtes éminemment bonne, et
« qu'il semble naturel qu'une âme si douce ait
« un charmant visage pour l'exprimer. De tous
« vos admirateurs, vous savez que je préfère
« Adrien de Montmorency. J'ai reçu de ses let-
« tres, remarquables par l'esprit et la grâce, et
« je crois à la solidité de ses affections, malgré
« le charme de ses manières. Au reste, ce mot
« de solidité convient à moi, qui ne prétends
« qu'à un rôle bien secondaire dans son cœur.
« Mais vous, qui êtes l'héroïne de tous les sen-
« timents, vous êtes exposée aux grands évé-
« nements dont on fait les tragédies et les ro-
« mans. Le mien s'avance au pied des Alpes.
« J'espère que vous le lirez avec intérêt. Je me
« plais à cette occupation. . . . . . .
« . . . .
« . . . .
« Au milieu de tous ces succès, ce que vous

« êtes et ce que vous resterez, c'est un ange
« de pureté et de beauté, et vous aurez le culte
« des dévots comme celui des mondains. . .
« . . . . Avez-vous revu l'auteur
« d'*Atala ?* Êtes-vous toujours à Clichy ? Enfin
« je vous demande des détails sur vous. J'aime
« à savoir ce que vous faites, à me représenter
« les lieux que vous habitez. Tout n'est-il pas
« tableau dans les souvenirs que l'on garde de
« vous ? Je joins à cet enthousiasme si naturel
« pour vos rares avantages, beaucoup d'attrait
« pour votre société. Acceptez, je vous prie,
« avec bienveillance, tout ce que je vous offre,
« et promettez-moi que nous nous verrons sou-
« vent l'hiver prochain. »

« Coppet, 30 avril.

« Savez-vous que mes amis, belle Juliette,
« m'ont un peu flattée de l'idée que vous vien-
« driez ici ? Ne pourriez-vous pas me donner
« ce grand plaisir ? Le bonheur ne m'a pas gâ-

« tée depuis quelque temps, et ce serait un re-
« tour de fortune que votre arrivée, qui me
« donnerait de l'espoir pour tout ce que je dé-
« sire. Adrien et Matthieu disent qu'ils vien-
« dront. Si vous veniez avec eux, un mois de
« séjour ici suffirait pour vous montrer notre
« éclatante nature. Mon père dit que vous de-
« vriez choisir Coppet pour domicile, et que de
« là nous ferions nos courses. Mon père est
« très-vif dans le désir de vous voir. Vous sa-
« vez ce qu'on a dit d'Homère :

Par la voix des vieillards tu louas la beauté.

« Et indépendamment de cette beauté vous
« êtes charmante. »

Voyage de madame Récamier en Angleterre.

Pendant la courte paix d'Amiens, madame Récamier fit avec sa mère un voyage à Londres. Elle eut des lettres de recommandation du vieux duc de Guignes, ambassadeur en Angleterre trente ans auparavant. Il avait conservé des correspondances avec les femmes les plus brillantes de son temps : la duchesse de

Devonshire, lady Melbourne, la marquise de Salisbury, la margrave d'Anspach dont il avait été amoureux. Son ambassade était encore célèbre, son souvenir tout vivant chez ces respectables dames.

Telle est la puissance de la nouveauté en Angleterre, que le lendemain les gazettes furent remplies de l'arrivée de la beauté étrangère. Madame Récamier reçut les visites de toutes les personnes à qui elle avait envoyé ses lettres. Parmi ces personnes, la plus remarquable était la duchesse de Devonshire, âgée de quarante-cinq à cinquante ans. Elle était encore à la mode et belle, quoique privée d'un œil qu'elle couvrait d'une boucle de ses cheveux. La première fois que madame Récamier parut en public, ce fut avec elle. La duchesse la conduisit à l'opéra dans sa loge, où se trouvaient le prince de Galles, le duc d'Orléans et ses frères, le duc de Montpensier et le comte de Beaujolais : les deux premiers devaient devenir rois; l'un touchait

au trône, l'autre en était encore séparé par un abîme.

Les lorgnettes et les regards se tournèrent vers la loge de la duchesse. Le prince de Galles dit à madame Récamier que si elle ne voulait être étouffée, il fallait sortir avant la fin du spectacle. A peine fut-elle debout, que les portes des loges s'ouvrirent précipitamment; elle n'évita rien et fut portée par le flot de la foule jusqu'à sa voiture.

Le lendemain madame Récamier alla au parc de Kensington accompagnée du marquis de Douglas, plus tard duc d'Hamilton et qui depuis a reçu Charles X à Holy-Rood, et de sa sœur la duchesse de Somerset. La foule se précipitait sur les pas de l'étrangère. Cet effet se renouvela toutes les fois qu'elle se montra en public; les journaux retentissaient de son nom; son portrait, gravé par Bartolozzi, fut répandu dans toute l'Angleterre. L'auteur d'*Antigone*, M. Ballanche, ajoute que des vaisseaux le portèrent jusque dans les îles de la Grèce : la

beauté retournait aux lieux où l'on avait inventé son image. On a de madame Récamier une esquisse par David, un portrait en pied par Gérard, un buste par Canova. Le portrait est le chef-d'œuvre de Gérard; mais il ne me plaît pas parce que j'y reconnais les traits sans y reconnaître l'expression du modèle.

La veille du départ de madame Récamier, le prince de Galles et la duchesse de Devonshire lui demandèrent de les recevoir et d'amener chez elle quelques personnes de leur société. On fit de la musique. Elle joua avec le chevalier Marin, premier harpiste de cette époque, des variations sur un thème de Mozart. Cette soirée fut citée dans les feuilles publiques comme un concert que la belle étrangère avait donné en partant au prince de Galles.

Le lendemain elle s'embarqua pour La Haye, et mit trois jours à faire une traversée de seize heures. Elle m'a raconté que, pendant ces jours mêlés de tempêtes, elle lut de suite le *Génie du Christianisme;* je lui fus *révélé*, selon sa

bienveillante expression : je reconnais là cette bonté que les vents et la mer ont toujours eue pour moi.

Près de La Haye elle visita le château du prince d'Orange. Ce prince, lui ayant fait promettre d'aller voir cette demeure, lui écrivit plusieurs lettres dans lesquelles il parle de ses revers et de l'espoir de les vaincre : Guillaume IV est en effet devenu monarque ; en ce temps-là on intriguait pour être roi comme aujourd'hui pour être député ; et ces candidats à la souveraineté se pressaient aux pieds de madame Récamier comme si elle disposait des couronnes.

Ce billet de Bernadotte, qui règne aujourd'hui sur la Suède, termina le voyage de madame Récamier en Angleterre.

« . . . .

« Les journaux anglais, en calmant mes in-
« quiétudes sur votre santé, m'ont appris les
« dangers auxquels vous avez été exposée. J'ai
« blâmé d'abord le peuple de Londres dans son
« grand empressement; mais, je vous l'avoue,

« il a été bientôt excusé, car je suis partie in-
« téressée lorsqu'il faut justifier les personnes
« qui se rendent indiscrètes pour admirer les
« charmes de votre céleste figure.

« Au milieu de l'éclat qui vous environne et
« que vous méritez à tant de titres, daignez
« vous souvenir quelquefois que l'être qui vous
« est le plus dévoué dans la nature est

« BERNADOTTE. »

Premier voyage de madame de Staël en Allemagne. —
Madame Récamier à Paris.

Madame de Staël, menacée de l'exil, tenta de s'établir à Maffliers, campagne à huit lieues de Paris. Elle accepta la proposition que lui fit madame Récamier, revenue d'Angleterre, de passer quelques jours à Saint-Brice avec elle; ensuite elle retourna dans son premier asile.

Elle rend compte de ce qui lui arriva alors, dans les *Dix années d'exil*.

« J'étais à table, dit-elle, avec trois de mes « amis, dans une salle où l'on voyait le grand « chemin et la porte d'entrée. C'était à la fin « de septembre, à quatre heures : un homme « en habit gris, à cheval, s'arrête et sonne ; je « fus certaine de mon sort ; il me fit demander ; « je le reçus dans le jardin. En avançant vers « lui, le parfum des fleurs et la beauté du « soleil me frappèrent. Les sensations qui nous « viennent par les combinaisons de la société « sont si différentes de celles de la nature ! Cet « homme me dit qu'il était le commandant de « la gendarmerie de Versailles... Il me montra « une lettre, signée de Bonaparte, qui portait « l'ordre de m'éloigner à quarante lieues de « Paris, et enjoignait de me faire partir dans « les vingt-quatre heures, en me traitant ce- « pendant avec tous les égards dus à une femme « d'un nom connu... Je répondis à l'officier de « gendarmerie que partir dans les vingt-quatre

« heures convenait à des conscrits, mais non
« pas à une femme et à des enfants. En consé-
« quence je lui proposai de m'accompagner à
« Paris où j'avais besoin de trois jours pour
« faire les arrangements nécessaires à mon
« voyage. Je montai donc dans ma voiture avec
« mes enfants et cet officier qu'on avait choisi
« comme le plus littéraire des gendarmes. En
« effet, il me fit des compliments sur mes écrits.
« Vous voyez, lui dis-je, monsieur, où cela
« mène d'être une femme d'esprit. Déconseillez-
« le, je vous prie, aux personnes de votre fa-
« mille, si vous en avez l'occasion. » J'essayais
« de me monter par la fierté, mais je sentais la
« griffe dans mon cœur.

« Je m'arrêtai quelques instants chez ma-
« dame Récamier. Je trouvai le général Junot,
« qui, par dévouement pour elle, promit d'aller
« le lendemain parler au premier Consul. Il le
« fit en effet avec la plus grande chaleur. . . .

« La veille du jour qui m'était accordé, Jo-
« seph Bonaparte fit encore une tentative. . . .

« Je fus obligée d'attendre la réponse dans « une auberge à deux lieues de Paris, n'osant « pas rentrer chez moi dans la ville. Un jour se « passa sans que cette réponse me parvînt. Ne « voulant pas attirer l'attention sur moi en res- « tant plus longtemps dans l'auberge où j'étais, « je fis le tour des murs de Paris pour en aller « chercher une autre, de même à deux lieues de « Paris, mais sur une route différente. Cette vie « errante, à quatre pas de mes amis et de ma « demeure, me causait une douleur que je ne « puis me rappeler sans frissonner. »

Madame de Staël, au lieu de retourner à Coppet, partit pour son premier voyage d'Allemagne. A cette époque elle m'écrivit, sur la mort de madame de Beaumont, la lettre que j'ai citée dans mon premier voyage de Rome.

Madame Récamier réunissait chez elle, à Paris, ce qu'il y avait de plus distingué dans les partis opprimés et dans les opinions qui n'avaient pas tout cédé à la victoire. On y voyait les illustrations de l'ancienne monarchie et du

nouvel empire : les Montmorency, les Sabran, les Lamoignon, les généraux Masséna, Moreau et Bernadotte ; celui-là destiné à l'exil, celui-ci au trône. Les étrangers illustres s'y rendaient aussi ; le prince d'Orange, le prince de Bavière, le frère de la reine de Prusse l'environnaient, comme à Londres le prince de Galles était fier de porter son châle. L'attrait était si irrésistible qu'Eugène de Beauharnais et les ministres mêmes de l'empereur allaient à ces réunions. Bonaparte ne pouvait souffrir le succès, même celui d'une femme. Il disait : « Depuis quand le « conseil se tient-il chez madame Récamier ? »

Projets des généraux. — Portrait de Bernadotte. — Procès de Moreau. — Lettres de Moreau et de Masséna à madame Récamier.

Je reviens maintenant au récit de Benjamin Constant : « Depuis longtemps Bonaparte, qui « s'était emparé du gouvernement, marchait ou- « vertement à la tyrannie. Les partis les plus « opposés s'aigrissaient contre lui, et tandis « que la masse des citoyens se laissait énerver

« encore par le repos qu'on lui promettait, les
« républicains et les royalistes désiraient un
« renversement. M. de Montmorency apparte-
« nait à ces derniers par sa naissance, ses rap-
« ports et ses opinions. Madame Récamier ne
« tenait à la politique que par son intérêt géné-
« reux pour les vaincus de tous les partis. L'in-
« dépendance de son caractère l'éloignait de la
« cour de Napoléon dont elle avait refusé de
« faire partie. M. de Montmorency imagina de
« lui confier ses espérances, lui peignit le ré-
« tablissement des Bourbons sous des couleurs
« propres à exciter son enthousiasme, et la char-
« gea de rapprocher deux hommes importants
« alors en France, Bernadotte et Moreau, pour
« voir s'ils pouvaient se réunir contre Bona-
« parte. Elle connaissait beaucoup Bernadotte
« qui depuis est devenu prince royal de Suède.
« Quelque chose de chevaleresque dans la fi-
« gure, de noble dans les manières, de très-
« fin dans l'esprit, de déclamatoire dans la con-
« versation, en font un homme remarquable.

« Courageux dans les combats, hardi dans le
« propos, mais timide dans les actions qui ne
« sont pas militaires, irrésolu dans tous ses
« projets : une chose qui le rend très-séduisant
« à la première vue, mais qui en même temps
« met un obstacle à toute combinaison de plan
« avec lui, c'est une habitude de haranguer,
« reste de son éducation révolutionnaire qui
« ne le quitte pas. Il a parfois des mouvements
« d'une véritable éloquence ; il le sait, il aime
« ce genre de succès, et quand il est entré dans
« le développement de quelque idée générale,
« tenant à ce qu'il a entendu dans les clubs ou
« à la tribune, il perd de vue tout ce qui l'oc-
« cupe et n'est plus qu'un orateur passionné.
« Tel il a paru en France dans les premières
« années du règne de Bonaparte, qu'il a tou-
« jours haï et auquel il a toujours été suspect,
« et tel il s'est encore montré dans ces derniers
« temps au milieu du bouleversement de l'Eu-
« rope dont on lui doit toutefois l'affranchisse-
« ment, parce qu'il a rassuré les étrangers en

« leur montrant un Français prêt à marcher
« contre le tyran de la France et sachant ne
« dire que ce qui pouvait influer sur sa nation.

« Tout ce qui offre à une femme le moyen
« d'exercer sa puissance lui est toujours agréa-
« ble. Il y avait d'ailleurs, dans l'idée de soule-
« ver contre le despotisme de Bonaparte des
« hommes importants par leurs dignités et leur
« gloire, quelque chose de généreux et de noble
« qui devait tenter madame Récamier. Elle se
« prêta donc au désir de M. de Montmorency.
« Elle réunit souvent Bernadotte et Moreau
« chez elle. Moreau hésitait, Bernadotte décla-
« mait. Madame Récamier prenait les discours
« indécis de Moreau pour un commencement
« de résolution, et les harangues de Bernadotte
« comme un signal de renversement de la ty-
« rannie. Les deux généraux, de leur côté,
« étaient enchantés de voir leur mécontente-
« ment caressé par tant de beauté, d'esprit et
« de grâce. Il y avait en effet quelque chose de
« romanesque et de poétique dans cette femme

« si jeune, si séduisante, leur parlant de la li-
« berté de leur patrie. Bernadotte répétait sans
« cesse à madame Récamier qu'elle était faite
« pour électriser le monde et pour créer des
« séides. »

En remarquant la finesse de cette peinture de Benjamin Constant, il faut dire que madame Récamier ne serait jamais entrée dans ces intérêts politiques sans l'irritation qu'elle ressentait de l'exil de madame de Staël. Le futur Roi de Suède avait la liste des généraux qui tenaient encore au parti de l'indépendance, mais le nom de Moreau n'y était pas; c'était le seul qu'on pût opposer à celui de Napoléon : seulement Bernadotte ignorait quel était ce Bonaparte dont il attaquait la puissance.

Madame Moreau donna un bal; toute l'Europe s'y trouva, excepté la France; elle n'y était représentée que par l'opposition républicaine. Pendant cette fête, le général Bernadotte conduisit madame Récamier dans un petit salon où le bruit de la musique seul les suivit et leur

rappelait où ils étaient. Moreau passa dans ce salon; Bernadotte lui dit après de longues explications : « Avec un nom populaire, vous êtes « le seul parmi nous qui puisse se présenter « appuyé de tout un peuple; voyez ce que vous « pouvez, ce que nous pouvons guidés par « vous. » Moreau répéta ce qu'il avait dit souvent : « Qu'il sentait le danger dont la liberté « était menacée, qu'il fallait surveiller Bona- « parte, mais qu'il craignait la guerre civile. »

Cette conversation se prolongeait et s'animait; Bernadotte s'emporta et dit au général Moreau : « Vous n'osez pas prendre la cause de « la liberté; eh bien! Bonaparte se jouera de la « liberté et de vous. Elle périra malgré nos ef- « forts, et vous, vous serez enveloppé dans sa « ruine sans avoir combattu. » Paroles prophétiques!

La mère de madame Récamier était liée avec madame Hulot, mère de madame Moreau, et madame Récamier avait contracté avec cette dernière une de ces liaisons d'enfance qu'on est heureux de continuer dans le monde.

Pendant le procès du général Moreau, madame Récamier passait sa vie chez madame Moreau. Celle-ci dit à son amie que son mari se plaignait de ne l'avoir pas encore vue parmi le public qui remplissait la salle et le tribunal. Madame Récamier s'arrangea pour assister le lendemain de cette conversation à la séance. Un des juges, M. Brillat-Savarin, se chargea de la faire entrer par une porte particulière qui s'ouvrait sur l'amphithéâtre. En entrant elle releva son voile, et parcourut d'un coup d'œil les rangs des accusés, afin d'y trouver Moreau. Il la reconnut, se leva et la salua. Tous les regards se tournèrent vers elle ; elle se hâta de descendre les degrés de l'amphithéâtre pour arriver à la place qui lui était destinée. Les accusés étaient au nombre de quarante-sept ; ils remplissaient les gradins placés en face des juges du tribunal. Chaque accusé était placé entre deux gendarmes : ces soldats montraient au général Moreau de la déférence et du respect.

On remarquait MM. de Polignac et de Ri-

vière, mais surtout Georges Cadoudal. Pichegru, dont le nom restera lié à celui de Moreau, manquait pourtant à côté de lui, ou plutôt on y croyait voir son ombre, car on savait qu'il manquait aussi dans la prison.

Il n'était plus question de républicains, c'était la fidélité royaliste qui luttait contre le pouvoir nouveau; toutefois, cette cause de la légitimité et de ses partisans nobles avait pour chef un homme du peuple, Georges Cadoudal. On le voyait là, avec la pensée que cette tête si pieuse, si intrépide, allait tomber sur l'échafaud; que lui seul peut-être, Cadoudal, ne serait pas sauvé, car il ne ferait rien pour l'être. Il ne défendait que ses amis; quant à ce qui le regardait particulièrement, il disait tout. Bonaparte ne fut pas aussi généreux qu'on le suppose : onze personnes dévouées à Georges périrent avec lui.

Moreau ne parla point. La séance terminée, le juge qui avait amené madame Récamier vint la reprendre. Elle traversa le parquet du côté

opposé à celui par lequel elle était entrée, et longea les bancs des accusés. Moreau descendit suivi de ses deux gendarmes; il n'était séparé d'elle que par une balustrade. Il lui dit quelques paroles que dans son saisissement elle n'entendit point : elle voulut lui répondre, sa voix se brisa.

Aujourd'hui que les temps sont changés, et que le nom de Bonaparte semble seul les remplir, on n'imagine pas à combien peu encore paraissait tenir sa puissance. La nuit qui précéda la sentence, et pendant laquelle le tribunal siégea, tout Paris fut sur pied. Des flots de peuple se portaient au Palais de Justice. Georges ne voulut point de grâce; il répondit à ceux qui voulaient la demander : « Me promettez-vous « une plus belle occasion de mourir? »

Moreau, condamné à la déportation, se mit en route pour Cadix, d'où il devait passer en Amérique. Madame Moreau alla le rejoindre. Madame Récamier était auprès d'elle au moment de son départ. Elle la vit embrasser son

fils dans son berceau, et la vit revenir sur ses pas pour l'embrasser encore : elle la conduisit à sa voiture et reçut son dernier adieu.

Le général Moreau écrivit de Cadix cette lettre à sa généreuse amie :

« Chiclana (près Cadix), le 12 octobre 1804.

« Madame,

« Vous apprendrez sans doute avec quelque « plaisir des nouvelles de deux fugitifs auxquels « vous avez témoigné tant d'intérêt. Après avoir « essuyé des fatigues de tout genre, sur terre et « sur mer, nous espérions nous reposer à Ca- « dix, quand la fièvre jaune, qu'on peut en quel- « que sorte comparer aux maux que nous ve- « nions d'éprouver, est venue nous assiéger « dans cette ville.

« Quoique les couches de mon épouse nous « aient forcés d'y rester plus d'un mois pendant « la maladie, nous avons été assez heureux pour

« nous préserver de la contagion ; un seul de
« nos gens en a été atteint.

« Enfin nous sommes à Chiclana, très-joli
« village à quelques lieues de Cadix, jouissant
« d'une bonne santé, et mon épouse en pleine
« convalescence après m'avoir donné une fille
« très-bien portante.

« Persuadée que vous prendrez autant d'in-
« térêt à cet événement qu'à tout ce qui nous
« est arrivé, elle me charge de vous en faire
« part et de la rappeler à votre amitié.

« Je ne vous parle pas du genre de vie que
« nous menons, il est excessivement ennuyeux
« et monotone ; mais au moins nous respirons
« en liberté, quoique dans le pays de l'inqui-
« sition.

« Je vous prie, madame, de recevoir l'assu-
« rance de mon respectueux attachement, et
« de me croire pour toujours

« Votre très-humble et très-obéissant ser-
« viteur,

« V. Moreau. »

Cette lettre est datée de Chiclana, lieu qui sembla promettre avec de la gloire un règne assuré à M. le duc d'Angoulême : et pourtant il n'a fait que paraître sur ce bord aussi fatalement que Moreau, qu'on a cru dévoué aux Bourbons. Moreau au fond de l'âme était dévoué à la liberté; lorsqu'il eut le malheur de se joindre à la coalition, il s'agissait uniquement à ses yeux de combattre le despotisme de Bonaparte. Louis XVIII disait à M. de Montmorency qui déplorait la mort de Moreau comme une grande perte pour la couronne : « Pas si « grande : Moreau était républicain. » Ce général ne repassa en Europe que pour trouver le boulet sur lequel son nom avait été gravé par le doigt de Dieu.

Moreau me rappelle un autre illustre capitaine, Masséna. Celui-ci allait à l'armée d'Italie; il demanda à madame Récamier un ruban blanc de sa parure. Un jour elle reçut ce billet de la main de Masséna :

« Le charmant ruban donné par madame

« Récamier a été porté par le général Masséna « aux batailles et au blocus de Gênes : il n'a « jamais quitté le général et lui a constamment « favorisé la victoire. »

Les antiques mœurs percent à travers les mœurs nouvelles dont elles font la base. La galanterie du chevalier noble se retrouvait dans le soldat plébéien ; le souvenir des tournois et des croisades était caché dans ces faits d'armes par qui la France moderne a couronné ses vieilles victoires. Cisher, compagnon de Charlemagne, ne se parait point aux combats des couleurs de sa dame : « Il portait, dit le « moine de Saint-Gall, sept, huit et même neuf « ennemis enfilés à sa lance comme des gre- « nouillettes. » Cisher précédait, et Masséna suivait la chevalerie.

Mort de M. Necker. — Retour de madame de Staël. — Madame Récamier à Coppet. — Le prince Auguste de Prusse.

Madame de Staël apprit à Berlin la maladie de son père ; elle se hâta de revenir, mais M. Necker était mort avant son arrivée en Suisse.

En ce temps-là arriva la ruine de M. Récamier ; madame de Staël fut bientôt instruite de

ce malheureux événement. Elle écrivit sur-le-champ à madame Récamier, son amie :

« Genève, 17 novembre.

« Ah ! ma chère Juliette, quelle douleur j'ai
« éprouvée par l'affreuse nouvelle que je reçois!
« que je maudis l'exil qui ne me permet pas
« d'être auprès de vous, de vous serrer contre
« mon cœur ! Vous avez perdu tout ce qui tient
« à la facilité, à l'agrément de la vie ; mais s'il
« était possible d'être plus aimée, plus intéres-
« sante que vous ne l'étiez, c'est ce qui vous
« serait arrivé. Je vais écrire à M. Récamier,
« que je plains et que je respecte. Mais, dites-
« moi, serait-ce un rêve que de vous voir ici
« cet hiver ? Si vous vouliez, trois mois passés
« ici, dans un cercle étroit où vous seriez pas-
« sionnément soignée ; mais à Paris aussi vous
« inspirez ce sentiment. Enfin, au moins à Lyon,
« ou jusqu'à mes *quarante lieues*, j'irai pour
« vous voir, pour vous embrasser, pour vous

« dire que je me suis sentie pour vous plus
« de tendresse que pour aucune femme que
« j'aie jamais connue. Je ne sais rien vous dire
« comme consolation, si ce n'est que vous serez
« aimée et considérée plus que jamais, et que
« les admirables traits de votre générosité et
« de votre bienfaisance seront connus malgré
« vous par ce malheur, comme ils ne l'auraient
« jamais été sans lui. Certainement, en compa-
« rant votre situation à ce qu'elle était, vous
« avez perdu ; mais s'il m'était possible d'en-
« vier ce que j'aime, je donnerais bien tout ce
« que je suis pour être vous. Beauté sans égale
« en Europe, réputation sans tache, caractère
« fier et généreux, quelle fortune de bonheur
« encore dans cette triste vie où l'on marche si
« dépouillé ! Chère Juliette, que notre amitié
« se resserre ; que ce ne soit plus simplement
« des services généreux qui sont tous venus de
« vous, mais une correspondance suivie, un
« besoin réciproque de se confier ses pensées,
« une vie ensemble. Chère Juliette, c'est vous

« qui me ferez revenir à Paris, car vous serez
« toujours une personne toute-puissante, et
« nous nous verrons tous les jours; et comme
« vous êtes plus jeune que moi, vous me fer-
« merez les yeux, et mes enfants seront vos
« amis. Ma fille a pleuré ce matin de mes larmes
« et des vôtres. Chère Juliette, ce luxe qui vous
« entourait, c'est nous qui en avons joui; votre
« fortune a été la nôtre et je me sens ruinée
« parce que vous n'êtes plus riche. Croyez-moi,
« il reste du bonheur quand on s'est fait aimer
« ainsi.

« Benjamin veut vous écrire; il est bien ému.
« Matthieu de Montmorency m'écrit sur vous
« une lettre bien touchante. Chère amie, que
« votre cœur soit calme au milieu de tant de
« douleurs. Hélas! ni la mort ni l'indifférence
« de vos amis ne vous menacent, et voilà les
« blessures éternelles. Adieu, cher ange, adieu!
« J'embrasse avec respect votre visage char-
« mant..... »

Un intérêt nouveau se répandit sur madame

Récamier : elle quitta la société sans se plaindre, et sembla faite pour la solitude comme pour le monde. Ses amis lui restèrent, « et cette fois, « a dit M. Ballanche, *la fortune se retira seule.* »

Madame de Staël attira son amie à Coppet. Le prince Auguste de Prusse, fait prisonnier à la bataille d'Eylau, se rendant en Italie, passa par Genève : il devint amoureux de madame Récamier. La vie intime et particulière appartenant à chaque homme continuait son cours sous la vie générale, l'ensanglantement des batailles et la transformation des empires. Le riche, à son réveil, aperçoit ses lambris dorés, le pauvre ses solives enfumées ; pour les éclairer il n'y a qu'un même rayon de soleil.

Le prince Auguste, croyant que madame Récamier pourrait consentir au divorce, lui proposa de l'épouser. Il reste un monument de cette passion dans le tableau de Corinne que le prince obtint de Gérard ; il en fit présent à madame Récamier, comme un immortel souvenir du sentiment qu'elle lui avait inspiré, et de

l'intime amitié qui unissait Corinne et Juliette.

L'été se passa en fêtes : le monde était bouleversé; mais il arrive que le retentissement des catastrophes publiques, en se mêlant aux joies de la jeunesse, en redouble le charme; on se livre d'autant plus vivement aux plaisirs qu'on se sent près de les perdre.

Madame de Genlis a fait un roman sur cet attachement du prince Auguste. Je la trouvai un jour dans l'ardeur de la composition. Elle demeurait à l'Arsenal, au milieu de livres poudreux, dans un appartement obscur. Elle n'attendait personne; elle était vêtue d'une robe noire; ses cheveux blancs offusquaient son visage; elle tenait une harpe entre ses genoux, et sa tête était abattue sur sa poitrine. Appendue aux cordes de l'instrument, elle promenait deux mains pâles et amaigries sur l'autre côté du réseau sonore, dont elle tirait des sons affaiblis, semblables aux voix lointaines et indéfinissables de la mort. Que chantait l'antique sibylle? elle chantait madame Récamier. Elle l'a-

vait d'abord haïe, mais dans la suite elle avait été vaincue par la beauté et le malheur. Madame de Genlis venait d'écrire cette page sur madame Récamier, en lui donnant le nom d'Athénaïs :

« Le prince entra dans le salon, conduit par « madame de Staël. Tout à coup la porte s'en« tr'ouvre, Athénaïs s'avance. A l'élégance de sa « taille, à l'éclat éblouissant de sa figure, le « prince ne peut la méconnaître, mais il s'était « fait d'elle une idée toute différente : il s'était « représenté cette femme si célèbre par sa « beauté, fière de ses succès, avec un maintien « assuré, et cette espèce de confiance que ne « donne que trop souvent ce genre de célébrité ; « et il voyait une jeune personne timide s'avan« cer avec embarras et rougir en paraissant. Le « plus doux sentiment se mêla à sa surprise.

« Après dîner on ne sortit point, à cause de « la chaleur excessive ; on descendit dans la ga« lerie pour faire de la musique jusqu'à l'heure « de la promenade. Après quelques accords « brillants et des sons harmoniques d'une dou-

« ceur enchanteresse, Athénaïs chanta en s'ac-
« compagnant sur la harpe. Le prince l'écouta
« avec ravissement, et, lorsqu'elle eut fini, il la
« regarda avec un trouble inexprimable en s'é-
« criant : « Et des talents ! »

Madame de Staël dans la force de la vie aimait madame Récamier ; madame de Genlis dans sa décrépitude retrouvait pour elle les accents de sa jeunesse ; l'auteur de *Mademoiselle de Clermont* plaçait la scène de son roman à Coppet, chez l'auteur de Corinne, rivale qu'elle détestait ; c'était une merveille. Une autre merveille est de me voir écrire ces détails. Je parcours des lettres qui me rappellent des temps où je vivais solitaire et inconnu. Il fut du bonheur sans moi, aux rivages de Coppet, que je n'ai pas vus depuis sans quelque mouvement d'envie. Les choses qui me sont échappées sur la terre, qui m'ont fui, que je regrette, me tueraient si je ne touchais à ma tombe ; mais, si près de l'oubli éternel, vérités et songes sont également vains ; au bout de la vie tout est jour perdu.

Second voyage de madame de Staël en Allemagne.

Madame de Staël partit une seconde fois pour l'Allemagne. Ici recommence une série de lettres à madame Récamier, peut-être encore plus charmantes que les premières.

Il n'y a rien dans les ouvrages imprimés de madame de Staël qui approche de ce naturel,

de cette éloquence, où l'imagination prête son expression aux sentiments. La vertu de l'amitié de madame Récamier devait être grande, puisqu'elle sut faire produire à une femme de génie ce qu'il y avait de caché et de non révélé encore dans son talent. On devine au surplus dans l'accent triste de madame de Staël un déplaisir secret, dont la beauté devait être naturellement la confidente, elle qui ne pouvait jamais recevoir de pareilles blessures.

Château de Chaumont. — Lettre de madame de Staël à Bonaparte.

Madame de Staël étant rentrée en France vint, au printemps de 1812, habiter le château de Chaumont sur les bords de la Loire, à quarante lieues de Paris, distance déterminée pour le rayon de son bannissement. Madame Récamier la rejoignit dans cette campagne.

Madame de Staël surveillait alors l'impression de son ouvrage sur l'Allemagne : lorsqu'il fut près de paraître, elle l'envoya à Bonaparte avec cette lettre :

« Sire,

« Je prends la liberté de présenter à Votre « Majesté mon ouvrage sur l'Allemagne. Si elle « daigne le lire, il me semble qu'elle y trouvera « la preuve d'un esprit capable de quelques « réflexions et que le temps a mûri. Sire, il « y a douze ans que je n'ai vu Votre Majesté et « que je suis exilée. Douze ans de malheurs « modifient tous les caractères, et le destin en- « seigne la résignation à ceux qui souffrent. « Prête à m'embarquer, je supplie Votre Ma- « jesté de m'accorder une demi-heure d'en- « tretien. Je crois avoir des choses à lui dire « qui pourront l'intéresser, et c'est à ce titre « que je la supplie de m'accorder la faveur « de lui parler avant mon départ. Je me « permettrai seulement une chose dans cette

« lettre : c'est l'explication des motifs qui me « forcent à quitter le continent, si je n'obtiens « pas de Votre Majesté la permission de vivre « dans une campagne assez près de Paris pour « que mes enfants y puissent demeurer. La « disgrâce de Votre Majesté jette sur les per- « sonnes qui en sont l'objet une telle défaveur « en Europe, que je ne puis faire un pas sans « en rencontrer les effets. Les uns craignent de « se compromettre en me voyant, les autres se « croient des Romains en triomphant de cette « crainte. Les plus simples rapports de la so- « ciété deviennent des services qu'une âme « fière ne peut supporter. Parmi mes amis, il « en est qui se sont associés à mon sort avec « une admirable générosité ; mais j'ai vu les « sentiments les plus intimes se briser contre « la nécessité de vivre avec moi dans la soli- « tude, et j'ai passé ma vie depuis huit ans en- « tre la crainte de ne pas obtenir des sacrifices, « et la douleur d'en être l'objet. Il est peut- « être ridicule d'entrer ainsi dans le détail de

« ses impressions avec le souverain du monde;
« mais ce qui vous a donné le monde, Sire,
« c'est un souverain génie. Et en fait d'obser-
« vation sur le cœur humain, Votre Majesté
« comprend depuis les plus vastes ressorts
« jusqu'aux plus délicats. Mes fils n'ont point
« de carrière, ma fille a treize ans; dans peu
« d'années il faudra l'établir : il y aurait de l'é-
« goïsme à la forcer de vivre dans les insipides
« séjours où je suis condamnée. Il faudrait donc
« aussi me séparer d'elle! Cette vie n'est pas
« tolérable et je n'y sais aucun remède sur le
« continent. Quelle ville puis-je choisir où la
« disgrâce de Votre Majesté ne mette pas un
« obstacle invincible à l'établissement de mes
« enfants comme à mon repos personnel? Votre
« Majesté ne sait peut-être pas elle-même la
« peur que les exilés font à la plupart des au-
« torités de tous les pays, et j'aurais dans ce
« genre des choses à lui raconter qui dépas-
« sent sûrement ce qu'elle aurait ordonné. On
« a dit à Votre Majesté que je regrettais Paris

« à cause du Musée et de Talma : c'est une
« agréable plaisanterie sur l'exil, c'est-à-dire
« sur le malheur que Cicéron et Bolingbroke
« ont déclaré le plus insupportable de tous ;
« mais quand j'aimerais les chefs-d'œuvre des
« arts que la France doit aux conquêtes de
« Votre Majesté, quand j'aimerais ces belles
« tragédies, images de l'héroïsme, serait-
« ce à vous, Sire, à m'en blâmer ? Le bonheur
« de chaque individu ne se compose-t-il pas de
« la nature de ses facultés ? et si le ciel m'a
« donné du talent, n'ai-je pas l'imagination qui
« rend les jouissances des arts et de l'esprit
« nécessaires ? Tant de gens demandent à Votre
« Majesté des avantages réels de toute espèce !
« pourquoi rougirais-je de lui demander l'a-
« mitié, la poésie, la musique, les tableaux,
« toute cette existence idéale dont je puis jouir
« sans m'écarter de la soumission que je dois
« au monarque de la France ? »

Cette lettre inconnue méritait d'être conser-
vée. Madame de Staël n'était pas, ainsi qu'on

l'a prétendu, une ennemie aveugle et implacable. Elle ne fut pas plus écoutée que moi, lorsque je me vis obligé de m'adresser aussi à Bonaparte pour lui demander la vie de mon cousin Armand. Alexandre et César auraient été touchés de cette lettre d'un ton si haut, écrite par une femme si renommée; mais la confiance du mérite qui se juge et s'égalise à la domination suprême, cette sorte de familiarité de l'intelligence qui se place au niveau du maître de l'Europe pour traiter avec lui de couronne à couronne, ne parurent à Bonaparte que l'arrogance d'un amour-propre déréglé. Il se croyait bravé par tout ce qui avait quelque grandeur indépendante; la bassesse lui semblait fidélité, la fierté révolte; il ignorait que le vrai talent ne reconnaît de Napoléons que dans le génie; qu'il a ses entrées dans les palais comme dans les temples, parce qu'il est immortel.

Madame Récamier et M. Matthieu de Montmorency sont exilés. — Madame Récamier à Châlons.

Madame de Staël quitta Chaumont et retourna à Coppet; madame Récamier s'empressa de nouveau de se rendre auprès d'elle; M. Matthieu de Montmorency lui resta également dévoué; l'un et l'autre en furent punis; ils furent frappés de la peine même qu'ils étaient allés

consoler ; les quarante lieues de distance de Paris leur furent infligées.

Madame Récamier se retira à Châlons-sur-Marne, décidée dans son choix par le voisinage de Montmirail, qu'habitaient MM. de La Rochefoucauld-Doudeauville.

Mille détails de l'oppression de Bonaparte se sont perdus dans la tyrannie générale : les persécutés redoutaient de voir leurs amis, crainte de les compromettre ; leurs amis n'osaient les visiter, crainte de leur attirer quelque accroissement de rigueur. Le malheureux proscrit, devenu un pestiféré, séquestré du genre humain, demeurait en quarantaine dans la haine du despote. Bien reçu tant qu'on ignorait votre indépendance d'opinion, sitôt qu'elle était connue, tout se retirait ; il ne restait autour de vous que des autorités épiant vos liaisons, vos sentiments, vos correspondances, vos démarches : tels étaient ces temps de bonheur et de liberté.

Les lettres de madame de Staël révèlent les

souffrances de cette époque où les talents étaient menacés à chaque instant d'être jetés dans un cachot, où l'on ne s'occupait que des moyens de s'échapper, où l'on aspirait à la fuite comme à la délivrance : quand la liberté a disparu, il reste un pays, mais il n'y a plus de patrie.

En écrivant à son amie qu'elle ne désirait pas la voir, dans l'appréhension du mal qu'elle lui pourrait apporter, madame de Staël ne disait pas tout : elle était mariée secrètement à M. de Rocca, d'où résultait une complication d'embarras dont la police impériale profitait. Madame Récamier, à qui madame de Staël croyait devoir taire ses nouveaux soucis, s'étonnait à bon droit de l'obstination qu'elle mettait à lui interdire l'entrée de son château de Coppet : blessée de la résistance de madame de Staël pour laquelle elle s'était déjà sacrifiée, elle n'en persistait pas moins dans sa résolution de la rejoindre.

Toutes les lettres qui auraient dû retenir madame Récamier ne firent que la confirmer dans

son dessein : elle partit et reçut à Dijon ce billet fatal :

« Je vous dis adieu, cher ange de ma vie, « avec toute la tendresse de mon âme. Je vous « recommande Auguste : qu'il vous voie et « qu'il me revoie. Vous êtes une créature cé- « leste. Si j'avais vécu près de vous, j'aurais « été trop heureuse : le sort m'entraîne. Adieu. »

Madame de Staël ne devait plus retrouver Juliette que pour mourir. Le billet de madame de Staël frappa d'un coup de foudre la voyageuse : fuir subitement, s'en aller avant d'avoir pressé dans ses bras celle qui accourait pour se jeter dans ses adversités, n'était-ce point de la part de madame de Staël une résolution cruelle ? Il paraissait à madame Récamier que l'amitié aurait pu être moins *entraînée par le sort*.

Madame de Staël alla chercher l'Angleterre en traversant l'Allemagne et la Suède : la puissance de Napoléon était une autre mer qui séparait Albion de l'Europe, comme l'Océan la sépare du monde.

Auguste, fils de madame de Staël, avait perdu son frère, tué en duel d'un coup de sabre; il se maria et eut un fils : ce fils, âgé de quelques mois, l'a suivi dans la tombe. Avec Auguste de Staël s'est éteinte la postérité masculine d'une femme illustre, car elle ne revit pas dans le nom honorable, mais inconnu, de Rocca.

Madame Récamier à Lyon. — Madame de Chevreuse. — Prisonniers espagnols.

Madame Récamier demeurée seule, pleine de regrets, chercha d'abord à Lyon, sa ville natale, un premier abri : elle y rencontra madame de Chevreuse, autre bannie. Madame de Chevreuse avait été forcée par l'Empereur et ensuite par sa propre famille d'entrer dans la

nouvelle société. Vous trouveriez à peine un nom historique qui ne consentît à perdre son honneur plutôt qu'une forêt. Une fois engagée aux Tuileries, madame de Chevreuse avait cru pouvoir dominer dans une cour sortie des camps: cette cour cherchait, il est vrai, à s'instruire des airs de jadis, dans l'espoir de couvrir sa récente origine ; mais l'allure plébéienne était encore trop rude pour recevoir des leçons de l'impertinence aristocratique. Dans une révolution qui dure et qui a fait son dernier pas, comme par exemple à Rome, le Patriciat, un siècle après la chute de la république, put se résigner à n'être plus que le sénat des empereurs; le passé n'avait rien à reprocher aux empereurs du présent, puisque ce passé était fini; une égale flétrissure marquait toutes les existences. Mais en France les nobles qui se transformèrent en chambellans se hâtèrent trop; l'empire nouvellement né disparut avant eux, et ils se retrouvèrent en face de la vieille monarchie ressuscitée.

Madame de Chevreuse, attaquée d'une maladie de poitrine, sollicita et n'obtint pas la faveur d'achever ses derniers jours à Paris; on n'expire pas quand et où l'on veut : Napoléon, qui faisait tant de décédés, n'en aurait pas fini avec eux s'il leur eût laissé le choix de leur tombeau.

Madame Récamier ne parvenait à oublier ses propres chagrins qu'en s'occupant de ceux des autres ; par la connivence charitable d'une sœur de la Miséricorde, elle visitait secrètement à Lyon les prisonniers espagnols. Un d'entre eux, brave et beau, chrétien comme le Cid, s'en allait à Dieu : assis sur la paille, il jouait de la guitare ; son épée avait trompé sa main. Sitôt qu'il apercevait sa bienfaitrice, il lui chantait des romances de son pays, n'ayant pas d'autre moyen de la remercier. Sa voix affaiblie et les sons confus de l'instrument se perdaient dans le silence de la prison. Les compagnons du soldat, à demi enveloppés de leurs manteaux déchirés, leurs cheveux noirs pendants sur leurs visages hâves et bronzés, le-

vaient des yeux fiers du sang castillan, humides de reconnaissance, sur l'exilée qui leur rappelait une épouse, une sœur, une amante, et qui portait le joug de la même tyrannie.

L'Espagnol mourut. Il put dire comme Zarviska, le jeune et valeureux poète polonais : « Une main inconnue fermera ma paupière ; le « tintement d'une cloche étrangère annoncera « mon trépas, et des voix qui ne seront pas « celles de ma patrie prieront pour moi. »

Matthieu de Montmorency vint à Lyon visiter madame Récamier. Elle connut alors M. Camille Jordan et M. Ballanche, dignes de grossir le cortége des amitiés attachées à sa noble vie.

Madame Récamier à Rome. — Albano. — Canova : ses lettres.

Madame Récamier était trop fière pour demander son rappel. Fouché l'avait longtemps et inutilement pressée d'orner la cour de l'empereur : on peut voir les détails de ces négociations de palais dans les écrits du temps. Madame Récamier se retira en Italie ; M. de

Montmorency l'accompagna jusqu'à Chambéry. Elle traversa le reste des Alpes n'ayant pour compagne de voyage qu'une petite nièce âgée de sept ans, aujourd'hui madame Lenormant.

Rome était alors une ville de France, capitale du département du Tibre. Le pape gémissait prisonnier à Fontainebleau, dans le palais de François I[er].

Fouché, en mission en Italie, commandait dans la cité des Césars, de même que le chef des eunuques noirs dans Athènes : il n'y fit que passer ; on installa M. de Norvins en qualité de préfet de police : le mouvement était sur un autre point de l'Europe.

Conquise sans avoir vu son second Alaric, la ville éternelle se taisait plongée dans ses ruines. Des artistes demeuraient seuls sur cet amas de siècles. Canova reçut madame Récamier comme une statue grecque que la France rendait au musée du Vatican : pontife des arts, il l'inaugura aux honneurs du Capitole, dans Rome abandonnée.

Canova avait une maison à Albano ; il l'offrit à madame Récamier ; elle y passa l'été. La fenêtre à balcon de sa chambre était une de ces grandes croisées de peintre qui encadrent le paysage. Elle s'ouvrait sur les ruines de la *villa de Pompée ;* au loin, par-dessus des oliviers, on voyait le soleil se coucher dans la mer. Canova revenait à cette heure ; ému de ce beau spectacle, il se plaisait à chanter, avec un accent vénitien et une voix agréable, la barcarolle : *O pescator dell'onda ;* madame Récamier l'accompagnait sur le piano. L'auteur de Psyché et de la Madeleine se délectait à cette harmonie, et cherchait dans les traits de Juliette le type de la Béatrix qu'il rêvait de faire un jour. Rome avait vu jadis Raphaël et Michel-Ange couronner leurs modèles dans de poétiques orgies trop librement racontées par Cellini : combien leur était supérieure cette petite scène décente et pure entre une femme exilée et ce Canova, si simple et si doux !

Plus solitaire que jamais, Rome en ce moment

portait le deuil de veuve : elle ne voyait plus passer en la bénissant ces paisibles souverains qui rajeunissaient ses vieux jours de toutes les merveilles des arts. Le bruit du monde s'était encore une fois éloigné d'elle ; Saint-Pierre était désert comme le Colysée.

J'ai lu les lettres éloquentes qu'écrivait à son amie la femme la plus illustre de nos jours passés ; lisez les mêmes sentiments de tendresse exprimés avec la plus charmante naïveté, dans la langue de Pétrarque, par le premier sculpteur des temps modernes. Je ne commettrai pas le sacrilége d'essayer de les traduire.

« Domenica mattina.

« Dio eterno ! siamo vivi, o siamo morti ? Io « voglio esser vivo, almeno per scrivervi ; sì, lo « vuole il mio cuore, anzi mi comanda assolu- « tamente di farlo. Oh ! se'l conoscete bene a « fondo questo povero cuor mio, quanto, quanto

« mai ve ne persuadereste! Ma per disgrazia mia
« pare ch'egli sia alquanto all' oscuro per voi.
« Pazienza! Ditemi almeno come state di sa-
« lute, sè di più non volete dire; benchè mi
« abbiate promesso di scrivere e di scrivermi
« dolce. Io davvero che avrei voluto vedervi
« personalmente in questi giorni, ma non vi po-
« teva essere alcuna via di poterlo fare; anzi su
« di questo vi dirò a voce delle cose curiose.
« Conviene dunque che mi contenti, a forza, di
« vedervi in spirito. In questo modo sempre mi
« siete presente, sempre vi veggo, sempre vi
« parlo, vi dico tante, tante cose, ma tutte, tutte
« al vento, tutte! Pazienza anche di questo! gran
« fatto che la cosa abbia d'andare sempre in
« questo modo! voglio intanto però che siate
« certa, certissima che l'anima mia vi ama mol-
« to più assai di quello che mai possiate cre-
« dere ed imaginare. »

Le pêcheur d'Albano.

Madame Récamier avait secouru les prisonniers espagnols à Lyon ; une autre victime de ce pouvoir qui la frappait la mit à même d'exercer à Albano son humeur compatissante : un pêcheur, accusé d'intelligence avec les sujets du pape, avait été jugé et condamné à mort. Les habitants d'Albano supplièrent l'étrangère réfugiée chez eux d'intercéder pour ce malheureux. On la conduisit à la geôle ; elle y vit le prisonnier ; frappée du désespoir de cet homme, elle fondit en larmes. Le malheureux la supplia

de venir à son secours, d'intercéder pour lui, de le sauver : prière d'autant plus déchirante, qu'il y avait impossibilité de l'arracher au supplice. Il faisait déjà nuit, et il devait être fusillé au lever du jour.

Cependant madame Récamier, bien que persuadée de l'inutilité de ses démarches, n'hésita pas. On lui amène une voiture, elle y monte sans l'espérance qu'elle laissait au condamné. Elle traverse la campagne infestée de brigands, parvient à Rome, et ne trouve point le directeur de la police. Elle l'attendit deux heures au palais Fiano; elle comptait les minutes d'une vie dont la dernière approchait. Quand M. de Norvins arriva, elle lui expliqua l'objet de son voyage. Il lui répondit que l'arrêt était prononcé, et qu'il n'avait pas les pouvoirs nécessaires pour le faire suspendre.

Madame Récamier repartit le cœur navré : le prisonnier avait cessé de vivre lorsqu'elle approcha d'Albano. Les habitants attendaient la Française sur le chemin; aussitôt qu'ils la re-

connurent, ils coururent à elle. Le prêtre qui avait assisté le patient lui en apportait les derniers vœux : il remerciait *la dama*, qu'il n'avait cessé de chercher des yeux en allant au lieu de l'exécution ; il lui recommandait de prier pour lui, car un chrétien n'a pas tout fini et n'est pas hors de crainte quand il n'est plus. Madame Récamier fut conduite par l'ecclésiastique à l'église, où la suivit la foule des belles paysannes d'Albano. Le pêcheur avait été fusillé à l'heure où l'aurore se levait sur la barque, maintenant sans guide, qu'il avait coutume de conduire sur les mers, et aux rivages qu'il avait accoutumé de parcourir.

Pour se dégoûter des conquérants, il faudrait savoir tous les maux qu'ils causent ; il faudrait être témoin de l'indifférence avec laquelle on leur sacrifie les plus inoffensives créatures dans un coin du globe où ils n'ont jamais mis le pied. Qu'importaient aux succès de Bonaparte les jours d'un pauvre faiseur de filets des États Romains ? Sans doute il n'a jamais su que ce

chétif pêcheur avait existé; il a ignoré, dans le fracas de sa lutte avec les rois, jusqu'au nom de sa victime plébéienne.

Le monde n'aperçoit en Napoléon que des victoires; les larmes dont les colonnes triomphales sont cimentées ne tombent point de ses yeux. Et moi, je pense que de ces souffrances méprisées, de ces calamités des humbles et des petits, se forment dans les conseils de la Providence les causes secrètes qui précipitent du faîte le dominateur. Quand les injustices particulières se sont accumulées de manière à l'emporter sur le poids de la fortune, le bassin descend. Il y a du sang muet et du sang qui crie : le sang des champs de bataille est bu en silence par la terre; le sang pacifique répandu jaillit en gémissant vers le ciel; Dieu le reçoit et le venge. Bonaparte tua le pêcheur d'Albano; quelques mois après il était banni chez les pêcheurs de l'île d'Elbe, et il est mort parmi ceux de Sainte-Hélène.

Mon souvenir vague, à peine ébauché dans

les pensées de madame Récamier, lui apparaissait-il au milieu des steppes du Tibre et de l'Anio ? J'avais déjà passé à travers ces solitudes mélancoliques ; j'y avais laissé une tombe honorée des larmes des amis de Juliette. Lorsque la fille de M. de Montmorin (madame de Beaumont) mourut en 1803, madame de Staël et M. Necker m'écrivaient des lettres de regrets ; on a vu ces lettres. Ainsi je recevais à Rome, avant presque d'avoir connu madame Récamier, des lettres datées de Coppet ; c'est le premier indice d'une affinité de destinée. Madame Récamier m'a dit aussi que ma lettre de 1803 à M. de Fontanes lui servait de guide en 1814, et qu'elle relisait assez souvent ce passage :

« Quiconque n'a plus de lien dans la vie
« doit venir demeurer à Rome. Là, il trouvera
« pour société une terre qui nourrira ses ré-
« flexions et occupera son cœur, et des prome-
« nades qui lui diront toujours quelque chose.
« La pierre qu'il foulera aux pieds lui parlera ;

« la poussière que le vent élèvera sous ses pas
« renfermera quelque grandeur humaine. S'il
« est malheureux, s'il a mêlé les cendres de
« ceux qu'il aima à tant de cendres illustres,
« avec quel charme ne passera-t-il pas du sé-
« pulcre des Scipions au dernier asile d'un ami
« vertueux !.... S'il est chrétien, ah ! comment
« pourrait-il alors s'arracher de cette terre qui
« est devenue sa patrie, de cette terre qui a vu
« naître un second empire, plus saint dans son
« berceau, plus grand dans sa puissance que
« celui qui l'a précédé ; de cette terre où les
« amis que nous avons perdus, dormant avec
« les martyrs aux catacombes, sous l'œil du
« père des fidèles, paraissent devoir se réveil-
« ler les premiers dans leur poussière et sem-
« blent plus voisins des cieux ? »

Mais en 1814 je n'étais pour madame Récamier qu'un *cicerone* vulgaire, appartenant à tous les voyageurs ; plus heureux en 1823, j'avais cessé de lui être étranger, et nous pouvions causer ensemble des ruines romaines.

1. Madame Récamier à Naples. — Le duc de Rohan-Chabot.

A Naples, où madame Récamier se rendit en automne, cessèrent les occupations de la solitude. A peine fut-elle descendue à l'auberge, que les ministres du Roi Joachim accoururent. Murat, oubliant la main qui changea sa cravache en sceptre, était prêt à se joindre à la coalition. Bonaparte avait planté son épée au

milieu de l'Europe, comme les Gaulois plantaient leur glaive au milieu du *mallus* : autour de l'épée de Napoléon s'étaient rangés en cercle des royaumes qu'il distribuait à sa famille. Caroline avait reçu celui de Naples. Madame Murat n'était pas un camée antique aussi élégant que la princesse Borghèse ; mais elle avait plus de physionomie et plus d'esprit que sa sœur. A la fermeté de son caractère on reconnaissait le sang de Napoléon. Si le diadème n'eût pas été pour elle l'ornement de la tête d'une femme, il eût encore été la marque du pouvoir d'une reine.

Caroline reçut madame Récamier avec un empressement d'autant plus affectueux que l'oppression de la tyrannie se faisait sentir jusqu'à Portici. Cependant, la ville qui possède le tombeau de Virgile et le berceau du Tasse, cette ville où vécurent Horace et Tite-Live, Boccace et Sannazar, où naquirent Durante et Cimarosa, avait été embellie par son nouveau maître. L'ordre s'était rétabli : les lazzaroni

ne jouaient plus à la boule avec des têtes pour amuser l'amiral Nelson et lady Hamilton. Les fouilles de Pompéi s'étaient étendues ; un chemin serpentait sur le Pausilippe dans les flancs duquel j'avais passé en 1803 pour aller m'enquérir à Literne de la retraite de Scipion. Ces royautés nouvelles d'une dynastie militaire avaient fait renaître la vie dans des pays où se manifestait auparavant la moribonde langueur d'une vieille race. Robert Guiscard, Guillaume Bras-de-Fer, Roger et Tancrède semblaient être revenus, moins la chevalerie.

Madame Récamier était à Naples au mois de février 1814 : où étais-je ? dans ma *Vallée aux Loups*, commençant l'histoire de ma vie. Je m'occupais des jeux de mon enfance au bruit des pas des soldats étrangers. La femme dont le nom devait clore ces *Mémoires* errait sur les marines de Baïes. N'avais-je pas un pressentiment du bien qui m'arriverait un jour de cette terre, alors que je peignais la séduction parthénopéenne dans les *Martyrs* :

« Chaque matin, aussitôt que l'aurore com-
« mençait à paraître, je me rendais sous un
« portique. Le soleil se levait devant moi ; il
« illuminait de ses feux les plus doux la chaîne
« des montagnes de Salerne, le bleu de la mer
« parsemé des voiles blanches du pêcheur, les
« îles de Caprée, d'OEnaria et de Prochyta, le
« cap de Misène et Baïes avec tous ses enchan-
« tements.

« Des fleurs et des fruits humides de rosée
« sont moins suaves et moins frais que le pay-
« sage de Naples sortant des ombres de la nuit.
« J'étais toujours surpris, en arrivant au porti-
« que, de me trouver au bord de la mer, car
« les vagues dans cet endroit faisaient à peine
« entendre le léger murmure d'une fontaine ;
« en extase devant ce tableau, je m'appuyais
« contre une colonne, et sans pensée, sans dé-
« sir, sans projet, je restais des heures entières
« à respirer un air délicieux. Le charme était
« si profond, qu'il me semblait que cet air divin
« transformait ma propre substance, et qu'avec

« un plaisir indicible je m'élevais vers le fir-
« mament comme un pur esprit..... Attendre
« ou chercher la beauté, la voir s'avancer dans
« une nacelle et nous sourire du milieu des flots;
« voguer avec elle sur la mer, dont nous semions
« la surface de fleurs ; suivre l'enchanteresse
« au fond de ces bois de myrte et dans les
« champs heureux où Virgile plaça l'Élysée :
« telle était l'occupation de nos jours......

« Peut-être est-il des climats dangereux à la
« vertu par leur extrême volupté ; et n'est-ce
« point ce que voulut enseigner une fable in-
« génieuse en racontant que Parthénope fut
« bâtie sur le tombeau d'une sirène ? L'éclat ve-
« louté de la campagne, la tiède température
« de l'air, les contours arrondis des montagnes,
« les molles inflexions des fleuves et des vallées,
« sont, à Naples, autant de séductions pour les
« sens, que tout repose et que rien ne blesse...

« Pour éviter les ardeurs du Midi, nous nous
« retirions dans la partie du palais bâtie sous la
« mer. Couchés sur des lits d'ivoire, nous en-

« tendions murmurer les vagues au-dessus de « nos têtes ; si quelque orage nous surprenait « au fond de ces retraites, les esclaves allu- « maient des lampes pleines du nard le plus « précieux de l'Arabie. Alors entraient de jeu- « nes Napolitaines qui portaient des roses de « Pæstum dans des vases de Nola ; tandis que « les flots mugissaient au dehors, elles chan- « taient en formant devant nous des danses « tranquilles qui me rappelaient les mœurs de « la Grèce : ainsi se réalisaient pour nous les « fictions des poëtes ; on eût cru voir les jeux « des Néréides dans la grotte de Neptune. »

Madame Récamier rencontra à Naples le comte de Nieperg et le duc de Rohan-Chabot : l'un devait monter au nid de l'aigle, l'autre revêtir la pourpre. On a dit de celui-ci qu'il avait été voué au rouge, ayant porté l'habit de chambellan, l'uniforme de chevau-léger de la garde, et la robe de cardinal.

Le duc de Rohan était fort joli ; il roucoulait la romance, lavait de petites aquarelles et se

distinguait par une étude coquette de toilette. Quand il fut abbé, sa pieuse chevelure, éprouvée au fer, avait une élégance de martyr. Il prêchait à la brune, dans des oratoires sombres, devant des dévotes, ayant soin, à l'aide de deux ou trois bougies artistement placées, d'éclairer en demi-teinte, comme un tableau, son visage pâle.

On ne s'explique pas de prime abord comment des hommes que leurs noms rendaient bêtes à force d'orgueil s'étaient mis aux gages d'un *parvenu*. En y regardant de près, on trouve que cette aptitude à entrer en condition découlait naturellement de leurs mœurs : façonnés à la domesticité, point n'avaient souci du changement de livrée, pourvu que le maître fût logé au château à la même enseigne. Le mépris de Bonaparte leur rendait justice : ce grand soldat, abandonné des siens, disait avec reconnaissance à une grande dame : « Au fond, « il n'y a que vous autres qui sachiez servir. »

La religion et la mort ont passé l'éponge sur

quelques faiblesses, après tout bien pardonnables, du cardinal de Rohan. Prêtre chrétien, il a consommé à Besançon son sacrifice, secourant le malheureux, nourrissant le pauvre, vêtissant l'orphelin et usant en bonnes œuvres sa vie dont une santé déplorable abrégeait naturellement le cours.

Lecteur, si tu t'impatientes de ces citations, de ces récits, songe d'abord que tu n'as peut-être pas lu mes ouvrages, et qu'ensuite je ne t'entends plus; je dors dans la terre que tu foules; si tu m'en veux, frappe cette terre, tu n'insulteras que mes os. Songe de plus que mes écrits font partie essentielle de cette existence dont je déploie les feuilles. Ah! que mes tableaux napolitains n'avaient-ils un fonds de vérité! Que la fille du Rhône n'était-elle la femme réelle de mes délices imaginaires! Mais non: si j'étais Augustin, Jérôme, Eudore, je l'étais seul, mes jours devancèrent les jours de l'amie de Corinne en Italie. Heureux si j'avais pu étendre ma vie entière sous ses pas comme un

tapis de fleurs! Mais ma vie est rude, et ses aspérités blessent. Puissent du moins mes heures expirantes refléter l'attendrissement et le charme dont elle les a remplies sur celle qui fut aimée de tous et dont personne n'eut jamais à se plaindre !

Le roi Murat : ses lettres.

Murat, roi de Naples, né le 25 mai 1771 à la Bastide, près Cahors, fut envoyé à Toulouse pour y faire ses études. Il se dégoûta des lettres, s'enrôla dans les chasseurs des Ardennes, déserta et se réfugia à Paris. Admis dans la garde constitutionnelle de Louis XVI, il

obtint, après le licenciement de cette garde, une sous-lieutenance dans le 11e régiment de chasseurs à cheval. A la mort de Robespierre, il fut destitué comme terroriste ; même chose arriva à Bonaparte, et les deux soldats demeurèrent sans ressources. Murat rentra en grâce au 13 vendémiaire, et devint aide de camp de Napoléon. Il fit sous lui les premières campagnes d'Italie, prit la Valteline et la réunit à la République Cisalpine ; il eut part à l'expédition d'Égypte et se signala à la bataille d'Aboukir. Revenu en France avec son maître, il fut chargé de jeter à la porte le conseil des Cinq-Cents. Bonaparte lui donna en mariage sa sœur Caroline. Murat commandait la cavalerie à la bataille de Marengo. Gouverneur de Paris lors de la mort du duc d'Enghien, il gémit tout bas d'un assassinat qu'il n'eut pas le courage de blâmer tout haut.

Beau-frère de Napoléon et maréchal de l'empire, Murat entra à Vienne en 1806; il contribua aux victoires d'Austerlitz, d'Iena,

d'Eylau et de Friedland, devint grand-duc de Berg et envahit l'Espagne en 1808.

Napoléon le rappela et lui donna la couronne de Naples. Proclamé roi des Deux-Siciles le 1er août 1808, il plut aux Napolitains par son faste, son costume théâtral, ses cavalcades et ses fêtes.

Appelé en qualité de grand vassal de l'empire à l'invasion de la Russie, il reparut dans tous les combats et se trouva chargé du commandement de la retraite de Smolensk à Wilna. Après avoir manifesté son mécontentement, il quitta l'armée à l'exemple de Bonaparte, et vint se réchauffer au soleil de Naples, comme son capitaine au foyer des Tuileries. Ces hommes de triomphe ne pouvaient s'accoutumer aux revers. Alors commencèrent ses liaisons avec l'Autriche. Il reparut encore aux camps de l'Allemagne en 1813, retourna à Naples après la perte de la bataille de Leipzig et renoua ses négociations austro-britanniques. Avant d'entrer dans une alliance complète, Murat écrivit à Napoléon

une lettre que j'ai entendu lire à M. de Mosbourg : il disait à son beau-frère, dans cette lettre, qu'il avait retrouvé la Péninsule fort agitée, que les Italiens réclamaient leur indépendance nationale, que si elle ne leur était pas rendue, il était à craindre qu'ils ne se joignissent à la coalition de l'Europe et n'augmentassent ainsi les dangers de la France. Il suppliait Napoléon de faire la paix, seul moyen de conserver un empire si puissant et si beau. Que si Bonaparte refusait de l'écouter, lui Murat, abandonné à l'extrémité de l'Italie, se verrait forcé de quitter son royaume ou d'embrasser les intérêts de la liberté italienne. Cette lettre très-raisonnable resta plusieurs mois sans réponse ; Napoléon n'a donc pu reprocher justement à Murat de l'avoir trahi.

Murat, obligé de choisir promptement, signa le 11 janvier 1814, avec la cour de Vienne, un traité : il s'obligeait à fournir une corps de trente mille hommes aux alliés. Pour prix de cette défection on lui garantissait son royaume napo-

litain et son droit de conquête sur les Marches pontificales. Madame Murat avait révélé cette importante transaction à madame Récamier. Au moment de se déclarer ouvertement, Murat, fort ému, rencontra madame Récamier chez Caroline et lui demanda ce qu'elle pensait du parti qu'il avait à prendre ; il la priait de bien peser les intérêts du peuple dont il était devenu le souverain. Madame Récamier lui dit : « Vous « êtes Français, c'est aux Français que vous devez rester fidèle. » La figure de Murat se décomposa ; il repartit : « Je suis donc un traître ? « qu'y faire ? il est trop tard ! » Il ouvrit avec violence une fenêtre et montra de la main une flotte anglaise entrant à pleines voiles dans le port.

Le Vésuve venait d'éclater et jetait des flammes. Deux heures après, Murat était à cheval à la tête de ses gardes ; la foule l'environnait en criant : « Vive le roi Joachim ! » Il avait tout oublié ; il paraissait ivre de joie. Le lendemain, grand spectacle au théâtre Saint-Charles ;

le Roi et la Reine furent reçus avec des acclamations frénétiques inconnues des peuples en deçà des Alpes. On applaudit aussi l'envoyé de François II : dans la loge du ministre de Napoléon, il n'y avait personne; Murat en parut troublé comme s'il eût vu au fond de cette loge le spectre de la France.

L'armée de Murat, mise en mouvement le 16 février 1814, force le prince Eugène à se replier sur l'Adige. Napoléon, ayant d'abord obtenu des succès inespérés en Champagne, écrivait à sa sœur Caroline des lettres qui furent surprises par les alliés et communiquées au Parlement d'Angleterre par lord Castlereagh ; il lui disait: « Votre mari est très-brave sur le champ de « bataille; mais il est plus faible qu'une femme « ou qu'un moine quand il ne voit pas l'ennemi. « Il n'a aucun courage moral. Il a eu peur et il « n'a pas hasardé de perdre en un instant ce « qu'il ne peut tenir que par moi et avec moi. »

Dans une autre lettre adressée à Murat lui-même, Napoléon disait à son beau-frère : « Je

« suppose que vous n'êtes pas de ceux qui « pensent que le lion est mort, si vous faisiez « ce calcul, il serait faux. . . . . Vous « m'avez fait tout le mal que vous pouviez de- « puis votre départ de Wilna. Le titre de Roi « vous a tourné la tête ; si vous désirez le con- « server, conduisez-vous bien. »

Murat ne poursuivit pas le vice-roi sur l'A-dige ; il hésitait entre les alliés et les Français, selon les chances que Bonaparte semblait ga-gner ou perdre.

Dans les champs de Brienne, où Napoléon fut élevé par l'ancienne monarchie, il donnait en l'honneur de celle-ci le dernier et le plus admirable de ses sanglants tournois. Favorisé des *carbonari*, Joachim tantôt veut se déclarer libérateur de l'Italie, tantôt espère la partager entre lui et Bonaparte devenu vainqueur.

Un matin le courrier apporta à Naples la nouvelle de l'entrée des Russes à Paris. Ma-dame Murat était encore couchée, et madame Récamier, assise à son chevet, causait avec

elle ; on déposa sur le lit un énorme tas de lettres et de journaux. Parmi ceux-ci se trouvait mon écrit *De Bonaparte et des Bourbons*. La Reine s'écria : « Ah ! voilà un ouvrage de M. de « Chateaubriand ; nous le lirons ensemble. » Et elle continua à décacheter ses lettres.

Madame Récamier prit la brochure, et, après y avoir jeté les yeux au hasard, elle la remit sur le lit et dit à la Reine : « Madame, vous la « lirez seule, je suis obligée de rentrer chez « moi. »

Napoléon fut relégué à l'île d'Elbe ; l'Alliance, avec une rare habileté, l'avait placé sur les côtes de l'Italie. Murat apprit qu'on cherchait au Congrès de Vienne à le dépouiller des États qu'il avait néanmoins achetés si cher ; il s'entendit secrètement alors avec son beau-frère, devenu son voisin. On est toujours étonné que les Napoléon aient des parents : qui sait le nom d'Aridée, frère d'Alexandre ? Pendant le cours de l'année 1814, le Roi et la Reine de Naples donnèrent une fête à Pompéi ; on exécuta une

fouille au son de la musique : les ruines que faisaient déterrer Caroline et Joachim ne les instruisaient pas de leur propre ruine ; sur les derniers bords de la prospérité on n'entend que les derniers concerts du songe qui passe.

Lors de la paix de Paris, Murat faisait partie de l'Alliance, le Milanais ayant été rendu à l'Autriche : les Napolitains se retirèrent dans les Légations romaines. Quand Bonaparte, débarqué à Cannes, fut entré à Lyon, Murat perplexe, ayant changé d'intérêts, sortit des Légations et marcha avec quarante mille hommes vers la haute Italie, pour faire diversion en faveur de Napoléon. Il refusa à Parme les conditions que les Autrichiens effrayés lui offraient encore : pour chacun de nous il est un moment critique; bien ou mal choisi, il décide de notre avenir. Le baron de Firmont repousse les troupes de Murat, prend l'offensive et les mène battant jusqu'à Macerata. Les Napolitains se debandèrent; leur général-roi rentre dans Naples accompagné de quatre lanciers. Il se présente à

sa femme et lui dit : « Madame, je n'ai pu mou-« rir. » Le lendemain, un bateau le conduit vers l'île d'Ischia; il rejoint en mer une pinque chargée de quelques officiers de son état-major et fait voile avec eux pour la France.

Madame Murat, demeurée seule, montra une présence d'esprit admirable. Les Autrichiens étaient au moment de paraître : dans le passage d'une autorité à l'autre un intervalle d'anarchie pouvait être rempli de désordres. La Régente ne précipite point sa retraite; elle laisse le soldat allemand occuper la ville et fait pendant la nuit éclairer ses galeries. Le peuple, apercevant du dehors la lumière, pensant que la Reine est encore là, reste tranquille. Cependant Caroline sort par un escalier secret et s'embarque. Assise à la poupe du vaisseau, elle voyait sur la rive resplendir illuminé le palais désert dont elle s'éloignait, image du rêve brillant qu'elle avait eu pendant son sommeil dans la région des fées.

Caroline rencontra la frégate qui ramenait

Ferdinand. Le vaisseau de la Reine fugitive fit le salut, le vaisseau du Roi rappelé ne le rendit pas : la prospérité ne reconnaît pas l'adversité sa sœur. Ainsi les illusions évanouies pour les uns recommencent pour les autres ; ainsi se croisent dans les vents et sur les flots les inconstantes destinées humaines : riantes ou funestes, le même abîme les porte et les engloutit.

Murat accomplissait ailleurs sa course. Le 25 mai 1815, à dix heures du soir, il aborda au golfe Juan, où son beau-frère avait abordé. La fortune faisait jouer à Joachim la parodie de Napoléon. Celui-ci ne croyait pas à la force du malheur et au secours qu'il apporte aux grandes âmes : il défendit au Roi détrôné l'accès de Paris ; il mit au lazaret cet homme attaqué de la peste des vaincus ; il le relégua dans une maison de campagne, appelée *Plaisance*, près de Toulon. Il eût mieux fait de moins redouter une contagion dont il avait été lui-même atteint : qui sait ce qu'un soldat comme Murat

aurait pu changer à la bataille de Waterloo?

Le roi de Naples, dans son chagrin, écrivait à Fouché le 19 juillet 1815 :

« Je répondrai, à ceux qui m'accusent d'avoir « commencé les hostilités trop tôt, qu'elles le « furent sur la demande formelle de l'Empe- « reur, et que depuis trois mois il n'a cessé de « me rassurer sur ses sentiments, en accrédi- « tant des ministres près de moi, en m'écrivant « qu'il comptait sur moi et qu'il ne m'abandon- « nerait jamais. Ce n'est que lorsqu'on a vu que « je venais de perdre avec le trône les moyens « de continuer la puissante diversion qui durait « depuis trois mois, qu'on veut égarer l'opinion « publique en insinuant que j'ai agi pour mon « propre compte et à l'insu de l'Empereur. »

Il y eut dans le monde une femme généreuse et belle; lorsqu'elle arriva à Paris, madame Récamier la reçut et ne l'abandonna point dans des temps de malheur. Parmi les papiers qu'elle a laissés, on a trouvé deux lettres de Murat du mois de juin 1815; elles sont utiles à l'histoire.

« 6 juin 1815.

« J'ai perdu pour la France la plus belle exis-
« tence; j'ai combattu pour l'Empereur; c'est
« pour sa cause que mes enfants et ma femme
« sont en captivité. La patrie est en danger,
« j'offre mes services ; on en ajourne l'accep-
« tation. Je ne sais si je suis libre ou prisonnier.
« Je dois être enveloppé dans la ruine de l'Em-
« pereur s'il succombe, et on m'ôte les moyens
« de le servir et de servir ma propre cause.
« J'en demande les raisons ; on répond obscu-
« rément et je ne puis me faire juge de ma po-
« sition. Tantôt je ne puis me rendre à Paris
« où ma présence ferait tort à l'Empereur ; je
« ne saurais aller à l'armée où ma présence
« réveillerait trop l'attention du soldat. Que
« faire ? attendre : voilà ce qu'on me répond.
« On me dit d'un autre côté qu'on ne me par-
« donne pas d'avoir abandonné l'Empereur l'an-
« née dernière, tandis que des lettres de Paris
« disaient quand je combattais récemment pour
« la France : « *Tout le monde ici est en-*

« *chanté du Roi.* » L'Empereur m'écrivait : *Je*
« *compte sur vous, comptez sur moi : je ne*
« *vous abandonnerai jamais.* » Le roi Joseph
« m'écrivait : « *L'Empereur m'ordonne de vous*
« *écrire de vous porter rapidement sur les*
« *Alpes.* » Et quand en arrivant je lui témoigne
« des sentiments généreux, et que je lui offre
« de combattre pour la France, je suis envoyé
« dans les Alpes. Pas un mot de consolation
« n'est adressé à celui qui n'eut jamais d'autre
« tort envers lui que d'avoir trop compté sur
« des sentiments généreux, sentiments qu'il
« n'eut jamais pour moi.

« Mon amie, je viens vous prier de me faire
« connaître l'opinion de la France et de l'armée
« à mon égard. Il faut savoir tout supporter,
« et mon courage me rendra supérieur à tous
« les malheurs. Tout est perdu hors l'honneur :
« j'ai perdu le trône, mais j'ai conservé toute
« ma gloire ; je fus abandonné par mes soldats
« qui furent victorieux dans tous les combats,
« mais je ne fus jamais vaincu. La désertion de

« vingt mille hommes me mit à la merci de
« mes ennemis ; une barque de pêcheur me
« sauva de la captivité, et un navire marchand
« me jeta en trois jours sur les côtes de France. »

« Sous Toulon, 18 juin 1815.

« Je viens de recevoir votre lettre. Il m'est
« impossible de vous dépeindre les différentes
« sensations qu'elle m'a fait éprouver. J'ai pu
« un instant oublier mes malheurs. Je ne suis
« occupé que de mon amie, dont l'âme noble
« et généreuse vient me consoler et me mon-
« trer sa douleur. Rassurez-vous, tout est
« perdu, mais l'honneur reste, ma gloire sur-
« vivra à tous mes malheurs, et mon courage
« saura me rendre supérieur à toutes les ri-
« gueurs de ma destinée : n'ayez rien à crain-
« dre de ce côté. J'ai perdu trône et famille
« sans m'émouvoir ; mais l'ingratitude m'a ré-
« volté. J'ai tout perdu pour la France, pour
« son empereur, par son ordre, et aujourd'hui
« il me fait un crime de l'avoir fait. Il me re-

« fuse la permission de combattre et de me
« venger, et je ne suis pas libre sur le choix
« de ma retraite : concevez-vous tout mon
« malheur? que faire? quel parti prendre? Je
« suis Français et père : comme Français, je
« dois servir ma patrie; comme père, je dois
« aller partager le sort de mes enfants : l'hon-
« neur m'impose le devoir de combattre et
« la nature me dit que je dois être à mes
« enfants. A qui obéir? Ne puis-je satisfaire
« à tous deux? Me sera-t-il permis d'écou-
« ter l'un ou l'autre? Déjà l'Empereur me
« refuse des armées; et l'Autriche m'accor-
« dera-t-elle les moyens d'aller rejoindre mes
« enfants? les lui demanderai-je, moi qui n'ai
« jamais voulu traiter avec ses ministres? Voilà
« ma situation : donnez-moi des conseils. J'at-
« tendrai votre réponse, celle du duc d'Otrante
« et de Lucien, avant de prendre une détermi-
« nation. Consultez bien l'opinion sur ce que
« l'on croit qu'il me convient de faire, car je ne
« suis pas libre sur le choix de ma retraite; on

« revient sur le passé et on me fait un crime
« d'avoir, par ordre, perdu mon trône, quand
« ma famille gémit dans la captivité. Conseillez-
« moi ; écoutez la voix de l'honneur, celle de
« la nature, et, en juge impartial, ayez le cou-
« rage de m'écrire ce qu'il faut que je fasse.
« J'attendrai votre réponse sur la route de
« Marseille à Lyon. »

Laissant de côté les vanités personnelles et ces illusions qui sortent du trône, même d'un trône où l'on ne s'est assis qu'un moment, ces lettres nous apprennent quelle idée Murat se faisait de son beau-frère.

Bonaparte perd une seconde fois l'empire ; Murat vagabonde sans asile sur ces mêmes plages qui ont vu errer la duchesse de Berri. Des contrebandiers consentent, le 22 août 1815, à le passer, lui et trois autres, à l'île de Corse. Une tempête l'accueille : la balancelle qui faisait le service entre Bastia et Toulon le reçoit à son bord. A peine a-t-il quitté son embarcation, qu'elle s'entr'ouvre. Surgi à

Bastia le 25 août, il court se cacher au village de Vescovato, chez le vieux Colonna-Ceccaldi. Deux cents officiers le rejoignirent avec le général Franceschetti. Il marche sur Ajaccio : la ville maternelle de Bonaparte seule tenait encore pour son fils ; de tout son empire, Napoléon ne possédait plus que son berceau. La garnison de la citadelle salue Murat, et le veut proclamer roi de Corse : il s'y refuse ; il ne trouve d'égal à sa grandeur que le sceptre des Deux-Siciles. Son aide de camp Mucirone lui apporte de Paris la décision de l'Autriche en vertu de laquelle il doit quitter le titre de roi et se retirer à volonté dans la Bohême ou la Moldavie. « Il est trop tard, répondit Joachim ; « mon cher Mucirone, le dé en est jeté. » Le 28 septembre, Murat cingle vers l'Italie ; sept bâtiments étaient chargés de ses deux cent cinquante serviteurs : il avait dédaigné de tenir à royaume l'étroite patrie de l'homme immense ; plein d'espoir, séduit par l'exemple d'une fortune au-dessus de la sienne, il partait de cette

île d'où Napoléon était sorti pour prendre possession du monde : ce ne sont pas les mêmes lieux, ce sont les génies semblables qui produisent les mêmes destinées.

Une tempête disperse la flottille ; Murat fut jeté le 8 octobre dans le golfe de Sainte-Euphémie, presque au moment où Bonaparte abordait le rocher de Sainte-Hélène.

De ses sept prames il ne lui en restait plus que deux, y compris la sienne. Débarqué avec une trentaine d'hommes, il essaie de soulever les populations de la côte ; les habitants font feu sur sa troupe. Les deux prames gagnent le large ; Murat était trahi. Il court à un bateau échoué ; il essaie de le mettre à flot ; le bateau reste immobile. Entouré et pris, Murat outragé du même peuple qui se tuait naguère à crier : « Vive le Roi Joachim ! » est conduit au château de Pizzo. On saisit sur lui et ses compagnons des proclamations insensées : elles montraient de quels rêves les hommes se bercent jusqu'à leur dernier moment.

Tranquille dans sa prison, Murat disait : « Je « ne garderai que mon royaume de Naples : « mon cousin Ferdinand conservera la seconde « Sicile. » Et dans ce moment une commission militaire condamnait Murat à mort. Lorsqu'il apprit son arrêt, sa fermeté l'abandonna quelques instants ; il versa des larmes et s'écria : « Je suis Joachim, Roi des Deux-Siciles ! » Il oubliait que Louis XVI avait été Roi de France, le duc d'Enghien petit-fils du grand Condé, et Napoléon arbitre de l'Europe : la mort compte pour rien ce que nous fûmes.

Un prêtre est toujours un prêtre, quoi qu'on dise et qu'on fasse ; il vient rendre à un cœur intrépide la force défaillie. Le 13 octobre 1815, Murat, après avoir écrit à sa femme, est conduit dans une salle du château de Pizzo, renouvelant dans sa personne romanesque les aventures brillantes ou tragiques du moyen âge. Douze soldats, qui peut-être avaient servi sous lui, l'attendaient disposés sur deux rangs. Murat voit charger les armes, refuse de se lais-

ser bander les yeux, choisit lui-même, en capitaine expérimenté, le poste où les balles le peuvent mieux atteindre.

Couché en joue, au moment du feu il dit : « Soldats, sauvez le visage ; visez au cœur ! » Il tombe tenant dans ses mains les portraits de sa femme et de ses enfants : ces portraits ornaient auparavant la garde de son épée. Ce n'était qu'une affaire de plus que le brave venait de vider avec la vie.

Les genres de mort différents de Napoléon et de Murat conservent les caractères de leur existence.

Murat si fastueux fut enterré sans pompe à Pizzo, dans une de ces églises chrétiennes dont le sein charitable reçoit miséricordieusement toutes les cendres.

Madame Récamier revient en France. — Lettre de madame de Genlis.

Madame Récamier, revenant en France, traversa Rome au moment où le pape y rentrait. Dans une autre partie de ces *Mémoires,* vous avez conduit Pie VII, mis en liberté à Fontainebleau, jusqu'aux portes de Saint-Pierre. Joachim, encore vivant, allait dispa-

raître, et Pie VII reparaissait. Derrière eux, Napoléon était frappé : la main du conquérant laissait tomber le roi et relevait le pontife.

Pie VII fut reçu avec des cris qni ébranlaient les ruines de la ville des ruines. On dételа sa voiture, et la foule le traîna jusqu'aux degrés de l'église des Apôtres. Le Saint-Père ne voyait rien, n'entendait rien ; ravi en esprit, sa pensée était loin de la terre ; sa main se levait seulement sur le peuple par la tendre habitude des bénédictions. Il pénétra dans la basilique au bruit des fanfares, au chant du *Te Deum*, aux acclamations des Suisses de la religion de Guillaume Tell. Les encensoirs lui envoyaient des parfums qu'il ne respirait pas ; il ne voulut point être porté sur le pavois à l'ombre du dais et des palmes ; il marcha comme un naufragé accomplissant un vœu à Notre-Dame de Bon-Secours, et chargé par le Christ d'une mission qui devait renouveler la face de la terre. Il était vêtu d'une robe blanche ; ses cheveux, restés noirs malgré le malheur et les

ans, contrastaient avec la pâleur de l'anachorète. Arrivé au tombeau des Apôtres, il se prosterna : il demeura plongé, immobile et comme mort dans les abîmes des conseils de la Providence. L'émotion était profonde, des protestants témoins de cette scène pleuraient à chaudes larmes.

Quel sujet de méditations ! Un prêtre infirme, caduc, sans force, sans défense, enlevé du Quirinal, transporté captif au fond de Gaules ; un martyr qui n'attendait plus que sa tombe, délivré des mains de Napoléon qui pressait le globe, reprenant l'empire d'un monde indestructible quand les planches d'une prison d'outre-mer se préparaient pour ce formidable geôlier des peuples et des rois !

Pie VII survécut à l'empereur ; il vit revenir au Vatican les chefs-d'œuvre, amis fidèles qui l'avaient accompagné dans son exil. Au retour de la persécution, le pontife septuagénaire, prosterné sous la coupole de Saint-Pierre, montrait à la fois toute la faiblesse de l'homme et la grandeur de Dieu.

En descendant les Alpes de la Savoie, madame Récamier trouva au Pont-de-Beauvoisin le drapeau blanc et la cocarde blanche. Les processions de la Fête-Dieu, parcourant les villages, semblaient être revenues avec le Roi très-chrétien. A Lyon, la voyageuse tomba au milieu d'une fête pour la Restauration. L'enthousiasme était sincère. A la tête des réjouissances paraissaient Alexis de Noailles et le colonel Clary, beau-frère de Joseph Bonaparte. Ce qu'on raconte aujourd'hui de la froideur et de la tristesse dont la légitimité fut accueillie à la première Restauration est une impudente menterie. La joie fut générale dans les diverses opinions, même parmi les conventionnels, même parmi les impérialistes, les soldats exceptés; leur noble fierté souffrait de ces revers. Aujourd'hui que le poids du gouvernement militaire ne se sent plus, que les vanités se sont réveillées, il faut nier les faits parce qu'ils ne s'arrangent pas avec les théories du moment. Il convient à un système que la nation

ait reçu les Bourbons avec horreur, et que la Restauration ait été un temps d'oppression et de misère. Cela conduit à de tristes réflexions sur la nature humaine. Si les Bourbons avaient eu le goût et la force d'opprimer, il se pouvaient flatter de conserver longtemps le trône. Les violences et les injustices de Bonaparte, dangereuses à son pouvoir en apparence, le servirent en effet : on s'épouvante des iniquités, mais on s'en forge une grande idée ; on est disposé à regarder comme un être supérieur celui qui se place au-dessus des lois.

Madame de Staël, arrivée à Paris avant madame Récamier, lui avait écrit plusieurs fois ; ce billet seul était parvenu à son adresse :

« Paris, 20 mai 1814.

« Je suis honteuse d'être à Paris sans vous,
« cher ange de ma vie : je vous demande vos
« projets. Voulez-vous que j'aille au-devant de
« vous à Coppet, où je vais rester quatre mois ?

« Après tant de souffrances, ma plus douce pers-
« pective c'est vous, et mon cœur vous est à
« jamais dévoué. Un mot sur votre départ et
« votre arrivée. J'attends ce mot pour savoir
« ce que je ferai. Je vous écris à Rome, à
« Naples, etc. »

Madame de Genlis, qui n'avait jamais eu de rapports avec madame Récamier, s'empressa de s'approcher d'elle. Je trouve dans un passage l'expression d'un vœu qui, réalisé, eût épargné au lecteur mon récit.

« 11 octobre.

« Voilà, madame, le livre que j'ai eu l'hon-
« neur de vous promettre. J'ai marqué les cho-
« ses que je désire que vous lisiez. . . . .
« . . . . Venez, madame, pour
« me conter votre histoire *en ces termes*, comme
« on fait dans les romans. Puis ensuite je vous
« demanderai de l'écrire en forme de souvenirs
« qui seront remplis d'intérêt, parce que dans

« la plus grande jeunesse vous avez été jetée,
« avec une figure ravissante, un esprit plein de
« finesse et de pénétration, au milieu de ces
« tourbillons d'erreurs et de folies ; que vous
« avez tout vu, et qu'ayant conservé, durant ces
« orages, des sentiments religieux, une âme
« pure, une vie sans tache, un cœur sensible et
« fidèle à l'amitié, n'ayant ni envie, ni passions
« haineuses, vous peindrez tout avec les cou-
« leurs les plus vraies. Vous êtes un des phé-
« nomènes de ce temps-ci, et certainement le
« plus aimable.

« Vous me montrerez *vos souvenirs* ; ma
« vieille expérience vous offrira quelques con-
« seils, et vous ferez un ouvrage utile et déli-
« cieux. N'allez pas me répondre : *Je ne suis*
« *pas capable*, *etc.*, *etc.*; je ne vous passerai ja-
« mais des lieux communs ; ils sont indignes de
« votre esprit. Vous pouvez jeter sans remords
« les yeux sur le passé ; c'est en tout temps le
« plus beau des droits ; dans celui où nous
« sommes, c'est inappréciable. Profitez-en pour

« l'instruction de la jeune personne que vous « élevez ; ce sera pour elle votre plus grand « bienfait.

« Adieu, madame, permettez-moi de vous « dire que je vous aime et que je vous em« brasse de toute mon âme. »

Lettres de Benjamin Constant.

Maintenant que madame Récamier est rentrée dans Paris, je vais retrouver pendant quelque temps mes premiers guides.

La reine de Naples, inquiète des résolutions du congrès de Vienne, écrivit à madame Récamier pour qu'elle lui découvrît un homme capable de traiter des intérêts à Vienne. Madame Récamier s'adressa à Benjamin Constant, et le pria de rédiger un mémoire. Cette circonstance eut sur l'auteur de ce mémoire l'influence la

plus malheureuse ; un sentiment orageux fut la suite d'une entrevue. Sous l'empire de ce sentiment, Benjamin Constant, déjà violent antibonapartiste, comme on le voit dans *l'Esprit de conquête*, laissa déborder des opinions dont les évènements changèrent bientôt le cours. De là une réputation de mobilité politique funeste aux hommes d'État.

Madame Récamier, tout en admirant Bonaparte, était restée fidèle à sa haine contre l'oppresseur de nos libertés et contre l'ennemi de madame de Staël. Quant à ce qui la regardait elle-même, elle n'y pensait pas et elle eût fait bon marché de son exil. Les lettres que Benjamin Constant lui écrivit à cette époque serviront d'étude sinon du cœur humain, du moins de la tête humaine : on y voit tout ce que pouvait faire d'une passion un esprit ironique et romanesque, sérieux et poétique. Rousseau n'est pas plus véritable, mais il mêle à ses amours d'imagination une mélancolie sincère et une rêverie réelle.

Articles de Benjamin Constant au retour de Bonaparte de l'île d'Elbe.

Cependant Bonaparte était débarqué à Cannes ; la perturbation de son approche commençait à se faire sentir. Benjamin Constant envoya ce billet à madame Récamier :

« Pardon si je profite des circonstances pour « vous importuner ; mais l'occasion est trop « belle. Mon sort sera décidé dans quatre ou « cinq jours sûrement ; car quoique vous aimiez « à ne pas le croire pour diminuer votre inté- « rêt, je suis certainement, avec Marmont, Cha-

« teaubriand et Lainé, l'un des quatre hommes
« les plus compromis de France. Il est donc
« certain que si nous ne triomphons pas, je
« serai dans huit jours ou proscrit et fugitif, ou
« dans un cachot, ou fusillé. Accordez-moi donc,
« pendant les deux ou trois jours qui précé-
« deront la bataille, le plus que vous pourrez de
« votre temps et de vos heures. Si je meurs,
« vous serez bien aise de m'avoir fait ce bien,
« et vous seriez fâchée de m'avoir affligé. Mon
« sentiment pour vous est ma vie; un signe
« d'indifférence me fait plus de mal que ne
« pourra le faire dans quatre jours mon arrêt de
« mort. Et quand je sens que le danger est un
« moyen d'obtenir de vous un signe d'intérêt,
« je n'en éprouve que de la joie.

« Avez-vous été contente de mon article, et
« savez-vous ce qu'on en dit? »

Benjamin Constant avait raison, il était aussi compromis que moi: attaché à Bernadotte, il avait servi contre Napoléon; il avait publié son écrit *De l'esprit de conquête*, dans lequel il trai-

tait le *tyran* plus mal que je ne le traitais dans ma brochure *De Bonaparte et des Bourbons.* Il mit le comble à ses périls en parlant dans les gazettes.

Le 19 mars, au moment où Bonaparte était aux portes de la capitale, il fut assez ferme pour signer dans le *Journal des Débats* un article terminé par cette phrase : « Je n'irai pas, mi-« sérable transfuge, me traîner d'un pouvoir à « l'autre, couvrir l'infamie par le sophisme, et « balbutier des mots profanes pour racheter une « vie honteuse. »

Benjamin Constant écrivait à celle qui lui avait inspiré ces nobles sentiments : « Je suis « bien aise que mon article ait paru ; on ne peut « au moins en soupçonner aujourd'hui la sin-« cérité. Voici un billet que l'on m'écrit après « l'avoir lu : si j'en recevais un pareil d'une « autre, je serais gai sur l'échafaud. »

Madame Récamier s'est toujours reproché d'avoir eu, sans le vouloir, une pareille influence sur une destinée honorable. Rien en

effet n'est plus malheureux que d'inspirer à des caractères mobiles ces résolutions énergiques qu'ils sont incapables de tenir.

Benjamin Constant démentit le 20 mars son article du 19. Après avoir fait quelques tours de roues pour s'éloigner, il revint à Paris et se laissa prendre aux séductions de Bonaparte. Nommé conseiller d'État, il effaça ses pages généreuses en travaillant à la rédaction de *l'acte additionnel.*

Depuis ce moment il porta au cœur une plaie secrète; il n'aborda plus avec assurance la pensée de la postérité; sa vie attristée et défleurie n'a pas peu contribué à sa mort. Dieu nous garde de triompher des misères dont les natures les plus élevées ne sont point exemptes! Le ciel ne nous donne des talents qu'en y attachant des infirmités : expiations offertes à la sottise et à l'envie. Les faiblesses d'un homme supérieur sont ces victimes noires que l'antiquité sacrifiait aux dieux infernaux, et pourtant ils ne se laissent jamais désarmer.

Madame de Krudener. — Le duc de Wellington.

Madame Récamier était restée en France pendant les Cent-Jours, où la reine Hortense l'invitait à demeurer; la reine de Naples lui offrait au contraire un asile en Italie. Les Cent-Jours passèrent. Madame de Krudener suivit les alliés arrivés de nouveau à Paris. Elle était tom-

bée du roman dans le mysticisme; elle exerçait un grand empire sur l'esprit de l'empereur de Russie.

Madame de Krudener logeait dans un hôtel du faubourg Saint-Honoré. Le jardin de cet hôtel s'étendait jusqu'aux Champs-Élysées. Alexandre arrivait *incognito* par une porte du jardin, et des conversations politico-religieuses finissaient par de ferventes prières. Madame de Krudener m'avait invité à l'une de ces sorcelleries célestes : moi, l'homme de toutes les chimères, j'ai la haine de la déraison, l'abomination du nébuleux et le dédain des jongleries ; on n'est pas parfait. La scène m'ennuya; plus je voulais prier, plus je sentais la sécheresse de mon âme. Je ne trouvais rien à dire à Dieu, et le diable me poussait à rire. J'avais mieux aimé madame de Krudener lorsque, environnée de fleurs et habitante encore de cette chétive terre, elle composait *Valérie*. Seulement je trouvais que mon vieil ami M. Michaud, mêlé bizarrement à cette idylle, n'avait pas assez du berger, malgré son

nom. Madame de Krudener, devenue séraphin, cherchait à s'entourer d'anges; la preuve en est dans ce billet charmant de Benjamin Constant à madame Récamier:

« Jeudi.

« Je m'acquitte avec un peu d'embarras d'une « commission que madame de Krudener vient « de me donner. Elle vous supplie de venir la « moins belle que vous pourrez. Elle dit que « vous éblouissez tout le monde, et que par-là « toutes les âmes sont troublées et toutes les « attentions impossibles. Vous ne pouvez pas « déposer votre charme; mais ne le rehaussez « pas. Je pourrais ajouter bien des choses « sur votre figure à cette occasion, mais je n'en « ai pas le courage. On peut être ingénieux sur « le charme qui plaît, mais non sur celui qui « tue. Je vous verrai tout à l'heure; vous m'a« vez indiqué cinq heures, mais vous ne ren« trerez qu'à six, et je ne pourrai vous dire un

« mot. Je tâcherai pourtant d'être aimable en-
« core cette fois. »

Le duc de Wellington ne prétendait-il pas aussi à l'honneur d'attirer un regard de Juliette? Un de ses billets que je transcris n'a de curieux que la signature :

« A Paris, ce 13 janvier.

« J'avoue, madame, que je ne regrette pas
« beaucoup que les affaires m'empêchent de
« passer chez vous après dîner, puisque, à cha-
« que fois que je vous vois, je vous quitte plus
« pénétré de vos agréments et moins disposé à
« donner mon attention *à la politique ! ! !*

« Je passerai chez vous demain à mon retour
« de chez l'abbé Sicard, en cas que vous vous
« y trouvassiez et malgré l'effet que ces visites
« dangereuses produisent sur moi.

« Votre très-fidèle serviteur,

« WELLINGTON. »

A son retour de Waterloo, entrant chez madame Récamier, le duc de Wellington s'écria : « Je l'ai bien battu ! » Dans un cœur français, son succès lui aurait fait perdre la victoire, eût-il pu jamais y prétendre.

Je retrouve madame Récamier. — Mort de madame de Staël.

Ce fut à une douloureuse époque pour l'illustration de la France que je retrouvai madame Récamier; ce fut à l'époque de la mort de madame de Staël. Rentrée à Paris après les *Cent-Jours*, l'auteur de *Delphine* était revenue souffrante; je l'avais revue chez elle et chez

madame la duchesse de Duras. Peu à peu son état empirant, elle fut obligée de garder le lit. Un matin j'étais allé chez elle rue Royale; les volets des fenêtres étaient aux deux tiers fermés; le lit, rapproché du mur du fond de la chambre, ne laissait qu'une ruelle à gauche; les rideaux, retirés sur les tringles, formaient deux colonnes au chevet. Madame de Staël, à demi assise, était soutenue par des oreillers. Je m'approchai, et quand mon œil se fut un peu accoutumé à l'obscurité, je distinguai la malade. Une fièvre ardente animait ses joues. Son beau regard me rencontra dans les ténèbres, et elle me dit : « *Bonjour, my dear Fran-* « *cis*. Je souffre, mais cela ne m'empêche pas « de vous aimer. » Elle étendit sa main que je pressai et baisai. En relevant la tête, j'aperçus au bord opposé de la couche, dans la ruelle, quelque chose qui se levait blanc et maigre : c'était M. de Rocca, le visage défait, les joues creuses, les yeux brouillés, le teint indéfinissable; il se mourait; je ne l'avais jamais vu, et ne l'ai

jamais revu. Il n'ouvrit pas la bouche ; il s'inclina en passant devant moi ; on n'entendait point le bruit de ses pas : il s'éloigna à la manière d'une ombre. Arrêtée un moment à la porte, *la nueuse idole frôlant les doigts* se retourna vers le lit pour ajourner madame de Staël. Ces deux spectres qui se regardaient en silence, l'un debout et pâle, l'autre assis et coloré d'un sang prêt à redescendre et à se glacer au cœur, faisaient frissonner.

Peu de jours après, madame de Staël changea de logement. Elle m'invita à dîner chez elle, rue Neuve-des-Mathurins : j'y allai ; elle n'était point dans le salon et ne put même assister au dîner ; mais elle ignorait que l'heure fatale était si proche. On se mit à table. Je me trouvai assis auprès de madame Récamier. Il y avait douze ans que je ne l'avais rencontrée, et encore ne l'avais-je aperçue qu'un moment. Je ne la regardais point, elle ne me regardait pas ; nous n'échangions pas une parole. Lorsque, vers la fin du dîner, elle m'adressa timide-

ment quelques paroles sur la maladie de madame de Staël, je tournai un peu la tête et je levai les yeux. Je craindrais de profaner aujourd'hui par la bouche de mes années un sentiment qui conserve dans ma mémoire toute sa jeunesse, et dont le charme s'accroît à mesure que ma vie se retire. J'écarte mes vieux jours pour découvrir derrière ces jours des apparitions célestes, pour entendre du bas de l'abîme les harmonies d'une région plus heureuse.

Madame de Staël mourut. Le dernier billet qu'elle écrivit à madame de Duras était tracé en grandes lettres dérangées comme celles d'un enfant. Un mot affectueux s'y trouvait pour *Francis*. Le talent qui expire saisit davantage que l'individu qui meurt : c'est une désolation générale dont la société est frappée ; chacun au même moment fait la même perte.

Avec madame de Staël s'abattit une partie considérable du temps où j'ai vécu : telles de ces brèches, qu'une intelligence supérieure en tombant forme dans un siècle, ne se referment

jamais. Sa mort fit sur moi une impression particulière à laquelle se mêlait une sorte d'étonnement mystérieux : c'était chez cette femme illustre que j'avais connu madame Récamier, et, après de longs jours de séparation, madame de Staël réunissait deux personnes voyageuses devenues presque étrangères l'une à l'autre : elle leur laissait à un repas funèbre son souvenir et l'exemple de son attachement immortel.

J'allai voir madame Récamier rue Basse-du-Rempart, et ensuite rue d'Anjou. Quand on s'est rejoint à sa destinée, on croit ne l'avoir jamais quittée : la vie, selon l'opinion de Pythagore, n'est qu'une réminiscence. Qui, dans le cours de ses jours, ne se remémore quelques petites circonstances indifférentes à tous, hors à celui qui se les rappelle ? A la maison de la rue d'Anjou il y avait un jardin, dans ce jardin un berceau de tilleuls entre les feuilles desquels j'apercevais un rayon de lune, lorsque j'attendais madame Récamier : ne me semble-t-il pas que ce rayon est à moi, et que si j'allais sous

les mêmes abris, je le retrouverais ? Je ne me souviens guère du soleil que j'ai vu briller sur bien des fronts.

L'Abbaye aux Bois.

J'étais au moment d'être obligé de vendre *la Vallée aux Loups* que madame Récamier avait louée de moitié avec M. de Montmorency.

De plus en plus éprouvée par la fortune, madame Récamier se retira bientôt à l'Abbaye aux Bois.

La duchesse d'Abrantès parle ainsi de cette demeure :

« L'Abbaye aux Bois avec toutes ses dépen-
« dances, ses beaux jardins, ses vastes cloîtres
« dans lesquels jouaient de jeunes filles de tous
« les âges, au regard insoucieux, à la parole
« folâtre, l'Abbaye aux Bois n'était connue que
« comme une sainte demeure à laquelle une
« famille pouvait confier son espoir, encore ne
« l'était-elle que par les mères ayant un intérêt
« au delà de sa haute muraille. Mais, une fois
« que la sœur Marie avait fermé la petite porte
« surmontée d'un attique, limite du saint do-
« maine, on traversait la grande cour qui sé-
« pare le couvent de la rue, non-seulement
« comme un terrain neutre, mais étranger.

« Aujourd'hui il n'en va pas ainsi; le nom de
« l'Abbaye aux Bois est devenu populaire; sa re-
« nommée est générale et familière à toutes les
« classes. La femme qui y vient pour la première
« fois en disant à ses gens : « A l'Abbaye aux
« Bois, » est sûre de n'être pas questionnée

« par eux pour savoir de quel côté ils doivent « tourner. . . . .

« D'où lui est venue, en aussi peu de temps, « une renommée si positive, une illustration si « connue? Voyez-vous deux petites fenêtres « tout en haut, dans les combles, là, au-dessus « des larges fenêtres du grand escalier ? c'est « une des petites chambres de la maison. Eh « bien ! c'est pourtant dans son enceinte que la « renommée de *l'Abbaye aux Bois* a pris nais- « sance, c'est de là qu'elle est descendue, qu'elle « est devenue populaire. Et comment ne l'au- « rait-elle pas été lorsque toutes les classes de « la société savaient que dans cette chambre « habitait un être dont la vie était déshéritée « de toutes les joies, et qui néanmoins avait des « paroles consolantes pour tous les chagrins, « des mots magiques pour adoucir toutes les dou- « leurs, des secours pour toutes les infortunes?

« Lorsque du fond de sa prison Couder en- « trevit l'échafaud [1], quelle fut la pitié qu'il

[1] Il était compromis dans l'affaire de Bories.

« invoqua ? « Va chez madame Récamier, dit-il à
« son frère, dis-lui que je suis innocent devant
« Dieu.... elle comprendra ce témoignage.... »
« et Couder fut sauvé. Madame Récamier asso-
« cia à son action libérale cet homme qui pos-
« sède en même temps le talent et la bonté :
« M. Ballanche seconda ses démarches, et l'écha-
« faud dévora une victime de moins.

« C'était presque une merveille présentée à
« l'étude de l'esprit humain que cette petite cel-
« lule dans laquelle une femme, dont la répu-
« tation est plus qu'européenne, était venue
« chercher du repos et un asile convenable. Le
« monde est ordinairement oublieux de ceux qui
« ne le convient plus à leurs festins ; il ne le fut
« pas pour celle qui, jadis au milieu de ses joies,
« écoutait encore plus une plainte que l'accent
« du plaisir. Non-seulement la petite chambre
« du troisième de l'Abbaye aux Bois fut toujours
« le but des courses des amis de madame Ré-
« camier ; mais comme si le prestigieux pou-
« voir d'une fée eût adouci la raideur de la

« montée, ces mêmes étrangers, qui récla-
« maient comme une faveur d'être admis dans
« l'élégant hôtel de la Chaussée d'Antin, solli-
« citaient encore la même grâce. C'était pour
« eux un spectacle vraiment aussi remarquable
« qu'aucune rareté de Paris, de voir, dans un
« espace de dix pieds sur vingt, toutes les opi-
« nions, réunies sous une même bannière, mar-
« cher en paix et se donner presque la main. Le
« vicomte de Chateaubriand racontait à Ben-
« jamin Constant les merveilles inconnues de
« l'Amérique. Matthieu de Montmorency, avec
« cette urbanité personnelle à lui-même, cette
« politesse chevaleresque de tout ce qui porte
« son nom, était aussi respectueusement atten-
« tif pour madame Bernadotte allant régner en
« Suède, qu'il l'aurait été pour la sœur d'Adé-
« laïde de Savoie, fille d'Humbert aux blanches
« mains, cette veuve de Louis-le-Gros qui avait
« épousé un de ses ancêtres. Et l'homme des
« temps féodaux n'avait aucune parole amère
« pour l'homme des jours libres.

« Assises à côté l'une de l'autre sur le même
« divan, la duchesse du faubourg Saint-Ger-
« main devenait polie pour la duchesse impé-
« riale ; rien n'était heurté dans cette cellule
« unique. Lorsque je revis madame Récamier
« dans cette chambre, je revenais à Paris, d'où
« j'avais été longtemps absente. C'était un ser-
« vice que j'avais à lui demander et j'allais à
« elle avec confiance. Je savais bien par des
« amis communs à quel degré de force s'était
« porté son courage ; mais j'en manquais en la
« voyant là, sous les combles, aussi paisible,
« aussi calme que dans les salons dorés de la
« rue du Mont-Blanc.

« Eh quoi ! me dis-je, toujours des souffran-
« ces ! Et mon œil humide s'arrêtait sur elle
« avec une expression qu'elle dut comprendre.
« Hélas ! mes souvenirs franchissaient les an-
« nées, ressaisissaient le passé ! Toujours bat-
« tue de l'orage, cette femme, que la renommée
« avait placée tout en haut de la couronne de
« fleurs du siècle, depuis dix ans voyait sa vie

« entourée de douleurs, dont le choc frappait
« à coups redoublés sur son cœur et la tuait !...

« Lorsque, guidée par d'anciens souvenirs et
« un attrait constant, je choisis l'Abbaye aux
« Bois pour mon asile, la petite chambre du
« troisième n'était plus habitée par celle que
« j'aurais été y chercher : madame Récamier
« occupait alors un appartement plus spacieux.
« C'est là que je l'ai vue de nouveau. La mort
« avait éclairci les rangs des combattants au-
« tour d'elle, et, de tous ces champions politi-
« ques, M. de Chateaubriand était, parmi ses
« amis, presque le seul qui eût survécu. Mais
« vint à sonner aussi pour lui l'heure des mé-
« comptes et de l'ingratitude royale. Il fut sage;
« il dit adieu à ces faux semblants de bonheur
« et abandonna l'incertaine puissance tribuni-
« tienne pour en ressaisir une plus positive.

« On a déjà vu que dans ce salon de l'Ab-
« baye aux Bois il s'agite d'autres intérêts que
« des intérêts littéraires, et que ceux qui souf-
« frent peuvent tourner vers lui un regard d'es-

« pérance. Dans l'occupation constante où je
« suis depuis quelques mois de ce qui a rap-
« port à la famille de l'empereur, j'ai trouvé
« quelques documents qui ne me paraissent pas
« hors d'œuvre en ce moment.

« La Reine d'Espagne se trouvait dans l'o-
« bligation absolue de rentrer en France. Elle
« écrivit à madame Récamier pour la prier de
« s'intéresser à la demande qu'elle faisait de
« venir à Paris. M. de Chateaubriand était alors
« au ministère, et la Reine d'Espagne, connais-
« sant la loyauté de son caractère, avait toute
« confiance dans la réussite de sa sollicitation.
« Cependant la chose était difficile, parce qu'il
« y avait une loi qui frappait toute cette famille
« malheureuse, même dans ses membres les
« plus vertueux. Mais M. de Chateaubriand
« avait en lui ce sentiment d'une noble pitié
« pour le malheur, qui lui fit écrire plus tard
« ces mots touchants :

Sur le compte des grands je ne suis pas suspect :
Leurs malheurs seulement attirent mon respect.
Je hais ce Pharaon, que l'éclat environne;
Mais s'il tombe, à l'instant j'honore sa couronne;
Il devient, à mes yeux, roi par l'adversité;
Des pleurs je reconnais l'auguste autorité :
Courtisan du malheur, etc., etc.'

« M. de Chateaubriand écouta les intérêts
« d'une personne malheureuse; il interrogea
« son devoir, qui ne lui imposa pas la crainte de
« redouter une faible femme, et, deux jours
« après la demande qui lui fut adressée, il
« écrivit à madame Récamier que madame Jo-
« seph Bonaparte pouvait rentrer en France,
« demandant où elle était, afin de lui adresser
« par M. Durand de Mareuil, notre ministre
« alors à Bruxelles, la permission de venir à
« Paris sous le nom de la comtesse de Ville-
« neuve. Il écrivit en même temps à M. de Fagel.

« J'ai rapporté ce fait avec d'autant plus de
« plaisir qu'il honore à la fois celle qui demande
« et le ministre qui oblige : l'une par sa noble
« confiance, l'autre par sa noble humanité. »

Madame d'Abrantès loue beaucoup trop ma

conduite, qui ne valait même pas la peine d'être remarquée ; mais comme elle ne raconte pas tout sur l'Abbaye aux Bois, je vais suppléer à ce qu'elle a oublié ou omis :

Le capitaine Roger, autre Couder, avait été condamné à mort. Madame Récamier m'avait associé à son œuvre pie pour le sauver. Benjamin Constant était également intervenu en faveur de ce compagnon de Caron, et il avait remis au frère du condamné la lettre suivante pour madame Récamier :

« Je ne me pardonnerais pas, madame, de « vous importuner toujours, mais ce n'est pas « ma faute s'il y a sans cesse des condamna- « tions à mort. Cette lettre vous sera remise « par le frère du malheureux Roger, condamné « avec Caron. C'est l'histoire la plus odieuse et « la plus connue. Le nom seul mettra M. de « Chateaubriand au fait. Il est assez heureux « pour être à la fois le premier talent du minis- « tère et le seul ministre sous lequel le sang « n'ait pas coulé. Je n'ajoute rien ; je m'en re-

« mets à votre cœur. Il est bien triste de n'avoir
« presque à vous écrire que pour des affaires
« douloureuses ; mais vous me pardonnez, je le
« sais, et je suis sûr que vous ajouterez un mal-
« heureux de plus à la nombreuse liste de ceux
« que vous avez sauvés.

« Mille tendres respects.

« B. Constant.

« Paris, 1er mars 1823. »

Quand le capitaine Roger fut mis en liberté, il s'empressa de témoigner sa reconnaissance à ses bienfaiteurs. Un après-dîner j'étais chez madame Récamier, comme de coutume : tout à coup apparaît cet officier. Il nous dit, avec un accent du midi : « Sans votre intercession m'a « tête roulait sur l'échafaud. » Nous étions stupéfaits, car nous avions oublié nos mérites ; il s'écriait rouge comme un coq : « Vous ne « vous souvenez pas ?... Vous ne vous sou-

« venez pas ?... » Nous faisions vainement mille excuses de notre peu de mémoire : il partit, entre-choquant les éperons de ses bottes, furieux de ce que nous ne nous souvenions pas de notre bonne action, comme s'il eût eu à nous reprocher sa mort.

Vers cette époque Talma demanda à madame Récamier à me rencontrer chez elle pour s'entendre avec moi sur quelques vers de l'*Othello* de Ducis, qu'on ne lui permettait pas de dire tels qu'ils étaient. Je laissai les dépêches et je courus au rendez-vous; je passai la soirée à refaire, avec le moderne Roscius, les vers malencontreux : il me proposait un changement, je lui en proposais un autre; nous rimions à l'envi; nous nous retirions à la croisée ou dans un coin pour tourner et retourner un hémistiche. Nous eûmes beaucoup de peine à tomber d'accord pour le sens ou pour l'harmonie. Il eût été assez curieux de me voir, moi, ministre de Louis XVIII, lui, Talma, roi de la scène, oubliant ce que nous pouvions être, jouter de

verve en donnant au diable la censure et toutes les grandeurs du monde. Mais si Richelieu faisait représenter ses drames en lâchant Gustave-Adolphe sur l'Allemagne, ne pouvais-je pas, humble secrétaire d'État, m'occuper des tragédies des autres en allant chercher l'indépendance de la France à Madrid?

Madame la duchesse d'Abrantès, dont j'ai salué le cercueil dans l'église de Chaillot, n'a peint que la demeure *habitée* de madame Récamier; je parlerai de l'asile *solitaire*. Un corridor noir séparait deux petites pièces. Je prétendais que ce vestibule était éclairé d'un jour doux. La chambre à coucher était ornée d'une bibliothèque, d'une harpe, d'un piano, du portrait de madame de Staël et d'une vue de Coppet au clair de lune; sur les fenêtres étaient des pots de fleurs. Quand, tout essoufflé après avoir grimpé trois étages, j'entrais dans la cellule aux approches du soir, j'étais ravi : la plongée des fenêtres était sur le jardin de l'Abbaye, dans la corbeille verdoyante duquel tournoyaient des

religieuses et couraient des pensionnaires. La cime d'un acacia arrivait à la hauteur de l'œil. Des clochers pointus coupaient le ciel et l'on apercevait à l'horizon les collines de Sèvres. Le soleil couchant dorait le tableau et entrait par les fenêtres ouvertes. Madame Récamier était à son piano; l'*angelus* tintait : les sons de la cloche, « qui semblait pleurer le jour qui se mourait, » *il giorno pianger che si muore*, se mêlaient aux derniers accents de l'invocation à la nuit de *Romeo et Juliette* de Steibelt. Quelques oiseaux se venaient coucher dans les jalousies relevées de la fenêtre; je rejoignais au loin le silence et la solitude, par-dessus le tumulte et le bruit d'une grande cité.

Dieu, en me donnant ces heures de paix, me dédommageait de mes heures de trouble; j'entrevoyais le prochain repos que croit ma foi, que mon espérance appelle. Agité au dehors par les occupations politiques ou dégoûté par l'ingratitude des cours, la placidité du cœur m'attendait au fond de cette retraite, comme le

frais des bois au sortir d'une plaine brûlante. Je retrouvais le calme auprès d'une femme de qui la sérénité s'étendait autour d'elle sans que cette sérénité eût rien de trop égal, car elle passait au travers d'affections profondes. Hélas! les hommes que je rencontrais chez madame Récamier, Matthieu de Montmorency, Camille Jordan, Benjamin Constant, le duc de Laval, ont été rejoindre Hingant, Joubert, Fontanes, autres absents d'une autre société absente. Parmi ces amitiés successives se sont élevés de jeunes amis, rejetons printaniers d'une vieille forêt où la coupe est éternelle. Je les prie, je prie M. Ampère qui lira ceci quand j'aurai disparu, je leur demande à tous de me conserver quelque souvenir : je leurs remets le fil de la vie dont Lachésis laisse échapper le bout sur mon fuseau. Mon inséparable camarade de route, M. Ballanche, s'est trouvé seul au commencement et à la fin de ma carrière ; il a été témoin de mes liaisons rompues par le temps, comme j'ai été témoin des siennes en-

traînées par le Rhône : les fleuves minent toujours leurs bords.

Le malheur de mes amis a souvent penché sur moi, et je ne me suis jamais dérobé au fardeau sacré : le moment de la rémunération est arrivé ; un attachement sérieux daigne m'aider à supporter ce que leur multitude ajoute de pesanteur à des jours mauvais. En approchant de ma fin, il me semble que tout ce qui m'a été cher, m'a été cher dans madame Récamier, et qu'elle était la source cachée de mes affections. Mes souvenirs de divers âges, ceux de mes songes comme ceux de mes réalités, se sont pétris, mêlés, confondus, pour faire un composé de charmes et de douces souffrances dont elle est devenue la forme visible. Elle règle mes sentiments, de même que l'autorité du ciel a mis le bonheur, l'ordre et la paix dans mes devoirs.

Je l'ai suivie, la voyageuse, par le sentier qu'elle a foulé à peine ; je la devancerai bientôt dans une autre patrie. En se promenant au mi-

lieu de ces *Mémoires*, dans les détours de la basilique que je me hâte d'achever, elle pourra rencontrer la chapelle qu'ici je lui dédie ; il lui plaira peut-être de s'y reposer : j'y ai placé son image.

Revu le 22 février 1845.

AMBASSADE DE ROME.

Trois espèces de matériaux. — Journal de route.

Le livre précédent, que je viens d'écrire en 1839, rejoint ce livre de mon ambassade de Rome, écrit en 1828 et 1829, il y a dix ans. Mes *Mémoires*, comme Mémoires, ont gagné au récit de la vie de madame Récamier : d'autres personnages ont été amenés sur la scène ; on a vu Naples sous Murat, Rome sous Bonaparte, le Pape délivré revenu à Saint-Pierre ;

des lettres inédites de madame de Staël, de Benjamin Constant, de Canova, de Laharpe, de madame de Genlis, de Lucien Bonaparte, de Moreau, de Bernadotte, de Murat, sont conservées; des récits de Benjamin Constant le montrent sous un jour nouveau. J'ai introduit le lecteur dans un petit *canton détourné* de l'empire, tandis que cet empire accomplissait son mouvement universel; je me trouve maintenant conduit à mon ambassade de Rome. On aura été délassé de moi par la distraction d'un sujet étranger : c'est tout profit pour le lecteur.

Pour ce livre de mon ambassade de Rome, les matériaux ont abondé; ils sont de trois sortes :

Les premiers contiennent l'histoire de mes sentiments intimes et de ma vie privée racontée dans les lettres adressées à madame Récamier.

Les seconds exposent ma vie publique ; ce sont mes dépêches.

Les troisièmes sont un mélange de détails historiques sur les papes, sur l'ancienne société de Rome, sur les changements arrivés de siècles en siècles dans cette société, etc.

Parmi ces investigations se trouvent des pensées et des descriptions, fruit de mes promenades. Tout cela a été écrit dans l'espace de sept mois, temps de la durée de mon ambassade au milieu des fêtes ou des occupations sérieuses [1]. Néanmoins, ma santé était altérée : je ne pouvais lever les yeux sans éprouver des éblouissements ; pour admirer le ciel, j'étais obligé de le placer autour de moi, en montant au haut d'un palais ou d'une colline. Mais je guéris la lassitude du corps par l'application de l'esprit : l'exercice de ma pensée renouvelle mes forces physiques ; ce qui tuerait un autre homme me fait vivre.

Au revu de tout cela, une chose m'a frappé:

[1] En relisant ces manuscrits, j'ai seulement ajouté quelques passages d'ouvrages publiés postérieurement à la date de mon ambassade de Rome.

à mon arrivée dans la ville éternelle, je sens une certaine déplaisance, et je crois un moment que tout est changé ; peu à peu la fièvre des ruines me gagne, et je finis, comme mille autres voyageurs, par adorer ce qui m'avait laissé froid d'abord. La nostalgie est le regret du pays natal : aux rives du Tibre on a aussi le *mal du pays*, mais il produit un effet opposé à son effet accoutumé : on est saisi de l'amour des solitudes et du dégoût de la patrie. J'avais déjà éprouvé ce *mal* lors de mon premier séjour, et j'ai pu dire :

Agnosco veteris vestigia flammæ.

Vous savez qu'à la formation du ministère Martignac le seul nom de l'Italie avait fait disparaître le reste de mes répugnances, mais je ne suis jamais sûr de mes dispositions en matière de joie : je ne fus pas plutôt parti avec madame de Chateaubriand que ma tristesse naturelle me rejoignit en chemin. Vous allez vous en convaincre par mon journal de route :

« Lausanne, 22 septembre 1828.

« J'ai quitté Paris le 16 de ce mois : j'ai passé « le 17 à Villeneuve-sur-Yonne : que de sou- « venirs ! Joubert a disparu ; le château aban- « donné de Passy a changé de maître ; il m'a « été dit : « Soyez la cigale des nuits. » *Esto* « *cicada noctium*. »

« Arona, 25 septembre.

« Arrivé à Lausanne le 22, j'ai suivi la route « par laquelle ont disparu deux autres femmes « qui m'avaient voulu du bien et qui, dans l'or- « dre de la nature, me devaient survivre : l'une, « madame la marquise de Custines, est venue « mourir à Bex ; l'autre, madame la duchesse « de Duras, il n'y a pas encore un an, courait « au Simplon, fuyant devant la mort qui l'at- « teignit à Nice.

Noble Clara, digne et constante amie,
Ton souvenir ne vit plus en ces lieux ;
De ce tombeau l'on détourne les yeux,
Ton nom s'efface et le monde t'oublie !

« Le dernier billet que j'ai reçu de madame de
« Duras fait sentir l'amertume de cette dernière
« goutte de la vie qu'il nous faudra tous épuiser :

« Nice, 14 novembre 1828.

« Je vous ai envoyé un *asclepias carnata :*
« c'est un laurier grimpant de pleine terre qui
« ne craint pas le froid et qui a une fleur rouge
« comme le camélia, qui sent excellent ; met-
« tez-le sous les fenêtres de la bibliothèque du
« Bénédictin.

« Je vous dirai un mot de mes nouvelles :
« c'est toujours la même chose ; je languis sur
« mon canapé toute la journée, c'est-à-dire tout
« le temps où je ne suis pas en voiture ou à
« marcher dehors ; ce que je ne puis faire au
« delà d'une demi-heure. Je rêve au passé ; ma
« vie a été si agitée, si variée, que je ne puis
« dire que j'éprouve un violent ennui : si je pou-
« vais seulement coudre ou faire de la tapisse-
« rie, je ne me trouverais pas malheureuse. Ma

« vie présente est si éloignée de ma vie passée,
« qu'il me semble que je lis des mémoires, ou
« que je regarde un spectacle. »

« Ainsi, je suis rentré dans l'Italie privé de
« mes appuis, comme j'en sortis il y a vingt-cinq
« ans. Mais à cette première époque je pouvais
« réparer mes pertes; aujourd'hui qui voudrait
« s'associer à quelques vieux jours? Personne
« ne se soucie d'habiter une ruine.

« Au village même du Simplon, j'ai vu le pre-
« mier sourire d'une heureuse aurore. Les ro-
« chers, dont la base s'étendait noircie à mes
« pieds, resplendissaient de rose au haut de la
« montagne, frappés des rayons du soleil. Pour
« sortir des ténèbres, il suffit de s'élever vers le
« ciel.

« Si l'Italie avait déjà perdu pour moi de son
« éclat lors de mon voyage à Vérone en 1822,
« dans cette année 1828 elle m'a paru encore
« plus décolorée; j'ai mesuré les progrès du
« temps. Appuyé sur le balcon de l'auberge à
« Arona, je regardais les rivages du lac Majeur,

« peints de l'or du couchant et bordés de flots « d'azur. Rien n'était doux comme ce paysage « que le château bordait de ses créneaux. Ce « spectacle ne me portait ni plaisir ni sentiment. « Les années printanières marient à ce qu'elles « voient leurs espérances ; un jeune homme va « errant avec ce qu'il aime, ou avec les souvenirs « du bonheur absent. S'il n'a aucun lien, il en « cherche ; il se flatte à chaque pas de trouver « quelque chose ; des pensées de félicité le « suivent : cette disposition de son âme se réflé- « chit sur les objets.

« Au surplus, je m'aperçois moins du rape- « tissement de la société actuelle lorsque je me « trouve seul. Laissé à la solitude dans laquelle « Bonaparte a laissé le monde, j'entends à peine « les générations débiles qui passent et va- « gissent au bord du désert. »

« Bologne, 28 septembre 1828.

« A Milan, en moins d'un quart d'heure, j'ai

« compté dix-sept bossus passant sous la fe-
« nêtre de mon auberge. La schlague allemande
« a déformé la jeune Italie.

« J'ai vu dans son sépulcre saint Charles Bo-
« romée dont je venais de toucher la crèche à
« Arona. Il comptait deux cent quarante-quatre
« années de mort. Il n'était pas beau.

« A Borgo San Donnino, madame de Chateau-
« briand est accourue dans ma chambre au mi-
« lieu de la nuit : elle avait vu tomber ses robes et
« son chapeau de paille des chaises où ils étaient
« suspendus. Elle en avait conclu que nous étions
« dans une auberge hantée des esprits ou habitée
« par des voleurs. Je n'avais éprouvé aucune
» commotion dans mon lit ; il était pourtant vrai
« qu'un tremblement de terre s'était fait sentir
« dans l'Apennin : ce qui renverse les cités peut
« faire tomber les vêtements d'une femme. C'est
« ce que j'ai dit à madame de Chateaubriand ; je
» lui ai dit aussi que j'avais traversé sans acci-
« dent en Espagne, dans la Vega du Xenil, un
« village culbuté la veille par une secousse sou-

« terraine. Ces hautes consolations n'ont pas eu
« le moindre succès, et nous nous sommes em-
« pressés de quitter cette caverne d'assassins.

« La suite de ma course m'a montré partout la
« fuite des hommes et l'inconstance des fortunes.
« A Parme, j'ai trouvé le portrait de la veuve de
« Napoléon; cette fille des Césars est maintenant
« la femme du comte de Nieperg; cette mère du
« fils du conquérant a donné des frères à ce fils :
« elle fait garantir les dettes qu'elle entasse par
« un petit Bourbon qui demeure à Lucques, et qui
« doit, s'il y a lieu, hériter du duché de Parme.

« Bologne me semble moins désert qu'à l'épo-
« que de mon premier voyage. J'y ai été reçu avec
« les honneurs dont on assomme les ambassa-
« deurs. J'ai visité un beau cimetière : je n'ou-
« blie jamais les morts; c'est notre famille.

« Je n'avais jamais si bien admiré les Carrache
« qu'à la nouvelle galerie de Bologne. J'ai cru
« voir la sainte Cécile de Raphaël pour la pre-
« mière fois, tant elle était plus divine qu'au
« Louvre, sous notre ciel barbouillé de suie. »

« Ravenne, 1er octobre 1828.

« Dans la Romagne, pays que je ne connais-
« sais pas, une multitude de villes, avec leurs mai-
« sons enduites d'une chaux de marbre, sont per-
« chées sur le haut de diverses petites montagnes
« comme des compagnies de pigeons blancs.
« Chacune de ces villes offre quelques chefs-d'œu-
« vre des arts modernes ou quelques monuments
« de l'antiquité. Ce canton de l'Italie renferme
« toute l'histoire romaine; il faudrait le parcou-
« rir Tite-Live, Tacite et Suétone à la main.

« J'ai traversé Imola, évêché de Pie VII, et
« Faenza. A Forli je me suis détourné de ma
« route pour visiter à Ravenne le tombeau de
« Dante. En approchant du monument j'ai été
« saisi de ce frisson d'admiration que donne
« une grande renommée, quand le maître de
« cette renommée a été malheureux. Alfieri,
« qui avait sur le front *il pallor della morte*
« *e la speranza*, se prosterna sur ce mar-
« bre et lui adressa ce sonnet : *O gran Padre*

« *Alighier!* Devant le tombeau je m'appliquais
« ce vers du Purgatoire:

. . . . Frate,
Lo mondo è cieco, e tu vien ben da lui.

« Beatrice m'apparaissait; je la voyais telle
« qu'elle était lorsqu'elle inspirait à son poëte le
« désir *de soupirer et de mourir de pleurs:*

Di sospirare, e di morir di pianto.

« O ma pieuse chanson, dit le père des muses
« modernes, va pleurant à présent! va retrou-
« ver les femmes et les jeunes filles à qui tes
« sœurs avaient accoutumé de porter la joie!
« Et toi, qui es fille de la tristesse, va-t-en, in-
« consolée, demeurer avec Beatrice. »

« Et pourtant le créateur d'un nouveau monde
« de poésie oublia Beatrice quand elle eut quitté
« la terre; il ne la retrouva, pour l'adorer dans
« son génie, que quand il fut détrompé. Beatrice
« lui en fait le reproche, lorsqu'elle se prépare à
« montrer le ciel à son amant: « Je l'ai soutenu

« (Dante), dit-elle aux puissances du paradis, je
« l'ai soutenu quelque temps par mon visage et
« mes yeux d'enfant; mais quand je fus sur le
« seuil de mon second âge et que je changeai
« de vie, il me quitta et se donna à d'autres. »

« Dante refusa de rentrer dans sa patrie au prix
« d'un pardon. Il répondit à l'un de ses parents :
« Si pour retourner à Florence il n'est d'autre
« chemin que celui qui m'est ouvert, je n'y
« retournerai point. Je puis partout contempler
« les astres et le soleil. » Dante dénia ses jours
« aux Florentins, et Ravenne leur a dénié ses
« cendres, alors même que Michel-Ange, génie
« ressuscité du poëte, se promettait de décorer
« à Florence le monument funèbre de celui qui
« avait appris *come l'uom s'eterna*.

« Le peintre du *Jugement dernier*, le sculp-
« teur de *Moïse*, l'architecte de la *Coupole de*
« *Saint-Pierre*, l'ingénieur du *vieux bastion de*
« *Florence*, le poëte des *Sonnets adressés à*
« *Dante*, se joignit à ses compatriotes et appuya
« de ces mots la requête qu'ils présentèrent à

« Léon X : « *Io, Michel Agnolo, scultore, il me-*
« *desimo a vostra santità supplico, offerendomi*
« *al divin poeta fare la sepoltura sua conde-*
« *cente e in loco onorevole in questa città.* »

« Michel Ange, dont le ciseau fut trompé dans
« son espérance, eut recours à son crayon pour
« élever à cet autre lui-même un autre mau-
« solée. Il dessina les principaux sujets de la
« *Divina Commedia* sur les marges d'un exem-
« plaire in-folio des œuvres du grand poëte ;
« un navire, qui portait de Livourne à Civita-
« Vecchia ce double monument, fit naufrage.

« Je m'en revenais tout ému et ressentant
« quelque chose de cette commotion mêlée d'une
« terreur divine que j'éprouvai à Jérusalem, lors-
« que mon *cicerone* m'a proposé de me con-
« duire à la maison de lord Byron. Eh ! que me
« faisait Childe-Harold et la signora Giuccioli en
« présence de Dante et de Beatrice ! Le malheur
« et les siècles manquent encore à Childe-Ha-
« rold ; qu'il attende l'avenir. Byron a été mal
« inspiré dans sa prophétie de Dante.

« J'ai retrouvé Constantinople à Saint-Vital et « à Saint-Apollinaire. Honorius et sa poule ne « m'importaient guère; j'aime mieux Placidie et « ses aventures, dont le souvenir me revenait « dans la basilique de Saint-Jean-Baptiste ; c'est « le roman chez les barbares. Théodoric reste « grand, bien qu'il ait fait mourir Boëce. Ces « Goths étaient d'une race supérieure ; Amala- « sonte, bannie dans une île du lac de Bolsène, « s'efforça, avec son ministre Cassiodore, de con- « server ce qui restait de la civilisation romaine. « Les Exarques apportèrent à Ravenne la déca- « dence de leur empire. Ravenne fut lombarde « sous Astolphe ; les Carlovingiens la rendirent à « Rome. Elle devint sujette de son archevêque, « puis elle se changea de république en tyrannie ; « finalement, après avoir été guelfe ou gibeline, « après avoir fait partie des États Vénitiens, elle « est retournée à l'Église sous le pape Jules II, et « ne vit plus aujourd'hui que par le nom de Dante.

« Cette ville, que Rome enfanta dans son âge « avancé, eut dès sa naissance quelque chose de

« la vieillesse de sa mère. A tout prendre, je vi-
« vrais bien ici; j'aimerais à aller à la colonne des
« Français, élevée en mémoire de la bataille de
« Ravenne. Là se trouvèrent le cardinal de Mé-
« dicis (Léon X) et Arioste, Bayard et Lautrec,
« frère de la comtesse de Chateaubriand. Là fut
« tué à l'âge de vingt-quatre ans le beau Gaston
« de Foix : « Nonobstant toute l'artillerie tirée
« par les Espagnols, les Français marchoient
« toujours, dit *le Loyal serviteur;* depuis que
« Dieu créa ciel et terre, ne fut un plus cruel ne
« plus dur assaut entre François et Espagnols.
« Ils se reposoient les uns devant les autres pour
« reprendre leur haleine; puis, baissant la vue,
« ils recommençoient de plus belle en criant :
« France et Espagne! Il ne resta de tant de
« guerriers que quelques chevaliers, qui alors
« affranchis de la gloire endossèrent le froc.

« On voyait aussi dans quelque chaumière
« une jeune fille qui, en tournant son fuseau,
« embarrassait ses doigts délicats dans du
« chanvre; elle n'avait pas l'habitude d'une

« pareille vie : c'était une Trivulce. Quand à
« travers sa porte entre-bâillée elle voyait deux
« lames se rejoindre dans l'étendue des flots,
« elle sentait sa tristesse s'accroître : cette
« femme avait été aimée d'un grand roi. Elle
« continuait d'aller tristement, par un chemin
« isolé, de sa chaumière à une église aban-
« donnée et de cette église à sa chaumière.

« L'antique forêt que je traversais était com-
« posée de pins esseulés ; ils ressemblaient à
« des mâts de galères engravées dans le sa-
« ble. Le soleil était près de se coucher lorsque
« je quittai Ravenne ; j'entendis le son lointain
« d'une cloche qui tintait : elle appelait les
« fidèles à la prière. »

« Ancone, 3 et 4 octobre.

« Revenu à Forli, je l'ai quitté de nouveau
« sans avoir vu sur ses remparts croulants l'en-
« droit d'où la duchesse Catherine Sforze dé-
« clara à ses ennemis, prêts à égorger son fils
« unique, qu'elle pouvait encore être mère.

« Pie VII, né à Césène, fut moine dans l'admi-
« rable couvent de la *Madona del Monte.*

« Je traversai près de Savignano la ravine
« d'un petit torrent : quand on me dit que j'a-
« vais passé le Rubicon, il me sembla qu'un
« voile se levait et que j'apercevais la terre du
« temps de César. Mon Rubicon, à moi, c'est
« la vie : depuis longtemps j'en ai franchi le
« premier bord.

« A Rimini, je n'ai rencontré ni Françoise,
« ni l'autre ombre sa compagne, *qui au vent*
« *semblaient si légères :*

E pajon si al vento esser leggieri.

« Rimini, Pesaro, Fano, Sinigaglia, m'ont
« amené à Ancone sur des ponts et sur des
« chemins laissés par les Augustes. Dans An-
« cone on célèbre aujourd'hui la fête du Pape ;
« j'en entends la musique à l'arc triomphal de
« Trajan : double souveraineté de la ville
« éternelle. »

« Lorette, 5 et 6 octobre.

« Nous sommes venus coucher à Lorette. Le « territoire offre un *specimen* parfaitement « conservé de la *colonie romaine*. Les paysans « fermiers de *Notre-Dame* sont dans l'aisance « et paraissent heureux ; les paysannes, belles « et gaies, portent une fleur dans leur cheve- « lure. Le prélat-gouverneur nous a donné « l'hospitalité. Du haut des clochers et du som- « met de quelques éminences de la ville, on a « des perspectives riantes sur les campagnes, « sur Ancone et sur la mer. Le soir nous avons « eu une tempête. Je me plaisais à voir la *va-* « *lentia muralis* et la fumeterre des chèvres « s'incliner au vent sur les vieux murs. Je me « promenais sous les galeries à double étage, « élevées d'après les dessins de Bramante. Ces « pavés seront battus des pluies de l'automne ; « ces brins d'herbe frémiront au souffle de l'A- « driatique longtemps après que j'aurai passé.

« A minuit j'étais retiré dans un lit de huit

« pieds carrés, consacré par Bonaparte ; une
« veilleuse éclairait à peine la nuit de ma cham-
« bre; tout à coup une petite porte s'ouvre, et
« je vois entrer mystérieusement un homme
« menant avec lui une femme voilée. Je me
« soulève sur le coude et le regarde ; il s'ap-
« proche de mon lit et se hâte, en se courbant
« jusqu'à terre, de me faire mille excuses de
« troubler ainsi le repos de M. l'ambassadeur :
« mais il est veuf ; il est un pauvre intendant ;
« il désire marier sa *ragazza*, ici présente :
« malheureusement il lui manque quelque
« chose pour la dot. Il relève le voile de l'or-
« pheline : elle était pâle, très-jolie et tenait les
« yeux baissés avec une modestie convenable.
« Ce père de famille avait l'air de vouloir s'en
« aller et laisser la fiancée m'achever son his-
« toire. Dans ce pressant danger, je ne deman-
« dai point à l'obligeant infortuné, comme de-
« manda le bon chevalier à la mère de la jeune
« fille de Grenoble, si elle était vierge ; tout
« ébouriffé, je pris quelques pièces d'or sur la

« table près de mon lit; je les donnai, pour faire
« honneur au Roi mon maître, à la *zitella*, *dont*
« *les yeux n'étaient pas enflés à force d'avoir*
« *pleuré*. Elle me baisa la main avec une re-
« connaissance infinie. Je ne prononçai pas un
« mot, et retombant sur mon immense couche,
« comme si je voulais dormir, la vision de Saint-
« Antoine disparut. Je remerciai mon patron
« saint François dont c'était la fête; je restai dans
« les ténèbres moitié riant, moitié regrettant, et
« dans une admiration profonde de mes vertus.

« C'était pourtant ainsi que je semais l'or,
« que j'étais ambassadeur, hébergé en toute
« pompe chez le gouverneur de Lorette, dans
« cette même ville où le Tasse était logé dans
« un mauvais bouge et où, faute d'un peu d'ar-
« gent, il ne pouvait continuer sa route. Il
« paya sa dette à Notre-Dame-de-Lorette par
« sa *canzone :*

Ecco fra le tempeste e i fieri venti.

« Madame de Chateaubriand fit amende ho-

« norable de ma passagère fortune, en mon-
« tant à genoux les degrés de la santa Chiesa.
« Après ma victoire de la nuit, j'aurais eu plus
« de droit que le Roi de Saxe de déposer mon
« habit de noces au trésor de Lorette ; mais je
« ne me pardonnerai jamais, à moi chétif en-
« fant des muses, d'avoir été si puissant et si
« heureux, là où le chantre de la Jérusalem
« avait été si faible et si misérable ! Torquato,
« ne me prends pas dans ce moment extraordi-
« naire de mes inconstantes prospérités ; la ri-
« chesse n'est pas mon habitude; vois-moi dans
« mon passage à Namur, dans mon grenier à
« Londres, dans mon infirmerie à Paris, afin
« de me trouver avec toi quelque lointaine
« ressemblance.

« Je n'ai point, comme Montaigne, laissé mon
« portrait en argent à Notre-Dame de Lorette, ni
« celui de ma fille, *Leonora Montana*, *filia*
« *unica;* je n'ai jamais désiré me survivre : mais
« pourtant une fille, et qui porterait le nom de
« Léonore ! »

« Spoleto.

« Après avoir quitté Lorette, passé Macerata,
« laissé Tolentino qui marque un pas de Bona-
« parte et rappelle un traité, j'ai gravi les der-
« niers redans de l'Apennin. Le plateau de la
« montagne est humide et cultivé comme une
« houblonnière. A gauche étaient les mers de la
« Grèce, à droite celles de l'Ibérie ; je pouvais
« être pressé du souffle des brises que j'avais
« respirées à Athènes et à Grenade. Nous
« sommes descendus vers l'Ombrie en circulant
« dans les volutes des gorges exfoliées où sont
« suspendus dans des bouquets de bois les des-
« cendants de ces montagnards qui fournirent
« des soldats à Rome après la bataille de Tra-
« simène.

« Foligno possédait une vierge de Raphaël
« qui est aujourd'hui au Vatican. *Vene*, dans
« une position charmante, est à la source du
« Clitumne. Le Poussin a reproduit ce site
« chaud et suave ; Byron l'a froidement chanté.

« Spoleto a donné le jour au pape actuel.
« Selon mon courrier Giorgini, Léon XII a
« placé dans cette ville les galériens pour ho-
« norer sa patrie. Spoleto osa résister à Anni-
« bal. Elle montre plusieurs ouvrages de Lippi
« l'ancien, qui, nourri dans le cloître, esclave
« en Barbarie, espèce de Cervantes chez les
« peintres, mourut à soixante ans passés du
« poison que lui donnèrent les parents de Lu-
« crèce, séduite par lui, croyait-on. »

« Civita Castellana.

« A Monte-Lupo, le comte Potoski s'ensevelit
« dans des laures charmantes ; mais les pensées
« de Rome ne l'y suivirent-elles point ? Ne se
« croyait-il pas transporté au milieu des *chœurs*
« *des jeunes filles ?* Et moi aussi, comme saint
« Jérôme, « j'ai passé, dans mon temps, le jour
« et la nuit à pousser des cris, à frapper ma
« poitrine jusqu'au moment où Dieu me ren-
« voyait la paix. » Je regrette de ne plus être ce
« que j'ai été, *plango me non esse quod fuerim.*

« Après avoir dépassé les ermitages de Mon-
« te-Lupo, nous avons commencé à contourner
« la Somma. J'avais déjà suivi ce chemin dans
« mon premier voyage de Florence à Rome par
« Pérouse, en accompagnant une femme mou-
« rante..

« A la nature de la lumière et à une sorte de
« vivacité du paysage, je me serais cru sur une
« des croupes des Alleghanis, n'était qu'un haut
« aqueduc, surmonté d'un pont étroit, me rappe-
« lait un ouvrage de Rome auquel les ducs lom-
« bards de Spoleto avaient mis la main : les
« Américains n'en sont pas encore à ces monu-
« ments qui viennent après la liberté. J'ai monté
« la Somma à pied, près des bœufs du Clitumne
« qui traînaient madame l'ambassadrice à son
« triomphe. Une jeune chevrière maigre, légère
« et gentille comme sa bique, me suivait, avec
« son petit frère, dans ces opulentes campagnes,
« en me demandant la *carità* : je la lui ai faite
« en mémoire de madame de Beaumont dont
« ces lieux ne se souviennent plus.

Alas ! regardless of their doom,
The little victims play !
No sense have they of ills to come,
Nor care beyond to-day.

« Hélas! sans souci de leur destinée, folâ-
« trent les petites victimes! Elles n'ont ni pré-
« vision des maux à venir, ni soin d'outre-
« journée. »

« J'ai retrouvé Terni et ses cascades. Une
« campagne plantée d'oliviers m'a conduit à
« Narni ; puis, en passant par Otricoli, nous
« sommes venus nous arrêter à la triste Civita
« Castellana. Je voudrais bien aller à *Santa-*
« *Maria di Falleri* pour voir une ville qui n'a
« plus que la peau, son enceinte : à l'intérieur
« elle était vide : *misère humaine, à Dieu ra-*
« *mène*. Laissons passer mes grandeurs et je
« reviendrai chercher la ville des Falisques. Du
« tombeau de Néron, je vais montrer bientôt
« à ma femme la croix de Saint-Pierre qui
« domine la ville des Césars. »

Lettres à madame Récamier

Vous venez de parcourir mon journal de route, vous allez lire mes lettres à madame Récamier, entremêlées, comme je l'ai annoncé, de pages historiques.

Parallèlement vous trouverez mes dépêches. Ici paraîtront distinctement les deux hommes qui existent en moi.

A MADAME RÉCAMIER.

« Rome, ce 11 octobre 1828.

« J'ai traversé cette belle contrée, remplie « de votre souvenir; il me consolait, sans pour- « tant m'ôter la tristesse de tous les autres « souvenirs que je rencontrais à chaque pas. « J'ai revu cette mer Adriatique que j'avais « traversée il y a plus de vingt ans. Dans quelle « disposition d'âme ! A Terni, je m'étais arrêté « avec une pauvre expirante. Enfin je suis « entré dans Rome. Ses monuments, après « ceux d'Athènes, comme je le craignais, « m'ont paru moins parfaits. Ma mémoire des « lieux, étonnante et cruelle à la fois, ne m'a- « vait pas laissé oublier une seule pierre.

« Je n'ai vu personne encore, excepté le « secrétaire d'État, le cardinal Bernetti. Pour « avoir à qui parler, je suis allé chercher Gué- « rin, hier au coucher du soleil : il a paru « charmé de ma visite. Nous avons ouvert une

« fenêtre sur Rome et admiré l'horizon. C'est
« la seule chose qui soit restée, pour moi, telle
« que je l'ai vue : mes yeux ou les objets ont
« changé; peut-être les uns et les autres. »

Léon XII et les cardinaux. — Les ambassadeurs.

Les premiers moments de mon séjour à Rome furent employés à des visites officielles. Sa Sainteté me reçut en audience privée ; les audiences publiques ne sont plus d'usage et coûtent trop cher. Léon XII, prince d'une grande taille et d'un air à la fois serein et triste, est

vêtu d'une simple soutane blanche ; il n'a aucun faste et se tient dans un cabinet pauvre, presque sans meubles. Il ne mange presque pas ; il vit, avec son chat, d'un peu de *polenta*. Il se sait très-malade et se voit dépérir avec une résignation qui tient de la joie chrétienne : il mettrait volontiers, comme Benoît XIV, son cercueil sous son lit. Arrivé à la porte des appartements du Pape, un abbé me conduit par des corridors noirs jusqu'au refuge ou au sanctuaire de Sa Sainteté. Elle ne se donne pas le temps de s'habiller, de peur de me faire attendre ; elle se lève, vient au-devant de moi, ne me permet jamais de mettre un genou en terre pour baiser le bas de sa robe au lieu de sa mule, et me conduit par la main jusqu'au siége placé à droite de son indigent fauteuil. Assis, nous causons.

Le lundi je me rends à sept heures du matin chez le secrétaire d'État, Bernetti, homme d'affaires et de plaisir. Il est lié avec la princesse Doria ; il connaît le siècle et n'a accepté le

chapeau de cardinal qu'à son corps défendant. Il a refusé d'entrer dans l'Église, n'est sous-diacre qu'à brevet, et se pourrait marier demain en rendant son chapeau. Il croit à des révolutions et il va jusqu'à penser que si sa vie est longue, il a des chances de voir la chute temporelle de la papauté.

Les cardinaux sont partagés en trois *factions* :

La première se compose de ceux qui cherchent à marcher avec le temps et parmi lesquels se rangent Benvenuti et Opizzoni. Benvenuti s'est rendu célèbre par l'extirpation du brigandage et sa mission à Ravenne après le cardinal Rivarola ; Opizzoni, archevêque de Bologne, s'est concilié les diverses opinions dans cette ville industrielle et littéraire, difficile à gouverner.

La seconde *faction* se forme des *zelanti*, qui tentent de rétrograder : un de leurs chefs est le cardinal Odescalchi.

Enfin la troisième *faction* comprend les im-

mobiles, vieillards qui ne veulent ou ne peuvent aller ni en avant ni en arrière : parmi ces vieux on trouve le cardinal Vidoni, espèce de gendarme du traité de Tolentino : gros et grand, visage allumé, calotte de travers. Quand on lui dit qu'il a des chances à la papauté, il répond : *Lo santo Spirito sarebbe dunque ubriaco!* Il plante des arbres à Ponte-Mole, où Constantin fit le monde chrétien. Je vois ces arbres lorsque je sors de Rome par la porte du Peuple pour rentrer par la porte Angélique. Du plus loin qu'il m'aperçoit le cardinal me crie : *Ah! ah! signor ambasciadore di Francia!* puis il s'emporte contre les planteurs de ses pins. Il ne suit point l'étiquette cardinaliste; il se fait accompagner par un seul laquais dans une voiture à sa guise : on lui pardonne tout, en l'appelant *madama Vidoni*[1].

Mes collègues d'ambassade sont le comte Lut-

[1] Quand j'ai quitté Rome il a acheté ma calèche et m'a fait l'honneur d'y mourir, en allant à Ponte-Mole. (Note de Paris, 1836.)

zow, ambassadeur d'Autriche, homme poli: sa femme chante bien, toujours le même air, et parle toujours de ses *petits enfants*; le savant baron Bunsen, ministre de Prusse et ami de l'historien Niebuhr (je négocie auprès de lui la résiliation en ma faveur du bail de son palais sur le Capitole); le ministre de Russie, prince Gagarin, exilé dans les grandeurs passées de Rome, pour des amours évanouies: s'il fut préféré par la belle madame Narischkin, un moment habitante de mon ancien ermitage d'Aulnay, il y aurait donc un charme dans la mauvaise humeur; on domine plus par ses défauts que par ses qualités.

M. de Labrador, ambassadeur d'Espagne, homme fidèle, parle peu, se promène seul, pense beaucoup, ou ne pense point, ce que je ne sais démêler.

Le vieux comte Fuscaldo représente Naples comme l'hiver représente le printemps. Il a une grande pancarte de carton sur laquelle il étudie avec des lunettes, non les champs de roses de Pæstum, mais les noms des étrangers sus-

pects dont il ne doit pas viser les passe-ports. J'envie son palais (Farnèse), admirable structure inachevée, que Michel-Ange couronna, que peignit Annibal Carrache aidé d'Augustin son frère, et sous le portique duquel s'abrite le sarcophage de Cecilia Metella, qui n'a rien perdu au changement de mausolée. Fuscaldo, en loques d'esprit et de corps, a, dit-on, une maîtresse.

Le comte de Celles, ambassadeur du roi des Pays-Bas, avait épousé mademoiselle de Valence, aujourd'hui morte : il en a eu deux filles, qui par conséquent sont petites-filles de madame de Genlis. M. de Celles est resté préfet, parce qu'il l'a été ; caractère mêlé du loquace, du tyranneau, du recruteur et de l'intendant, qu'on ne perd jamais. Si vous rencontrez un homme qui, au lieu d'arpents, de toises et de pieds, vous parle d'*hectares*, de *mètres* et de *décimètres*, vous avez mis la main sur un préfet.

M. de Funchal, ambassadeur demi-avoué

du Portugal, est ragotin, agité, grimacier, vert comme un singe du Brésil, et jaune comme une orange de Lisbonne : il chante pourtant sa négresse, ce nouveau Camoëns ! Grand amateur de musique, il tient à sa solde une espèce de Paganini, en attendant la restauration de son roi.

Par-ci, par-là, j'ai entrevu de petits finauds de ministres de divers petits États, tout scandalisés du bon marché que je fais de mon ambassade : leur importance boutonnée, gourmée, silencieuse, marche les jambes serrées et à pas étroits : elle a l'air prête à crever de secrets, qu'elle ignore.

Les anciens artistes et les artistes nouveaux.

Ambassadeur en Angleterre dans l'année 1822, je recherchai les lieux et les hommes que j'avais jadis connus à Londres en 1793; ambassadeur auprès du Saint-Siége en 1828, je me suis hâté de parcourir les palais et les ruines, et de redemander les personnes que

j'avais vues à Rome en 1803 : des palais et des ruines, j'en ai retrouvé beaucoup; des personnes, peu.

Le palais Lancelotti, autrefois loué au cardinal Fesch, est maintenant occupé par ses vrais maîtres, le prince Lancelotti et la princesse Lancelotti, fille du prince Massimo. La maison où demeura madame de Beaumont, à la place d'Espagne, a disparu. Quant à madame de Beaumont, elle est demeurée dans son dernier asile, et j'ai prié avec le pape Léon XII à sa tombe.

Canova a pris également congé du monde. Je le visitai deux fois dans son atelier en 1803; il me reçut le maillet à la main. Il me montra de l'air le plus naïf et le plus doux son énorme statue de Bonaparte et son Hercule lançant Lycas dans les flots : il tenait à vous convaincre qu'il pouvait arriver à l'énergie de la forme; mais alors même son ciseau se refusait à fouiller profondément l'anatomie; la nymphe restait malgré lui dans les chairs, et l'Hébé se

retrouvait sous les rides de ses vieillards. J'ai rencontré sur ma route le premier sculpteur de mon temps; il est tombé de son échafaud, comme Goujon de l'échafaud du Louvre; la mort est toujours là pour continuer la Saint-Barthélemy éternelle, et nous abattre avec ses flèches.

Mais qui vit encore, à ma grande joie, c'est mon vieux Boguet, le doyen des peintres français à Rome. Deux fois il a essayé de quitter ses campagnes aimées; il est allé jusqu'à Gênes; le cœur lui a failli et il est revenu à ses foyers adoptifs. Je l'ai choyé à l'ambassade, ainsi que son fils pour lequel il a la tendresse d'une mère. J'ai recommencé avec lui nos anciennes excursions; je ne m'apercois de sa vieillesse qu'à la lenteur de ses pas; j'éprouve une sorte d'attendrissement en contrefaisant le jeune, et en mesurant mes enjambées sur les siennes. Nous n'avons plus ni l'un ni l'autre longtemps à voir couler le Tibre.

Les grands artistes, à leur grande époque,

menaient une tout autre vie que celle qu'ils mènent aujourd'hui : attachés aux voûtes du Vatican, aux parois de Saint-Pierre, aux murs de la Farnésine, ils travaillaient à leurs chefs-d'œuvre suspendus avec eux dans les airs. Raphaël marchait environné de ses élèves, escorté des cardinaux et des princes, comme un sénateur de l'ancienne Rome suivi et devancé de ses clients. Charles-Quint posa trois fois devant le Titien; il ramassait son pinceau et lui cédait la droite à la promenade, de même que François Ier assistait Léonard de Vinci sur son lit de mort. Titien alla en triomphe à Rome; l'immense Buonarotti l'y reçut : à quatre-vingt-dix-neuf ans, Titien tenait encore d'une main ferme, à Venise, son pinceau d'un siècle, vainqueur des siècles.

Le grand-duc de Toscane fit déterrer secrètement Michel-Ange, mort à Rome après avoir posé, à quatre-vingt-huit ans, le faîte de la coupole de Saint-Pierre. Florence, par des obsèques magnifiques, expia sur les cendres de son

grand peintre l'abandon où elle avait laissé la poussière de Dante, son grand poëte.

Velasquez visita deux fois l'Italie, et l'Italie se leva deux fois pour le saluer : le précurseur de Murillo reprit le chemin des Espagnes chargé des fruits de cette Hespérie ausonienne, qui s'étaient détachés sous sa main : il emporta un tableau de chacun des douze peintres les plus célèbres de cette époque.

Ces fameux artistes passaient leurs jours dans des aventures et des fêtes ; ils défendaient les villes et les châteaux ; ils élevaient des églises, des palais et des remparts ; ils donnaient et recevaient de grands coups d'épée, séduisaient des femmes, se réfugiaient dans les cloîtres, étaient absous par les papes et sauvés par les princes. Dans une orgie que Benvenuto Cellini a racontée, on voit figurer les noms d'un Michel-Ange et de Jules Romain.

Aujourd'hui la scène est bien changée ; les artistes à Rome vivent pauvres et retirés. Peut-être y a-t-il dans cette vie une poésie qui vaut

la première. Une association de peintres allemands a entrepris de faire remonter la peinture au Pérugin, pour lui rendre son inspiration chrétienne. Ces jeunes néophytes de Saint-Luc prétendent que Raphaël dans sa seconde manière est devenu païen, et que son talent a dégénéré. Soit; soyons païens comme les vierges raphaéliques; que notre talent dégénère et s'affaiblisse comme dans le tableau de la Transfiguration! Cette erreur honorable de la nouvelle école sacrée n'en est pas moins une erreur; il s'ensuivrait que la raideur et le mal dessiné des formes serait la preuve de la vision intuitive, tandis que cette expression de foi, remarquable dans les ouvrages des peintres qui précèdent la renaissance, ne vient point de ce que les personnages sont posés carrément et immobiles comme des sphinx, mais de ce que le peintre *croyait* comme son siècle. C'est sa pensée, non sa peinture, qui est religieuse; chose si vraie, que l'école espagnole est éminemment *pieuse* dans ses expressions, bien

qu'elle ait les grâces et les mouvements de la peinture depuis la Renaissance. D'où vient cela ? de ce que *les Espagnols sont chrétiens.*

Je vais voir travailler séparément les artistes : l'élève sculpteur demeure dans quelque grotte, sous les chênes verts de la villa Médicis, où il achève son enfant de marbre qui fait boire un serpent dans une coquille. Le peintre habite quelque maison délabrée dans un lieu désert ; je le trouve seul, prenant à travers sa fenêtre ouverte quelque vue de la campagne romaine. La *Brigande* de M. Schnetz est devenue la mère qui demande à une madone la guérison de son fils. Léopold Robert, revenu de Naples, a passé ces jours derniers par Rome, emportant avec lui les scènes enchantées de ce beau climat, qu'il n'a fait que coller sur sa toile.

Guérin est retiré, comme une colombe malade, au haut d'un pavillon de la villa Médicis. — Il écoute, la tête sous son aile, le bruit du vent du Tibre ; quand il se réveille, il dessine à la plume la mort de Priam.

Horace Vernet s'efforce de changer sa manière; y réussira-t-il? Le serpent qu'il enlace à son cou, le costume qu'il affecte, le cigare qu'il fume, les masques et les fleurets dont il est entouré, rappellent trop le bivouac.

Qui a jamais entendu parler de mon ami M. Quecq, successeur de Jules III dans le casin de Michel-Ange, de Vignole et de Thadée Zuccari? et pourtant il a peint pas trop mal, dans son nymphée en décret, la mort de Vitellius. Les parterres en friche sont hantés par un animal futé que s'occupe à chasser M. Quecq : c'est un renard, arrière-petit-fils de Gourpil-Renart, premier du nom et neveu d'Ysengrain-le-Loup.

Pinelli, entre deux ivresses, m'a promis douze scènes de danses, de jeux et de voleurs. C'est dommage qu'il laisse mourir de faim son grand chien couché à sa porte. — Thorwaldsen et Camuccini sont les deux princes des pauvres artistes de Rome.

Quelquefois ces artistes dispersés se réunissent, ils vont ensemble à pied à Subiaco.

Chemin faisant, ils barbouillent sur les murs de l'auberge de Tivoli des grotesques. Peut-être un jour reconnaîtra-t-on quelque Michel-Ange au charbonné qu'il aura tracé sur un ouvrage de Raphaël.

Je voudrais être né artiste: la solitude, l'indépendance, le soleil parmi des ruines et des chefs-d'œuvre, me conviendraient. Je n'ai aucun besoin; un morceau de pain, une cruche de *l'Aqua Felice*, me suffiraient. Ma vie a été misérablement accrochée aux buissons de ma route; heureux si j'avais été l'oiseau libre qui chante et fait son nid dans ces buissons!

Nicolas Poussin acheta, de la dot de sa femme, une maison sur le monte Pincio, en face d'un autre casino qui avait appartenu à Claude Gelée, dit le Lorrain.

Mon autre compatriote Claude mourut aussi sur les genoux de la reine du monde. Si Poussin reproduit la campagne de Rome lors même que la scène de ses paysages est placée ailleurs, le Lorrain reproduit les ciels de Rome lors

même qu'il peint des vaisseaux et un soleil couchant sur la mer.

Que n'ai-je été le contemporain de certaines créatures privilégiées pour lesquelles je me sens de l'attrait dans les siècles divers ! Mais il m'eût fallu ressusciter trop souvent. Le Poussin et Claude le Lorrain ont passé au Capitole ; des rois y sont venus et ne les valaient pas. De Brosses y rencontra le prétendant d'Angleterre ; j'y trouvai en 1803 le roi de Sardaigne abdiqué, et aujourd'hui, en 1828, j'y vois le frère de Napoléon, roi de Westphalie. Rome déchue offre un asile aux puissances tombées ; ses ruines sont un lieu de franchise pour la gloire persécutée et les talents malheureux.

Ancienne société romaine.

Si j'avais peint la société de Rome il y a un quart de siècle, de même que j'ai peint la Campagne romaine, je serais obligé de retoucher mon portrait; il ne serait plus ressemblant. Chaque génération est de trente-trois années,

la vie du Christ (le Christ est le type de tout); chaque génération dans notre monde occidental varie sa forme. L'homme est placé dans un tableau dont le cadre ne change point, mais dont les personnages sont mobiles. Rabelais était dans cette ville en 1536 avec le cardinal du Bellay; il faisait l'office de maître d'hôtel de Son Éminence; *il tranchait et présentait.*

Rabelais, changé en frère *Jean des Entommeures*, n'est pas de l'avis de Montaigne, qui n'a presque point ouï de cloches à Rome et *beaucoup moins que dans un village de France;* Rabelais, au contraire, en entend beaucoup dans l'*isle Sonnante* (Rome), *doutant que ce fut Dodone avec ses chaudrons.*

Quarante-quatre ans après Rabelais, Montaigne trouva les bords du Tibre plantés, et il remarque que le 16 mars il y avait des roses et des artichauts à Rome. Les églises étaient nues, sans statues de saints, sans tableaux, moins ornées et moins belles que les églises de France. Montaigne était accoutumé à la *vastité*

sombre de nos cathédrales gothiques ; il parle plusieurs fois de Saint-Pierre sans le décrire, insensible ou indifférent qu'il paraît être aux arts. En présence de tant de chefs-d'œuvre, aucun nom ne s'offre au souvenir de Montaigne ; sa mémoire ne lui parle ni de Raphaël, ni de Michel-Ange, mort il n'y avait pas encore seize ans.

Au reste, les idées sur les arts, sur l'influence philosophique des génies qui les ont agrandis ou protégés, n'étaient point encore nées. Le temps fait pour les hommes ce que l'espace fait pour les monuments ; on ne juge bien des uns et des autres qu'à distance et au point de la perspective; trop près on ne les voit pas, trop loin on ne les voit plus.

L'auteur des *Essais* ne cherchait dans Rome que la Rome antique : « Les bâtimens de cette « Rome bastarde, dit-il, qu'on voit à cette heure, « attachant à ces masures, quoiqu'ils aient de « quoi ravir en admiration nos siècles présens, « me font ressouvenir des nids que les moi-

« neaux et les corneilles vont suspendant en « France aux voûtes et parois des églises que « les huguenots viennent d'y démolir. »

Quelle idée Montaigne se faisait-il donc de l'ancienne Rome, s'il regardait Saint-Pierre comme un nid de moineaux suspendu aux parois du Colysée ?

Le nouveau citoyen romain par bulle authentique de l'an 1581 depuis J.-C. avait remarqué que les Romaines ne portaient point de *loup* ou de masque comme les Françaises ; elles paraissaient en public couvertes de perles et de pierreries, mais leur *ceinture était trop lâche* et elles ressemblaient à des *femmes enceintes*. Les hommes étaient habillés de noir, « et bien « qu'ils fussent ducs, comtes et marquis, ils « *avoient l'apparence un peu vile*. »

N'est-il pas singulier que saint Jérôme remarque la démarche des Romaines qui les fait ressembler à des femmes enceintes : *solutis genibus fractus incessus*, « à pas brisés, les ge« noux fléchissants ? »

Presque tous les jours, lorsque je sors par la porte Angélique, je vois une chétive maison assez près du Tibre, avec une enseigne française enfumée représentant un ours : c'est là que Michel, seigneur de Montaigne, débarqua en arrivant à Rome, non loin de l'hôpital qui servit d'asile à ce pauvre fou, homme *formé à l'antique et pure poésie* que Montaigne avait visité dans sa *loge* à Ferrare, qui lui avait causé encore *plus de dépit que de compassion.*

Ce fut un événement mémorable, lorsque le XVII[e] siècle députa son plus grand poëte protestant et son plus sérieux génie pour visiter, en 1638, la grande Rome catholique. Adossée à la croix, tenant dans ses mains les deux Testaments, ayant derrière elle les générations coupables sorties d'Éden, et devant elle les générations rachetées descendues du jardin des Olives, elle disait à l'hérétique né d'hier : « Que « veux-tu à ta vieille mère ? »

Leonora, la Romaine, enchanta Milton. A-t-on jamais remarqué que Leonora se retrouve dans

les *Mémoires* de madame de Motteville, aux concerts du cardinal Mazarin?

L'ordre des dates amène l'abbé Arnauld à Rome après Milton. Cet abbé, qui avait porté les armes, raconte une anecdote curieuse par le nom d'un des personnages, en même temps qu'elle fait revoir les mœurs des courtisanes. Le *héros de la fable*, le duc de Guise, petit-fils du Balafré, allant en quête de son aventure de Naples, passa par Rome en 1647 : il y connut la Nina Barcarola. Maison-Blanche, secrétaire de M. Deshayes, ambassadeur à Constantinople, s'avisa de vouloir être le rival du duc de Guise. Mal lui en prit; on substitua (c'était la nuit, dans une chambre sans lumière) une hideuse vieille à Nina. « Si les ris furent grands « d'un côté, la confusion le fut de l'autre autant « qu'on se le peut imaginer, dit Arnauld. L'A- « donis, s'étant démêlé avec peine des embras- « sements de sa déesse, s'enfuit tout nu de cette « maison comme s'il eût eu le diable à ses « trousses. »

Le cardinal de Retz n'apprend rien sur les mœurs romaines. J'aime mieux le *petit* Coulanges et ses deux voyages en 1656 et 1689 : il célèbre ces *vignes* et ces *jardins* dont les noms seuls sont un charme.

Dans la promenade à la *Porta Pia* je retrouve presque toutes les personnes nommées par Coulanges : les personnes ? Non ! leurs petits-fils et petites-filles.

Madame de Sévigné reçoit les vers de Coulanges ; elle lui répond du château des Rochers dans ma pauvre Bretagne à dix lieues de Combourg : « Quelle triste date auprès de la vôtre, « mon aimable cousin ! Elle convient à une so- « litaire comme moi, et celle de Rome à celui « dont l'étoile est errante. Que la fortune vous « a traité doucement, comme vous dites, quoi- « qu'elle vous ait fait querelle ! ! !.. »

Entre le premier voyage de Coulanges à Rome, en 1656, et son second voyage, en 1689, il s'était écoulé trente-trois ans : je n'en compte que vingt-cinq de perdus depuis mon premier

voyage à Rome, en 1803, et mon second voyage en 1828. Si j'avais connu madame de Sévigné, je l'aurais guérie du chagrin de vieillir.

Spon, Misson, Dumont, Addison suivent successivement Coulanges. Spon avec Wheller, son compagnon, m'ont guidé sur les débris d'Athènes.

Il est curieux de lire dans Dumont comment les chefs-d'œuvre que nous admirons étaient disposés à l'époque de son voyage en 1690 : on voyait au Belvedère les fleuves du Nil et du Tibre, l'Antinoüs, la Cléopâtre, le Laocoon et le torse supposé d'Hercule. Dumont place dans le jardin du Vatican *les paons de bronze qui étaient sur le tombeau de Scipion l'Africain.*

Addison voyage en *scholar*, sa course se résume en citations classiques empreintes de souvenirs anglais : en passant à Paris il avait offert ses poésies latines à M. Boileau.

Le père Labat suit l'auteur de Caton : c'est un singulier homme que ce moine parisien de l'ordre des Frères Prêcheurs. Missionnaire aux

Antilles, flibustier, habile mathématicien, architecte et militaire, brave artilleur pointant le canon comme un grenadier, critique savant et ayant remis les Dieppois en possession de leur découverte primitive en Afrique, il avait l'esprit enclin à la raillerie et le caractère à la liberté. Je ne sache aucun voyageur qui donne des notions plus exactes et plus claires sur le gouvernement pontifical. Labat court les rues, va aux processions, se mêle de tout et se moque à peu près de tout.

Le frère prêcheur raconte qu'on lui a donné chez les capucins, à Cadix, des draps de lit tout neufs depuis dix ans, et qu'il a vu un saint Joseph habillé à l'espagnole, épée au côté, chapeau sous le bras, cheveux poudrés et lunettes sur le nez. A Rome, il assiste à une messe : « Jamais, « dit-il, je n'ai tant vu de musiciens mutilés en« semble et une symphonie si nombreuse. Les « connaisseurs disaient qu'il n'y avait rien de si « beau. Je disais la même chose pour faire croire « que je m'y connaissais ; mais si je n'avais pas

« eu l'honneur d'être du cortége de l'officiant,
« j'aurais quitté la cérémonie qui dura au moins
« trois bonnes heures, qui m'en parurent bien
« six. »

Plus je descends vers le temps où j'écris, plus les usages de Rome deviennent semblables aux usages d'aujourd'hui.

Du temps de de Brosses les Romaines portaient de faux cheveux; la coutume venait de loin : Properce demande à sa *vie* pourquoi elle se plaît à orner ses cheveux :

Quid juvat ornato procedere, vita, capillo?

Les Gauloises, nos mères, fournissaient la chevelure des Sévérine, des Prisca, des Faustine, des Sabine. Velléda dit à Eudore, en parlant de ses cheveux : « C'est mon diadème et « je l'ai gardé pour toi. » Une chevelure n'était pas la plus grande conquête des Romains; mais elle en était une des plus durables : on retire

souvent des tombeaux de femmes cette parure entière qui a résisté aux ciseaux des filles de la nuit, et l'on cherche en vain le front élégant qu'elle couronna. Les tresses parfumées, objet de l'idolâtrie de la plus volage des passions, ont survécu à des empires ; la mort, qui brise toutes les chaînes, n'a pu rompre ce léger réseau. Aujourd'hui les Italiennes portent leurs propres cheveux, que les femmes du peuple nattent avec une grâce coquette.

Le magistrat voyageur de Brosses a, dans ses portraits et dans ses écrits, un faux air de Voltaire avec lequel il eut une dispute comique à propos d'un champ. De Brosses causa plusieurs fois au bord du lit d'une princesse Borghèse. En 1803, j'ai vu dans le palais Borghèse une autre princesse qui brillait de tout l'éclat de la gloire de son frère : Pauline Bonaparte n'est plus ! Si elle eût vécu aux jours de Raphaël, il l'aurait représentée sous la forme d'un de ces amours qui s'appuient sur le dos des lions à la Farnésine, et la même langueur eût emporté le

peintre et le modèle. Que de fleurs ont déjà passé dans ces steppes où j'ai fait errer Jérôme, Augustin, Eudore et Cymodocée !

De Brosses représente les Anglais à la place d'Espagne à peu près comme nous les voyons aujourd'hui, vivant ensemble, faisant grand bruit, regardant les pauvres humains du haut en bas et s'en retournant dans leur taudis rougeâtre à Londres, sans avoir jeté à peine un coup d'œil sur le Colysée. De Brosses obtint l'honneur de faire sa cour à Jacques III :

« Des deux fils du prétendant, dit-il, l'aîné
« est âgé d'environ vingt ans, l'autre de quinze.
« J'entends dire à ceux qui les connaissent à
« fond que l'aîné vaut beaucoup mieux et qu'il
« est plus chéri dans son intérieur ; qu'il a de
« la bonté de cœur et un grand courage ; qu'il
« sent vivement sa situation, et que, s'il n'en
« sort pas un jour, ce ne sera pas faute d'intré-
« pidité. On m'a raconté qu'ayant été mené tout
« jeune au siége de Gaëte, lors de la conquête
« du royaume de Naples par les Espagnols,

« dans la traversée son chapeau vint à tomber « dans la mer. On voulut le ramasser : « Non, « dit-il, ce n'est pas la peine ; il faudra bien que « j'aille le chercher un jour moi-même. »

De Brosses croit que si le prince de Galles tente quelque chose, il ne réussira pas, et il en donne les raisons. Revenu à Rome après ses vaillantes apertises, Charles-Édouard, qui portait le nom de comte d'Albany, perdit son père; il épousa la princesse de Stolberg-Gœdern, et s'établit en Toscane. Est-il vrai qu'il visita secrètement Londres en 1753 et 1761, comme Hume le raconte, qu'il assista au couronnement de Georges III, et qu'il dit à quelqu'un qui l'avait reconnu dans la foule : « L'homme qui « est l'objet de toute cette pompe est celui que « j'envie le moins. »

L'union du prétendant ne fut pas heureuse ; la comtesse d'Albany se sépara de lui et fixa son séjour à Rome : ce fut là qu'un autre voyageur, Bonstetten, la rencontra le gentilhomme bernois, dans sa vieillesse, me faisait entendre à

Genève qu'il avait des lettres de la première jeunesse de la comtesse d'Albany.

Alfieri vit à Florence la femme du prétendant et il l'aima pour la vie. « Douze ans après, dit-« il, au moment où j'écris toutes ces pauvretés, « à cet âge déplorable où il n'y a plus d'illusions, « je sens que je l'aime tous les jours davantage, à « mesure que le temps détruit le seul charme « qu'elle ne doit pas à elle-même, l'éclat de sa pas-« sagère beauté. Mon cœur s'élève, devient meil-« leur et s'adoucit par elle, et j'oserais dire la « même chose du sien, que je soutiens et fortifie. »

J'ai connu madame d'Albany à Florence; l'âge avait apparemment produit chez elle un effet opposé à celui qu'il produit ordinairement: le temps ennoblit le visage, et, quand il est de race antique, il imprime quelque chose de sa race sur le front qu'il a marqué: la comtesse d'Albany, d'une taille épaisse, d'un visage sans expression, avait l'air commun. Si les femmes des tableaux de Rubens vieillissaient, elles ressembleraient à madame d'Albany à l'âge où je

l'ai rencontrée. Je suis fâché que ce cœur, *fortifié* et *soutenu* par Alfieri, ait eu besoin d'un autre appui. Je rappellerai ici un passage de ma lettre sur Rome à M. de Fontanes :

« Savez-vous que je n'ai vu qu'une seule fois
« le comte Alfieri dans ma vie, et devineriez-
« vous comment? Je l'ai vu mettre dans sa
« bière : on me dit qu'il n'était presque pas
« changé ; sa physionomie me parut noble et
« grave ; la mort y ajoutait sans doute une nou-
« velle sévérité ; le cercueil étant un peu trop
« court, on inclina la tête du mort sur sa poi-
« trine, ce qui lui fit faire un mouvement for-
« midable. »

Rien n'est triste comme de relire vers la fin de ses jours ce que l'on a écrit dans sa jeunesse : tout ce qui était au présent se trouve au passé.

J'aperçus un moment, en 1803, à Rome, le cardinal d'York, cet Henri IX, dernier des Stuarts, âgé de soixante-dix-neuf ans. Il avait eu la faiblesse d'accepter une pension de Geor-

ges III ; la veuve de Charles Ier en avait en vain sollicité une de Cromwell. Ainsi, la race des Stuarts a mis cent dix-neuf ans à s'éteindre, après avoir perdu le trône qu'elle n'a jamais retrouvé. Trois prétendants se sont transmis dans l'exil l'ombre d'une couronne : ils avaient de l'intelligence et du courage ; que leur a-t-il manqué ? la main de Dieu.

Au surplus, les Stuarts se consolèrent à la vue de Rome ; ils n'étaient qu'un léger accident de plus dans ces vastes décombres, une petite colonne brisée, élevée au milieu d'une grande voirie de ruines. Leur race, en disparaissant du monde, eut encore cet autre réconfort : elle vit tomber la vieille Europe, la fatalité attachée aux Stuarts entraîna avec eux dans la poussière les autres rois, parmi lesquels se trouvait Louis XVI, dont l'aïeul avait refusé un asile au descendant de Charles Ier, et Charles X est mort dans l'exil à l'âge du cardinal d'York ! et son fils et son petit-fils sont errants sur la terre !

Le voyage de Lalande en Italie, en 1765 et 1766, est encore ce qu'il y a de mieux et de plus exact sur la Rome des arts et sur la Rome antique. « J'aime à lire les historiens et les « poëtes, dit il, mais on ne saurait les lire avec « plus de plaisir qu'en foulant la terre qui les « portait, en se promenant sur les collines qu'ils « décrivent, en voyant couler les fleuves qu'ils « ont chantés. » Ce n'est pas trop mal pour un astronome qui mangeait des araignées.

Duclos, à peu près aussi décharné que Lalande, fait cette remarque fine : « Les pièces de « théâtre des différents peuples sont une image « assez vraie de leurs mœurs. L'arlequin, va- « let et personnage principal des comédies ita- « liennes, est toujours représenté avec un grand « désir de manger, et qui part d'un besoin ha- « bituel. Nos valets de comédie sont commu- « nément ivrogues, ce qui peut supposer cra- « pule, mais non pas misère. »

L'admiration déclamatoire de Dupaty n'offre pas de compensation pour l'aridité de Duclos

et de Lalande, elle fait pourtant sentir la présence de Rome; on s'aperçoit par un reflet que l'éloquence du style descriptif est née sous le souffle de Rousseau, *spiraculum vitæ*. Dupaty touche à cette nouvelle école qui bientôt allait substituer le sentimental, l'obscur et le maniéré, au vrai, à la clarté et au naturel de Voltaire. Cependant, à travers son jargon affecté, Dupaty observe avec justesse : il explique la patience du peuple de Rome par la vieillesse de ses souverains successifs. « Un pape, « dit-il, est toujours pour lui un Roi qui se « meurt. »

A la villa Borghèse, Dupaty voit approcher la nuit : « Il ne reste qu'un rayon du jour qui « meurt sur le front d'une Vénus. » Les poëtes de maintenant diraient-ils mieux? Il prend congé de Tivoli : « Adieu, vallon! je suis un « étranger; je n'habite point votre belle Italie. « Je ne vous reverrai jamais; mais peut-être mes « enfants ou quelques-uns de mes enfants vien- « dront vous visiter un jour : soyez-leur aussi

« charmant que vous l'avez été à leur père. » *Quelques-uns des enfants* de l'érudit et du poëte ont visité Rome, et ils auraient pu voir le dernier rayon du jour mourir sur le front de la *Venus genitrix* de Dupaty.

A peine Dupaty avait quitté l'Italie que Goethe vint le remplacer. Le président au Parlement de Bordeaux entendit-il jamais parler de Goethe? Et néanmoins le nom de Goethe vit sur cette terre où celui de Dupaty s'est évanoui. Ce n'est pas que j'aime le puissant génie de l'Allemagne; j'ai peu de sympathie pour le poëte de la matière : je sens Schiller, j'entends Goethe. Qu'il y ait de grandes beautés dans l'enthousiasme que Goethe éprouve à Rome pour Jupiter, d'excellents critiques le jugent ainsi, mais je préfère le Dieu de la Croix au Dieu de l'Olympe. Je cherche en vain l'auteur de Werther le long des rives du Tibre; je ne le retrouve que dans cette phrase : « Ma vie « actuelle est comme un rêve de jeunesse; nous « verrons si je suis destiné à le goûter ou à re-

« connaître que celui-ci est vain comme tant « d'autres l'ont été. »

Quand l'aigle de Napoléon laissa Rome échapper de ses serres, elle retomba dans le sein de ses paisibles pasteurs : alors Byron parut aux murs croulants des Césars ; il jeta son imagination désolée sur tant de ruines, comme un manteau de deuil. Rome ! tu avais un nom, il t'en donna un autre ; ce nom te restera : il t'appela « *la Niobé des nations* privée de ses en« fants et de ses couronnes, sans voix pour dire « ses infortunes, portant dans ses mains une « urne vide dont la poussière est depuis long« temps dispersée. »

Après ce dernier orage de poésie, Byron ne tarda pas de mourir. J'aurais pu voir Byron à Genève, et je ne l'ai point vu ; j'aurais pu voir Goethe à Weimar, et je ne l'ai point vu ; mais j'ai vu tomber madame de Staël qui, dédaignant de vivre au delà de sa jeunesse, passa rapidement au Capitole avec Corinne : noms impéris-

sables, illustres cendres, qui se sont associés au nom et aux cendres de la ville éternelle [1].

[1] J'invite à lire dans la *Revue des deux mondes*, 1er et 15 juillet 1835, deux articles de M. J.-J. Ampère, intitulés *Portraits de Rome à différents âges*. Ces curieux documents compléteront un tableau dont on ne voit ici qu'une esquisse. (Note de Paris, 1837.)

Mœurs actuelles de Rome.

Ainsi ont marché les changements de mœurs et de personnages, de siècle en siècle, en Italie ; mais la grande transformation a surtout été opérée par notre double occupation de Rome.

La République *romaine* établie sous l'influence du Directoire, si ridicule qu'elle ait été

avec ses deux *consuls* et ses *licteurs* (méchants *facchini* pris parmi la populace), n'a pas laissé que d'innover heureusement dans les lois civiles : c'est des préfectures, imaginées par cette République *romaine*, que Bonaparte a emprunté l'institution de ses préfets.

Nous avons porté à Rome le germe d'une administration qui n'existait pas; Rome, devenue le chef-lieu du département du Tibre, fut supérieurement réglée. Le système hypothécaire lui vient de nous. La suppression des couvents, la vente des biens ecclésiastiques sanctionnée par Pie VI, ont affaibli la foi dans la permanence de la consécration des choses religieuses. Ce fameux *index*, qui fait encore un peu de bruit de ce côté-ci des Alpes, n'en fait aucun à Rome : pour quelques bajocchi on obtient la permission de lire, en sûreté de conscience, l'ouvrage défendu. L'*index* est au nombre de ces usages qui restent comme des témoins des anciens temps au milieu des temps nouveaux. Dans les républiques de Rome et

d'Athènes, les titres de *Roi*, les noms des grandes familles tenant à la monarchie, n'étaient-ils pas respectueusement conservés? Il n'y a que les Français qui se fâchent sottement contre leurs tombeaux et leurs annales, qui abattent les croix, dévastent les églises, en rancune du clergé de l'an de grâce 1000 ou 1100. Rien de plus puéril ou de plus bête que ces outrages de réminiscence; rien qui porterait davantage à croire que nous ne sommes capables de quoi que ce soit de sérieux, que les vrais principes de la liberté nous demeureront à jamais inconnus. Loin de mépriser le passé, nous devrions, comme le font tous les peuples, le traiter en vieillard vénérable qui raconte à nos foyers ce qu'il a vu : quel mal nous peut-il faire? Il nous instruit et nous amuse par ses récits, ses idées, son langage, ses manières, ses habits d'autrefois; mais il est sans force, et ses mains sont débiles et tremblantes. Aurions-nous peur de ce contemporain de nos pères, qui serait déjà avec eux dans la tombe s'il pouvait

mourir, et qui n'a d'autorité que celle de leur poussière ?

Les Français en traversant Rome y ont laissé leurs principes : c'est ce qui arrive toujours quand la conquête est accomplie par un peuple plus avancé en civilisation que le peuple qui subit cette conquête, témoin les Grecs en Asie sous Alexandre, témoin les Français en Europe sous Napoléon. Bonaparte, en enlevant les fils à leurs mères, en forçant la noblesse italienne à quitter ses palais et à porter les armes, hâtait la transformation de l'esprit national.

Quant à la physionomie de la société romaine, les jours de concert et de bal on pourrait se croire à Paris. L'Altieri, la Palestrina, la Zagarola , la Del Drago , la Lante , la Lozzano, etc., ne seraient pas étrangères dans les salons du faubourg Saint-Germain : pourtant quelques-unes de ces femmes ont un certain air effrayé qui, je crois, est du climat. La charmante Falconieri , par exemple , se tient toujours auprès d'une porte, prête à s'enfuir

sur le mont Marius, si on la regarde : la villa Mellini est à elle ; un roman placé dans ce casin abandonné, sous des cyprès à la vue de la mer, aurait son prix.

Mais, quels que soient les changements de mœurs et de personnages de siècle en siècle en Italie, on y remarque une habitude de grandeur, dont nous autres, mesquins barbares, n'approchons pas. Il reste encore à Rome du sang romain et des traditions des maîtres du monde. Lorsqu'on voit des étrangers entassés dans de petites maisons nouvelles à la porte du Peuple, ou gîtés dans des palais qu'ils ont divisés en cases et percés de cheminées, on croirait voir des rats gratter au pied des monuments d'Apollodore et de Michel-Ange, et faisant, à force de ronger, des trous dans les pyramides.

Aujourd'hui les nobles romains, ruinés par la révolution, se renferment dans leurs palais, vivent avec parcimonie et sont devenus leurs propres gens d'affaires. Quand on a le bonheur (ce qui est fort rare) d'être admis chez eux le

soir, on traverse de vastes salles sans meubles, à peine éclairées, le long desquelles des statues antiques blanchissent dans l'épaisseur de l'ombre, comme des fantômes ou des morts exhumés. Au bout de ces salles, le laquais déguenillé qui vous mène vous introduit dans une espèce de gynécée : autour d'une table sont assises trois ou quatre vieilles ou jeunes femmes mal tenues, qui travaillent à la lueur d'une lampe à de petits ouvrages en échangeant quelques paroles avec un père, un frère, un mari à demi couchés obscurément en retraite, sur des fauteuils déchirés. Il y a pourtant je ne sais quoi de beau, de souverain, qui tient de la haute race, dans cette assemblée retranchée derrière des chefs-d'œuvre et que vous avez prise d'abord pour un sabbat. L'espèce des sigisbés est finie, quoiqu'il y ait encore des abbés porte-châles et porte-chaufferettes : par-ci, par-là, un cardinal s'établit encore à demeure chez une femme comme un canapé.

Le népotisme et le scandale des pontifes ne

sont plus possibles, comme les rois ne peuvent plus avoir de maîtresses en titre et en honneurs. A présent que la politique et les aventures tragiques d'amour ont cessé de remplir la vie des grandes dames romaines, à quoi passent-elles leur temps dans l'intérieur de leur ménage ? Il serait curieux de pénétrer au fond de ces mœurs nouvelles : si je reste à Rome, je m'en occuperai.

Les lieux et le paysage.

Je visitai Tivoli le 10 décembre 1803 ; à cette époque je disais dans une narration qui fut imprimée alors : « Ce lieu est propre à la réflexion « et à la rêverie ; je remonte dans ma vie passée; « je sens le poids du présent ; je cherche à pé- « nétrer mon avenir: où serai-je, que ferai-je « et que serai-je *dans vingt ans d'ici?* »

Vingt ans! cela me semblait un siècle; je croyais bien habiter ma tombe avant que ce siècle se fût écoulé. Et ce n'est pas moi qui ai passé, c'est le maître du monde et son empire qui ont fui!

Presque tous les voyageurs anciens et modernes n'ont vu dans la campagne romaine que ce qu'ils appellent *son horreur et sa nudité*. Montaigne lui-même, à qui certes l'imagination ne manquait pas, dit: « Nous avions loin sur « notre main gauche l'Apenin, le prospect du « pays malplaisant, bossé, plein de profondes « fendasses.... le terroire nud, sans arbres, « une bonne partie stérile. »

Le protestant Milton porte sur la campagne de Rome un regard aussi sec et aussi aride que sa foi. Lalande et le président de Brosses sont aussi aveugles que Milton.

On ne retrouve guère que dans le *Voyage sur la scène des dix derniers livres de l'Énéide*, de M. de Bonstetten, publié à Genève en 1804, un an après ma lettre à M. de Fontanes (impri-

mé dans le *Mercure* vers la fin de l'année 1803), quelques sentiments vrais de cette admirable solitude, encore sont-ils mêlés d'objurgations : « Quel plaisir de lire Virgile sous le ciel d'Enée, « et pour ainsi dire en présence des dieux « d'Homère ! dit M. Bonstetten ; quelle solitude « profonde dans ces déserts, où l'on ne voit que « la mer, des bois ruinés, des champs, de « grandes prairies, et pas un habitant ! Je ne « voyais dans une vaste étendue de pays qu'une « seule maison, et cette maison était près de « moi, sur le sommet de la colline. J'y vais, elle « était sans porte ; je monte un escalier, j'entre « dans une espèce de chambre, un oiseau de « proie y avait son nid.....

« Je fus quelque temps à une fenêtre de cette « maison abandonnée. Je voyais à mes pieds « cette côte, au temps de Pline si riche et si « magnifique, maintenant sans cultivateurs. »

Depuis ma description de la campagne romaine, on a passé du dénigrement à l'enthousiasme. Les voyageurs anglais et français qui

m'ont suivi ont marqué tous leurs pas de la Storta à Rome par des extases. M. de Tournon, dans ses études statistiques, entre dans la voie d'admiration que j'ai eu le bonheur d'ouvrir : « La campagne romaine, dit-il, développe à « chaque pas plus distinctement la sérieuse « beauté de ses immenses lignes, de ses plans « nombreux, et son bel encadrement de mon- « tagnes. Sa monotone grandeur frappe et élève « la pensée. »

Je n'ai point à mentionner M. Simon, dont le voyage semble une gageure, et qui s'est amusé à regarder Rome à l'envers. Je me trouvais à Genève lorsqu'il mourut presque subitement. Fermier, il venait de couper ses foins et de recueillir joyeusement ses premiers grains, et il est allé rejoindre son herbe fauchée et ses moissons abattues.

Nous avons quelques lettres des grands paysagistes ; Poussin et Claude Lorrain ne disent pas un mot de la campagne romaine. Mais si leur plume se tait, leur pinceau parle ; l'*agro ro-*

mano était une source mystérieuse de beautés, dans laquelle ils puisaient, en la cachant par une sorte d'avarice de génie, et comme par la crainte que le vulgaire ne la profanât. Chose singulière, ce sont des yeux français qui ont le mieux vu la lumière de l'Italie.

J'ai relu ma lettre à M. de Fontanes sur Rome, écrite il y a vingt-cinq ans, et j'avoue que je l'ai trouvée d'une telle exactitude qu'il me serait impossible d'y retrancher ou d'y ajouter un mot. Une compagnie étrangère est venue cet hiver (1829) proposer le défrichement de la campagne romaine : ah ! messieurs, grâce de vos cottages et de vos jardins anglais sur le Janicule ! si jamais ils devaient enlaidir les friches où le soc de Cincinnatus s'est brisé, sur lesquelles toutes les herbes penchent au souffle des siècles, je fuirais Rome pour n'y remettre les pieds de ma vie. Allez traîner ailleurs vos charrues perfectionnées ; ici la terre ne pousse et ne doit pousser que des tombeaux. Les cardinaux ont fermé l'oreille aux calculs des bandes noires

accourues pour démolir les débris de Tusculum qu'elles prenaient pour des châteaux d'aristocrates : elles auraient fait de la chaux avec le marbre des sarcophages de Paul Émile, comme elles ont fait des gargouilles avec le plomb des cercueils de nos pères. Le sacré Collége tient au passé. de plus il a été prouvé, à la grande confusion des économistes, que la campagne romaine donnait au propriétaire 5 p. 0/0 en pâturages et qu'elle ne rapporterait que un et demi en blé. Ce n'est point par paresse, mais par un intérêt positif, que le cultivateur des plaines accorde la préférence à la *pastorizia* sur le *maggesi*. Le revenu d'un hectare dans le territoire romain est presque égal au revenu de la même mesure dans un des meilleurs départements de la France : pour se convaincre de cela, il suffit de lire l'ouvrage de monsignor Nicolaï.

Lettre à M. Villemain.

Je vous ai dit que j'avais éprouvé d'abord de l'ennui au début de mon second voyage à Rome et que je finis par reprendre aux ruines et au soleil : j'étais encore sous l'influence de ma première impression lorsque, le 3 novembre 1828, je répondis à M. Villemain :

« Votre lettre, monsieur, est venue bien à « propos dans ma solitude de Rome : elle a « suspendu en moi le mal du pays que j'ai fort. « Ce mal n'est autre chose que mes années qui « m'ôtent les yeux pour voir comme je voyais « autrefois : mon débris n'est pas assez grand « pour se consoler avec celui de Rome. Quand « je me promène seul à présent au milieu de « tous ces décombres des siècles, ils ne me ser- « vent plus que d'échelle pour mesurer le temps : « je remonte dans le passé, je vois ce que j'ai « perdu et le bout de ce court avenir que j'ai de- « vant moi ; je compte toutes les joies qui pour- « raient me rester, je n'en trouve aucune ; je « m'efforce d'admirer ce que j'admirais, et je « n'admire plus. Je rentre chez moi pour subir « mes honneurs accablé du *scirocco* ou percé « par la *tramontane*. Voilà toute ma vie, à un « tombeau près que je n'ai pas encore eu le « courage de visiter. On s'occupe beaucoup « de monuments croulants ; on les appuie ; on « les dégage de leurs plantes et de leurs fleurs ;

« les femmes que j'avais laissées jeunes sont
« devenues vieilles, et les ruines se sont rajeu-
« nies : que voulez-vous qu'on fasse ici?

« Aussi je vous assure, monsieur, que je n'as-
« pire qu'à rentrer dans ma rue d'Enfer pour
« ne plus en sortir. J'ai rempli envers mon pays
« et mes amis tous mes engagements. Quand
« vous serez dans le conseil d'État avec M. Ber-
« tin de Vaux, je n'aurai plus rien à demander,
« car vos talents vous auront bientôt porté plus
« haut. Ma retraite a contribué un peu, j'espère,
« à la cessation d'une opposition redoutable;
« les libertés publiques sont acquises à jamais
« à la France. Mon sacrifice doit maintenant
« finir avec mon rôle. Je ne demande rien que
« de retourner à mon *Infirmerie*. Je n'ai qu'à
« me louer de ce pays : j'y ai été reçu à mer-
« veille ; j'ai trouvé un gouvernement plein de
« tolérance et fort instruit des affaires hors de
« l'Italie, mais enfin rien ne me plaît plus que
« l'idée de disparaître entièrement de la scène
« du monde; il est bon de se faire précéder

« dans la tombe du silence que l'on y trouvera.

« Je vous remercie d'avoir bien voulu me « parler de vos travaux. Vous ferez un ou- « vrage digne de vous et qui augmentera votre « renommée. Si vous aviez quelques recherches « à faire faire ici, soyez assez bon pour me les « indiquer : une fouille au Vatican pourrait « vous fournir des trésors. Hélas! Je n'ai que « trop vu ce pauvre M. Thierry ! je vous assure « que je suis poursuivi par son souvenir : si « jeune, si plein de l'amour de son travail, et « s'en aller ! et, comme il arrive toujours au « vrai mérite, son esprit s'améliorait et la rai- « son prenait chez lui la place du système : j'es- « père encore un miracle. J'ai écrit pour lui ; « on ne m'a pas même répondu. J'ai été plus « heureux pour vous, et une lettre de M. de « Martignac me fait enfin espérer que justice, « bien que tardive et incomplète, vous sera « faite. Je ne vis plus, monsieur, que pour mes « amis ; vous me permettrez de vous mettre au « nombre de ceux qui me restent. Je demeure,

« monsieur, avec autant de sincérité que d'ad-
« miration, votre plus dévoué serviteur [1].

« CHATEAUBRIAND. »

[1] Grâce à Dieu, M. Thierry est revenu à la vie et il a repris avec des forces nouvelles ses beaux et importants travaux; il travaille dans la nuit, mais comme la chrysalide:

La nymphe s'enferme avec joie
Dans ce tombeau d'or et de soie
Qui la dérobe à tous les yeux, etc.

A madame Récamier.

« Rome, samedi 8 novembre 1828.

« M. de la Ferronnays m'apprend la reddi-
« tion de Varna que je savais. Je crois vous
« avoir dit autrefois que toute la question me
« semblait dans la chute de cette place, et que le
« Grand Turc ne songerait à la paix que quand
« les Russes auraient fait ce qu'ils n'avaient

« pas fait dans leurs guerres précédentes. Nos
« journaux ont été bien misérablement turcs
« dans ces derniers temps. Comment ont-ils
« pu jamais oublier la noble cause de la Grèce
« et tomber en admiration devant des barbares
« qui répandent sur la pàtrie des grands hom-
« mes et la plus belle partie de l'Europe l'es-
« clavage et la peste? Voilà comme nous som-
« mes, nous autres Français : un peu de mé-
« contentement personnel nous fait oublier nos
« principes et les sentiments les plus généreux.
« Les Turcs battus me feront peut-être quelque
« pitié; les Turcs vainqueurs me feraient hor-
« reur.

« Voilà mon ami M. de la Ferronnays resté
« au pouvoir. Je me flatte que ma détermination
« de le suivre a éloigné les concurrents à son
« portefeuille. Mais enfin il faudra que je sorte
« d'ici; je n'aspire plus qu'à rentrer dans ma
« solitude et à quitter la carrière politique. J'ai
« soif d'indépendance pour mes dernières an-
« nées. Les générations nouvelles sont élevées,

« elles trouveront établies les libertés publi-
« ques pour lesquelles j'ai tant combattu : qu'el-
« les s'emparent donc, mais qu'elles ne mésu-
« sent pas de mon héritage, et que j'aille mourir
« en paix auprès de vous.

« Je suis allé avant-hier me promener à la
« villa Panfili : la belle solitude ! »

« Rome, ce samedi 15 novembre.

« Il y a eu un premier bal chez Torlonia. J'y
« ai rencontré tous les Anglais de la terre. Je
« me croyais encore ambassadeur à Londres.
« Les Anglaises ont l'air de figurantes engagées
« pour danser l'hiver à Paris, à Milan, à Rome,
« à Naples, et qui retournent à Londres après
« leur engagement expiré au printemps. Les
« sautillements sur les ruines du Capitole, les
« mœurs uniformes que la *grande* société porte
« partout, sont des choses bien étranges : si
« j'avais encore la ressource de me sauver dans
« les déserts de Rome !

« Ce qu'il y a de vraiment déplorable ici, ce « qui jure avec la nature des lieux, c'est cette « multitude d'insipides Anglaises et de frivoles « dandys qui, se tenant enchaînés par les bras « comme des chauves-souris par les ailes, pro- « mènent leur bizarrerie, leur ennui, leur inso- « lence dans vos fêtes, et s'établissent chez vous « comme à l'auberge. Cette Grande-Bretagne « vagabonde et déhanchée, dans les solennités « publiques, saute sur vos places et boxe avec « vous pour vous en chasser : tout le jour elle « avale à la hâte les tableaux et les ruines, et « vient avaler, en vous faisant beaucoup d'hon- « neur, les gâteaux et les glaces de vos soirées. « Je ne sais pas comment un ambassadeur peut « souffrir ces hôtes grossiers et ne les fait pas « consigner à sa porte. »

Explication sur le Mémoire qu'on va lire.

J'ai parlé dans *le Congrès de Vérone* de l'existence de mon *Mémoire* sur l'Orient. Quand je l'envoyai de Rome en 1828 à M. le comte de la Ferronnays, alors ministre des affaires étrangères, le monde n'était pas ce qu'il est: en France, la légitimité existait; en Russie, la

Pologne n'avait pas péri; l'Espagne était encore bourbonienne; l'Angleterre n'avait pas encore l'honneur de nous protéger. Beaucoup de choses ont donc vieilli dans ce *Mémoire*: aujourd'hui ma politique extérieure, sous plusieurs rapports, ne serait plus la même; douze années ont changé les relations diplomatiques, mais le fond des vérités est demeuré. J'ai inséré ce *Mémoire* en entier, pour venger une fois de plus la Restauration des reproches absurdes qu'on s'obstine à lui adresser malgré l'évidence des faits. La Restauration, aussitôt qu'elle choisit ses ministres parmi ses amis, ne cessa de s'occuper de l'indépendance et de l'honneur de la France: elle s'éleva contre les traités de Vienne, elle réclama des frontières protectrices, non pour la gloriole de s'étendre jusqu'au bord du Rhin, mais pour chercher sa sûreté; elle a ri lorsqu'on lui parlait de l'équilibre de l'Europe, équilibre si injustement rompu envers elle: c'est pourquoi elle désira d'abord se couvrir au midi, puisqu'il avait plu de la désarmer au nord.

A Navarin elle retrouva une marine et la liberté de la Grèce; la question d'Orient ne la prit point au dépourvu.

J'ai gardé trois opinions sur l'Orient depuis l'époque où j'écrivis ce *Mémoire :*

1° Si la Turquie d'Europe doit être dépecée, nous devons avoir un lot dans ce morcellement par un agrandissement de territoire sur nos frontières et par la possession de quelque point militaire dans l'Archipel. Comparer le partage de la Turquie au partage de la Pologne est une absurdité.

2° Considérer la Turquie telle qu'elle était au règne de François Ier, comme une puissance utile à notre politique, c'est retrancher trois siècles de l'histoire.

3° Prétendre civiliser la Turquie en lui donnant des bateaux à vapeur et des chemins de fer, en disciplinant ses armées, en lui apprenant à manœuvrer ses flottes, ce n'est pas étendre la civilisation en Orient, c'est introduire la barbarie en Occident : des Ibrahim futurs pour-

ront ramener l'avenir au temps de Charles-Martel, ou au temps du siége de Vienne, quand l'Europe fut sauvée par cette héroïque Pologne sur laquelle pèse l'ingratitude des rois.

Je dois remarquer que j'ai été le seul, avec Benjamin Constant, à signaler l'imprévoyance des gouvernements chrétiens : un peuple dont l'ordre social est fondé sur l'esclavage et la polygamie est un peuple qu'il faut renvoyer aux steppes des Mongoles.

En dernier résultat, la Turquie d'Europe, devenue vassale de la Russie en vertu du traité d'Unkiar-Skelessi, n'existe plus : si la question doit se décider immédiatement, ce dont je doute, il serait peut-être mieux qu'un empire indépendant eût son siége à Constantinople et fît un tout de la Grèce. Cela est-il possible ? je l'ignore. Quand à Mehemet-Ali, fermier et douanier impitoyable, l'Egypte, dans l'intérêt de la France, est mieux gardée par lui qu'elle ne le serait par les Anglais.

Mais je m'évertue à démontrer l'honneur de

la Restauration ; eh ! qui s'inquiète de ce qu'elle a fait, surtout qui s'en inquiètera dans quelques années ? Autant vaudrait m'échauffer pour les intérêts de Tyr et d'Ecbatane : ce monde passé n'est plus et ne sera plus. Après Alexandre, commença le pouvoir romain ; après César, le christianisme changea le monde ; après Charlemagne, la nuit féodale engendra une nouvelle société ; après Napoléon, néant : on ne voit venir ni empire, ni religion, ni barbares. La civilisation est montée à son plus haut point, mais civilisation matérielle, inféconde, qui ne peut rien produire, car on ne saurait donner la vie que par la morale ; on n'arrive à la création des peuples que par les routes du ciel : les chemins de fer nous conduiront seulement avec plus de rapidité à l'abîme.

Voilà les prolégomènes qui me semblaient nécessaires à l'intelligence du *Mémoire* qui suit, et qui se trouve également aux affaires étrangères.

Lettre à monsieur le comte de la Ferronnays.

« Rome, ce 30 novembre 1828.

« Dans votre lettre particulière du 10 de « novembre, mon noble ami, vous me disiez : « *Je vous adresse un court résumé de notre* « *situation politique, et vous serez assez ai-* « *mable pour me faire connaître en retour vos*

« *idées, toujours si bonnes à connaître en pa-*
« *reille matière.* »

« Votre amitié, noble comte, me juge avec trop
« d'indulgence ; je ne crois pas du tout vous
« éclairer en vous envoyant le mémoire ci-
« joint : je ne fais que vous obéir. «

MÉMOIRE.

PREMIÈRE PARTIE.

« A la distance où je suis du théâtre des évé-
« nements et dans l'ignorance presque totale
« où je me trouve de l'état des négociations, je
« ne puis guère raisonner convenablement.
« Néanmoins, comme j'ai depuis longtemps un
« système arrêté sur la politique intérieure de

« la France, comme j'ai pour ainsi dire été le
« premier à reclamer l'émancipation de la Grèce,
« je soumets volontiers, noble comte, mes
« idées à vos lumières.

« Il n'était point encore question du traité du
« 6 de juillet lorsque je publiai ma *Note sur*
« *la Grèce*. Cette *Note* renfermait le germe du
« traité : je proposais aux cinq grandes puis-
« sances de l'Europe d'adresser une dépêche
« collective au Divan pour lui demander impé-
« rativement la cessation de toute hostilité en-
« tre la Porte et les Hellènes. Dans le cas d'un
« refus, les cinq puissances auraient déclaré
« qu'elles reconnaissaient l'indépendance du
« gouvernement grec, et qu'elles recevraient
« les agents diplomatiques de ce gouverne-
« ment.

« Cette *Note* fut lue dans les divers cabinets.
« La place que j'avais occupée comme ministre
« des affaires étrangères donnait quelque im-
« portance à mon opinion : ce qu'il y a de sin-
« gulier, c'est que le prince de Metternich se

« montra moins opposé à l'esprit de ma *Note*
« que M. Canning.

« Le dernier, avec lequel j'avais eu des liai-
« sons assez intimes, était plus orateur que
« grand politique, plus homme de talent
« qu'homme d'État. Il avait en général une
« certaine jalousie des succès et surtout de
« ceux de la France. Quand l'opposition parle-
« mentaire blessait ou exaltait son amour-pro-
« pre, il se précipitait dans de fausses démar-
« ches, se répandait en sarcasmes ou en vante-
« ries. C'est ainsi qu'après la guerre d'Espagne
« il rejeta la demande d'intervention que j'avais
« arrachée avec tant de peine au cabinet de
« Madrid, pour l'arrangement des affaires d'ou-
« tre-mer : la raison secrète en était qu'il n'a-
« vait pas fait lui-même cette demande, et il ne
« voulait pas voir que même dans son système
« (si toutefois il en avait un), l'Angleterre re-
« présentée dans un Congrès général ne serait
« nullement liée par les actes de ce Congrès et
« resterait toujours libre d'agir séparément,

« C'est encore ainsi que lui, M. Canning, fit
« passer des troupes en Portugal, non pour
« défendre une charte dont il était le premier à
« se moquer, mais parce que l'opposition lui
« reprochait la présence de nos soldats en Es-
« pagne, et qu'il voulait pouvoir dire au Parle-
« ment que l'armée anglaise occupait Lisbonne
« comme l'armée française occupait Cadix.
« Enfin, c'est ainsi qu'il a signé le traité du 6
« juillet contre son opinion particulière, contre
« l'opinion de son propre pays, défavorable à
« la cause des Grecs. S'il accéda à ce traité, ce
« fut uniquement parce qu'il eut peur de nous
« voir prendre avec la Russie l'initiative de la
« question et recueillir seuls la gloire d'une ré-
« solution généreuse. Ce ministre, qui après
« tout laissera une grande renommée, crut
« aussi gêner les mouvements de la Russie par
« ce traité même : cependant il était clair que
« le texte de l'acte n'enchaînait point l'empe-
« reur Nicolas, ne l'obligeait point à renoncer
« à une guerre particulière avec la Turquie.

« Le traité du 6 de juillet est une pièce in-
« forme, brochée à la hâte, où rien n'est prévu
« et qui fourmille de dispositions contradic-
« toires.

« Dans ma *Note sur la Grèce*, je supposais
« l'adhésion des cinq grandes puissances ; l'Au-
« triche et la Prusse s'étant unies à l'écart, leur
« neutralité les laisse libres, selon les événe-
« ments, de se déclarer pour ou contre l'une
« des parties belligérantes.

« Il ne s'agit plus de revenir sur le passé, il
« faut prendre les choses telles qu'elles sont.
« Tout ce à quoi les gouvernements sont obligés,
« c'est à tirer le meilleur parti des faits lorsqu'ils
« sont accomplis. Examinons donc ces faits.

« Nous occupons la Morée, les places de
« cette péninsule sont tombées entre nos
« mains. Voilà pour ce qui nous concerne.

« Varna est pris, Varna devient un avant-
« poste placé à soixante-dix heures de marche
« de Constantinople. Les Dardanelles sont blo-
« quées ; les Russes s'emparent pendant l'hiver

« de Silistrie et de quelques autres forteresses ;
« de nombreuses recrues arriveront. Aux pre-
« miers jours du printemps, tout s'ébranlera
« pour une campagne décisive ; en Asie le gé-
« néral Paskewitsch a envahi trois pachaliks, il
« commande les sources de l'Euphrate et me-
« nace la route d'Erzeroum. Voilà pour ce qui
« concerne la Russie.

« L'empereur Nicolas eût-il mieux fait d'en-
« treprendre une campagne d'hiver en Europe ?
« Je le pense, s'il en avait la possibilité. En mar-
« chant sur Constantinople, il aurait tranché le
« nœud gordien, il aurait mis fin à toutes les
« intrigues diplomatiques ; on se range du côté
« des succès ; le moyen d'avoir des alliés, c'est
« de vaincre.

« Quant à la Turquie, il m'est démontré
« qu'elle nous eût déclaré la guerre si les Russes
« eussent échoué devant Varna. Aura-t-elle le
« bon sens aujourd'hui d'entamer des négo-
« ciations avec l'Angleterre et la France pour
« se débarrasser au moins de l'une et de l'autre ?

« L'Autriche lui conseillerait volontiers ce parti ;
« mais il est bien difficile de prévoir quelle
« sera la conduite d'une race d'hommes qui
« n'ont point les idées européennes. A la fois
« rusés comme des esclaves et orgueilleux
« comme des tyrans, la colère n'est jamais chez
« eux tempérée que par la peur. Le sultan
« Mahmoud II, sous quelques rapports, paraît
« un prince supérieur aux derniers sultans ; il
« a surtout le courage politique ; mais a-t-il le
« courage personnel ? Il se contente de passer
« des revues dans les faubourgs de sa capitale,
« et se fait supplier par les grands de n'aller
« pas même jusqu'à Andrinople. La populace
« de Constantinople serait mieux contenue par
« les triomphes que par la présence de son
« maître.

« Admettons toutefois que le Divan consente
« à des pourparlers sur les bases du traité du
« 6 juillet. La négociation sera très-épineuse ;
« quand il n'y aurait à régler que les limites de
« la Grèce, c'est à n'en pas finir. Où ces limites

« seront-elles posées sur le continent? Combien
« d'îles seront-elles rendues à la liberté? Samos,
« qui a si vaillamment défendu son indépen-
« dance, sera-t-elle abandonnée? Allons plus
« loin, supposons les conférences établies :
« paralyseront-elles les armées de l'empereur
« Nicolas? Tandis que les plénipotentiaires des
« Turcs et des trois puissances alliées négocie-
« ront dans l'Archipel, chaque pas des troupes
« envahissantes dans la Bulgarie changera l'état
« de la question. Si les Russes étaient repous-
« sés, les Turcs rompraient les conférences; si
« les Russes arrivaient aux portes de Constan-
« tinople, il s'agirait bien de l'indépendance de
« la Morée! Les Hellènes n'auraient besoin ni
« de protecteurs ni de négociateurs.

« Ainsi donc, amener le Divan à s'occuper du
« traité du 6 de juillet, c'est reculer la diffi-
« culté, et non la résoudre. La coïncidence de
« l'émancipation de la Grèce et de la signature
« de la paix entre les Turcs et les Russes est, à
« mon avis, nécessaire pour faire sortir les ca-

« binets de l'Europe de l'embarras où ils se « trouvent.

« Quelles conditions l'empereur Nicolas met-« tra-t-il à la paix ?

« Dans son manifeste, il déclare qu'il renonce « à des conquêtes, mais il parle d'indemnités « pour les frais de la guerre · cela est vague et « peut mener loin.

« Le cabinet de Saint-Pétersbourg, préten-« dant régulariser les traités d'Akerman et « d'Yassy, demandera-t-il 1° l'indépendance « complète des deux principautés ; 2° la liberté « du commerce dans la Mer Noire, tant pour la « nation russe que pour les autres nations ; « 3° le remboursement des sommes dépensées « dans la dernière campagne ?

« D'innombrables difficultés se présentent à « la conclusion d'une paix sur ces bases.

« Si la Russie veut donner aux principautés « des souverains de son choix, l'Autriche re-« gardera la Moldavie et la Valachie comme

« deux provinces russes, et s'opposera à cette
« transaction politique.

« La Moldavie et la Valachie passeront-elles
« sous la domination d'un prince indépendant
« de toute grande puissance, ou d'un prince
« installé sous le protectorat de plusieurs sou-
« verains ?

« Dans ce cas, Nicolas préfèrerait des hos-
« podars nommés par Mahmoud, car les prin-
« cipautés, ne cessant pas d'être turques, demeu-
« reraient vulnérables aux armes de la Russie.

« La liberté du commerce de la Mer Noire,
« l'ouverture de cette mer à toutes les flottes de
« l'Europe et de l'Amérique, ébranleraient la
« puissance de la Porte dans ses fondements.
« Octroyer le passage des vaisseaux de guerre
« sous Constantinople, c'est, par rapport à la
« géographie de l'empire ottoman, comme si
« l'on reconnaissait le droit à des armées
« étrangères de traverser en tout temps la
« France le long des murs de Paris.

« Enfin, où la Turquie prendrait-elle de l'ar-

« gent pour payer les frais de la campagne? Le
« prétendu trésor des sultans est une vieille fa-
« ble. Les provinces conquises au delà du Cau-
« case pourraient être, il est vrai, cédées
« comme hypothèque de la somme demandée :
« des deux armées russes, l'une, en Europe, me
« semble être chargée des intérêts de l'honneur
« de Nicolas; l'autre, en Asie, de ses intérêts
« pécuniaires. Mais si Nicolas ne se croyait pas
« lié par les déclarations de son manifeste,
« l'Angleterre verrait-elle d'un œil indifférent
« le soldat moscovite s'avancer sur la route de
« l'Inde? N'a-t-elle pas déjà été alarmée, lors-
« qu'en 1827 il a fait un pas de plus dans l'em-
« pire persan?

« Si la double difficulté qui naît et de la mise
« à exécution du traité, et de la pertinence des
« conditions d'une paix entre la Turquie et la
« Russie; si cette double difficulté rendait inu-
« tiles les efforts tentés pour vaincre tant d'ob-
« stacles; si une seconde campagne s'ouvrait au
« printemps, les puissances de l'Europe pren-

« draient-elles parti dans la querelle ? Quel se-
« rait le rôle que devrait jouer la France ? C'est
« ce que je vais examiner dans la seconde par-
« tie de cette *Note*. »

SECONDE PARTIE.

« L'Autriche et l'Angleterre ont des intérêts
« communs, elles sont naturellement alliées
« pour leur politique extérieure, quelles que
« soient d'ailleurs les différentes formes de
« leurs gouvernements et les maximes oppo-
« sées de leur politique intérieure. Toutes deux

« sont ennemies et jalouses de la Russie, toutes « deux désirent arrêter les progrès de cette « puissance; elles s'uniront peut-être dans un « cas extrême; mais elles sentent que si la Rus- « sie ne se laisse pas imposer, elle peut braver « cette union plus formidable en apparence « qu'en réalité.

« L'Autriche n'a rien à demander à l'Angle- « terre; celle-ci à son tour n'est bonne à l'Au- « triche que pour lui fournir de l'argent. Or « l'Angleterre, écrasée sous le poids de sa « dette, n'a plus d'argent à prêter à personne. « Abandonnée à ses propres ressources, l'Au- « triche ne saurait, dans l'état actuel de ses « finances, mettre en mouvement de nombreu- « ses armées, surtout étant obligée de surveiller « l'Italie et de se tenir en garde sur les fron- « tières de la Pologne et de la Prusse. La po- « sition actuelle des troupes russes leur per- « mettrait d'entrer plus vite à Vienne qu'à « Constantinople.

« Que peuvent les Anglais contre la Russie?

« Fermer la Baltique, ne plus acheter le chan-
« vre et les bois sur les marchés du Nord, dé-
« truire la flotte de l'amiral Heyden dans la Mé-
« diterranée, jeter quelques ingénieurs et quel-
« ques soldats dans Constantinople, porter dans
« cette capitale des provisions de bouche et des
« munitions de guerre, pénétrer dans la Mer
« Noire, bloquer les ports de la Crimée, priver
« les troupes russes en campagne de l'assis-
« tance de leurs flottes commerçantes et mili-
« taires ?

« Supposons tout cela accompli (ce qui
« d'abord ne se peut faire sans des dépenses
« considérables, lesquelles n'auraient ni dé-
« dommagement ni garantie), resterait toujours
« à Nicolas son immense armée de terre. Une
« attaque de l'Autriche et de l'Angleterre contre
« la Croix en faveur du Croissant augmenterait
« en Russie la popularité d'une guerre déjà
« nationale et religieuse. Des guerres de cette
« nature se font sans argent, ce sont celles qui
« précipitent, par la force de l'opinion, les na-

« tions les unes sur les autres. Que les papas
« commencent à évangéliser à Saint-Pétersbourg,
« bourg, comme les ulémas mahométisent à
« Constantinople, ils ne trouveront que trop de
« soldats ; ils auraient plus de chances de suc-
« cès que leurs adversaires dans cet appel aux
« passions et aux croyances des hommes. Les
« invasions qui descendent du nord au midi
« sont bien plus rapides et bien plus irrésisti-
« tibles que celles qui gravissent du midi au
« nord : la pente des populations les incline à
« s'écouler vers les beaux climats.

« La Prusse demeurerait-elle spectatrice in-
« différente de cette grande lutte, si l'Autriche
« et l'Angleterre se déclaraient pour la Tur-
« quie ? Il n'y a pas lieu de le croire.

« Il existe sans doute dans le cabinet de Ber-
« lin un parti qui hait et qui craint le cabinet de
« Saint-Pétersbourg ; mais ce parti, qui d'ail-
« leurs commence à vieillir, trouve pour obsta-
« cle le parti anti-autrichien et surtout des af-
« fections domestiques.

« Les liens de famille, faibles ordinairement « entre les souverains, sont très-forts dans la « famille de Prusse : le Roi Frédéric-Guil- « laume III aime tendrement sa fille, l'Impéra- « trice actuelle de Russie, et il se plaît à penser « que son petit-fils montera sur le trône de « Pierre-le-Grand; les princes Frédéric, Guil- « laume, Charles, Henri-Albert, sont aussi très- « attachés à leur sœur Alexandra, le prince « royal héréditaire ne faisait pas de difficulté « de déclarer dernièrement à Rome qu'il était « *turcophage.*

« En décomposant ainsi les intérêts, on s'a- « perçoit que la France est dans une admirable « position politique : elle peut devenir l'arbitre « de ce grand débat; elle peut à son gré garder « la neutralité ou se déclarer pour un parti, « selon le temps et les circonstances. Si elle « était jamais obligée d'en venir à cette extré- « mité, si ses conseils n'étaient pas écoutés, si « la noblesse et la modération de sa conduite « ne lui obtenaient pas la paix qu'elle désire

« pour elle et pour les autres ; dans la nécessité
« où elle se trouverait de prendre les armes,
« tous ses intérêts la porteraient du côté de la
« Russie.

« Qu'une alliance se forme entre l'Autriche
« et l'Angleterre contre la Russie, quel fruit la
« France recueillerait-elle de son adhésion à
« cette alliance ?

« L'Angleterre prêterait-elle des vaisseaux à
« la France ?

« La France est encore, après l'Angleterre,
« la première puissance maritime de l'Europe ;
« elle a plus de vaisseaux qu'il ne lui en faut
« pour détruire, s'il le fallait, les forces navales
« de la Russie.

« L'Angleterre nous fournirait-elle des sub-
« sides ?

« L'Angleterre n'a point d'argent ; la France
« en a plus qu'elle, et les Français n'ont pas
« besoin d'être à la solde du Parlement britan-
« nique.

« L'Angleterre nous assisterait-elle de soldats « et d'armes ?

« Les armes ne manquent point à la France, « encore moins les soldats.

« L'Angleterre nous assurerait-elle un ac« croissement de territoire insulaire ou conti« nental ?

« Où prendrons-nous cet accroissement, si « nous faisons, au profit du Grand Turc, la « guerre à la Russie ? Essaierons-nous des des« centes sur les côtes de la mer Baltique, de la « mer Noire et du détroit de Behring ? Aurions« nous une autre espérance ? Penserions-nous « à nous attacher l'Angleterre afin qu'elle ac« courût à notre secours si jamais nos affaires « intérieures venaient à se brouiller ?

« Dieu nous garde d'une telle prévision et « d'une intervention étrangère dans nos affaires « domestiques ! L'Angleterre, d'ailleurs, a tou« jours fait bon marché des Rois et de la liberté « des peuples ; elle est toujours prête à sacrifier « sans remords monarchie ou république à ses

« intérêts particuliers. Naguère encore, elle
« proclamait l'indépendance des colonies espa-
« gnoles, en même temps qu'elle refusait de re-
« connaître celle de la Grèce ; elle envoyait ses
« flottes appuyer les insurgés du Mexique, et
« faisait arrêter dans la Tamise quelques ché-
« tifs bateaux à vapeur destinés pour les Hel-
« lènes ; elle admettait la légitimité des droits
« de Mahmoud, et niait celle des droits de Fer-
« dinand ; vouée tour à tour au despotisme ou
« à la démocratie selon le vent qui amenait dans
« ses ports les vaisseaux des marchands de la
« cité.

« Enfin, en nous associant aux projets guer-
« riers de l'Angleterre et de l'Autriche contre
« la Russie, où irions-nous chercher notre an-
« cien adversaire d'Austerlitz ? il n'est point sur
« nos frontières. Ferions-nous donc partir à
« nos frais cent mille hommes bien équipés,
« pour secourir Vienne ou Constantinople ?
« Aurions-nous une armée à Athènes pour
« protéger les Grecs contre les Turcs, et une

« armée à Andrinople pour protéger les Turcs
« contre les Russes? Nous mitraillerions les
« Osmanlis en Morée, et nous les embrasse-
« rions aux Dardanelles! Ce qui manque de
« sens commun dans les affaires humaines ne
« réussit pas.

« Admettons néanmoins, en dépit de toute
« vraisemblance, que nos efforts fussent cou-
« ronnés d'un plein succès dans cette triple al-
« liance contre nature, supposons que la Prusse
« demeurât neutre pendant tout ce demêlé,
« ainsi que les Pays-Bas, et que, libres de por-
« ter nos forces au dehors, nous ne fussions pas
« obligés de nous battre à soixante lieues de
« Paris: eh bien! quel profit retirerions-nous
« de notre croisade pour la délivrance du tom-
« beau de Mahomet? Chevaliers des Turcs,
« nous reviendrions du Levant avec une pelisse
« d'honneur; nous aurions la gloire d'avoir
« sacrifié un milliard et deux cent mille hom-
« mes pour calmer les terreurs de l'Autriche,
« pour satisfaire aux jalousies de l'Angleterre,

« pour conserver dans la plus belle partie du
« monde la peste et la barbarie attachées à
« l'empire ottoman. L'Autriche aurait peut-
« être augmenté ses États du côté de la Vala-
« chie et de la Moldavie, et l'Angleterre aurait
« peut-être obtenu de la Porte quelques privi-
« léges commerciaux, priviléges pour nous
« d'un faible intérêt si nous y participions,
« puisque nous n'avons ni le même nombre de
« navires marchands que les Anglais, ni les
« mêmes ouvrages manufacturés à répandre
« dans le Levant. Nous serions complètement
« dupes de cette triple alliance qui pourrait
« manquer son but, et qui, si elle l'atteignait,
« ne l'atteindrait qu'à nos dépens.

« Mais si l'Angleterre n'a aucun moyen direct
« de nous être utile, ne saurait-elle du moins
« agir sur le cabinet de Vienne, engager l'Au-
« triche, en compensation des sacrifices que
« nous ferions pour elle, à nous laisser repren-
« dre les anciens départements situés sur la
« rive gauche du Rhin ?

« Non : l'Autriche et l'Angleterre s'oppose-
« ront toujours à une pareille concession; la
« Russie seule peut nous la faire, comme nous
« le verrons ci-après. L'Autriche nous déteste
« et s'épouvante de nous, encore plus qu'elle
« ne hait et ne redoute la Russie; mal pour
« mal, elle aimerait mieux que cette dernière
« puissance s'étendît du côté de la Bulgarie que
« la France du côté de la Bavière.

« Mais l'indépendance de l'Europe serait
« menacée si les czars faisaient de Constanti-
« nople la capitale de leur empire?

« Il faut expliquer ce que l'on entend par
« l'indépendance de l'Europe : veut-on dire que,
« tout équilibre étant rompu, la Russie, après
« avoir fait la conquête de la Turquie euro-
« péenne, s'emparerait de l'Autriche, soumet-
« trait l'Allemagne et la Prusse, et finirait par
« asservir la France?

« Et d'abord, tout empire qui s'étend sans
« mesure perd de sa force; presque toujours il

« se divise; on verrait bientôt deux ou trois
« Russies ennemies les unes des autres.

« Ensuite l'équilibre de l'Europe existe-t-il
«pour la France depuis les derniers traités?

« L'Angleterre a conservé presque toutes les
« conquêtes qu'elle a faites dans les colonies de
« trois parties du monde pendant la guerre de
« la Révolution; en Europe elle a acquis Malte
« et les îles Ioniennes; il n'y a pas jusqu'à son
« électorat de Hanovre qu'elle n'ait enflé en
« royaume et agrandi de quelques seigneuries.

« L'Autriche a augmenté ses possessions d'un
« tiers de la Pologne et des rognures de la Ba-
« vière, d'une partie de la Dalmatie et de l'Italie.
« Elle n'a plus, il est vrai, les Pays-Bas; mais
« cette province n'a point été dévolue à la
« France, et elle est devenue contre nous une
« auxiliaire redoutable de l'Angleterre et de la
« Prusse.

« La Prusse s'est agrandie du duché ou pa-
« latinat de Posen, d'un fragment de la Saxe et
« des principaux cercles du Rhin; son poste

« avancé est sur notre propre territoire, à dix
« journées de marche de notre capitale.

« La Russie a recouvré la Finlande et s'est
« établie sur les bords de la Vistule.

« Et nous, qu'avons-nous gagné dans tous
« ces partages? Nous avons été dépouillés de
« nos colonies; notre vieux sol même n'a pas
« été respecté : Landau détaché de la France,
« Huningue rasé, laissent une brèche de plus
« de cinquante lieues dans nos frontières; le
« petit État de Sardaigne n'a pas rougi de se
« revêtir de quelques lambeaux volés à l'em-
« pire de Napoléon et au royaume de Louis-
« le-Grand.

« Dans cette position, quel intérêt avons-
« nous à rassurer l'Autriche et l'Angleterre
« contre les victoires de la Russie? Quand
« celle-ci s'étendrait vers l'Orient et alarmerait
« le cabinet de Vienne, en serions-nous en
« danger? Nous a-t-on assez ménagés, pour que
« nous soyons si sensibles aux inquiétudes de
« nos ennemis? L'Angleterre et l'Autriche ont

« toujours été et seront toujours les adversai-
« res naturels de la France ; nous les verrions
« demain s'allier de grand cœur à la Russie,
« s'il s'agissait de nous combattre et de nous
« dépouiller.

« N'oublions pas que, tandis que nous pren-
« drions les armes pour le prétendu salut de
« l'Europe, mise en péril par l'ambition suppo-
« sée de Nicolas, il arriverait probablement que
« l'Autriche, moins chevaleresque et plus ra-
« pace, écouterait les propositions du cabinet
« de Pétersbourg : un revirement brusque de
« politique lui coûte peu. Du consentement de
« la Russie, elle se saisirait de la Bosnie et de
« la Servie, nous laissant la satisfaction de
« nous évertuer pour Mahmoud.

« La France est déjà dans une demi-hostilité
« avec les Turcs ; elle seule a déjà dépensé plu-
« sieurs millions et exposé vingt mille soldats
« dans la cause de la Grèce ; l'Angleterre ne
« perdrait que quelques paroles en trahissant
« les principes du traité du 6 de juillet ; la

« France y perdrait honneur, hommes et ar-
« gent : notre expédition ne serait plus qu'une
« vraie cacade politique.

« Mais, si nous ne nous unissons pas à l'Au-
« triche et à l'Angleterre, l'empereur Nicolas
« ira donc à Constantinople ? l'équilibre de
« l'Europe sera donc rompu ?

« Laissons, pour le répéter encore une fois,
« ces frayeurs feintes ou vraies à l'Angleterre et
« à l'Autriche. Que la première craigne de voir
« la Russie s'emparer de la traite du Levant et
« devenir puissance maritime, cela nous importe
« peu. Est-il donc si nécessaire que la Grande-
« Bretagne reste en possession du monopole
« des mers, que nous répandions le sang
« français pour conserver le sceptre de l'Océan
« aux destructeurs de nos colonies, de nos flot-
« tes et de notre commerce ? Faut-il que la race
« légitime mette en mouvement des armées
« afin de protéger la maison qui s'unit à l'illé-
« gitimité et qui réserve peut-être pour des
« temps de discorde les moyens qu'elle croit

« avoir de troubler la France? Bel équilibre
« pour nous, que celui de l'Europe, lorsque
« toutes les puissances, comme je l'ai déjà
« montré, ont augmenté leurs masses et dimi-
« nué d'un commun accord le poids de la
« France! Qu'elles rentrent comme nous dans
« leurs anciennes limites; puis nous volerons
« au secours de leur indépendance, si cette
« indépendance est menacée. Elles ne se firent
« aucun scrupule de se joindre à la Russie,
« pour nous démembrer et pour s'incorporer
« les fruits de nos victoires; qu'elles souffrent
« donc aujourd'hui que nous resserrions les
« liens formés entre nous et cette même Russie
« pour reprendre des limites convenables et
« rétablir la véritable balance de l'Europe!

« Au surplus, si l'empereur Nicolas voulait et
« pouvait aller signer la paix à Constantinople,
« la destruction de l'empire ottoman serait-elle
« la conséquence rigoureuse de ce fait? La paix
« a été signée les armes à la main à Vienne, à
« Berlin, à Paris; presque toutes les capitales

« de l'Europe dans ces derniers temps ont été
« prises : l'Autriche, la Bavière, la Prusse, la
« France, l'Espagne ont-elles péri? Deux fois
« les Cosaques et les Pandours sont venus cam-
« per dans la cour du Louvre; le royaume de
« Henri IV a été occupé militairement pendant
« trois années, et nous serions tout émus de voir
« les Cosaques au sérail, et nous aurions pour
« l'honneur de la Barbarie cette susceptibilité
« que nous n'avons pas eue pour l'honneur de
« la civilisation et pour notre propre patrie!
« Que l'orgueil de la Porte soit humilié, et peut-
« être alors l'obligera-t-on à reconnaître quel-
« ques-uns de ces droits de l'humanité qu'elle
« outrage.

« On voit maintenant où je vais, et la consé-
« quence que je m'apprête à tirer de tout ce qui
« précède. Voici cette conséquence :

« Si les puissances belligérantes ne peu-
« vent arriver à un arrangement pendant l'hi-
« ver; si le reste de l'Europe croit devoir au
« printemps se mêler de la querelle; si des

« alliances diverses sont proposées, si la France
« est absolument obligée de choisir entre ces
« alliances, si les événements la forcent de sor-
« tir de sa neutralité, tous ses intérêts doivent
« la décider à s'unir de préférence à la Russie ;
« combinaison d'autant plus sûre, qu'il serait
« facile, par l'offre de certains avantages, d'y
« faire entrer la Prusse.

« Il y a sympathie entre la Russie et la France ;
« la dernière a presque civilisé la première dans
« les classes élevées de la société ; elle lui a
« donné sa langue et ses mœurs. Placées aux
« deux extrémités de l'Europe, la France et la
« Russie ne se touchent point par leurs fron-
« tières ; elles n'ont point de champ de bataille
« où elles puissent se rencontrer ; elles n'ont
« aucune rivalité de commerce, et les ennemis
« naturels de la Russie (les Anglais et les Au-
« trichiens) sont aussi les ennemis naturels de
« la France. En temps de paix, que le cabinet
« des Tuileries reste l'allié du cabinet de Saint-
« Pétersbourg, et rien ne peut bouger en Eu-

« rope. En temps de guerre, l'union des deux
« cabinets dictera des lois au monde.

« J'ai fait voir assez que l'alliance de la
« France avec l'Angleterre et l'Autriche contre
« la Russie est une alliance de dupe, où nous ne
« trouverions que la perte de notre sang et de
« nos trésors. L'alliance de la Russie, au con-
« traire, nous mettrait à même d'obtenir des
« établissements dans l'Archipel et de reculer
« nos frontières jusqu'aux bords du Rhin. Nous
« pouvons tenir ce langage à Nicolas :

« Vos ennemis nous sollicitent; nous préfé-
« rons la paix à la guerre, nous désirons garder
« la neutralité. Mais enfin, si vous ne pouvez
« vider vos différends avec la Porte que par les
« armes, si vous voulez aller à Constantinople,
« entrez avec les puissances chrétiennes dans
« un partage équitable de la Turquie euro-
« péenne. Celles de ces puissances qui ne sont
« pas placées de manière à s'agrandir du côté
« de l'Orient recevront ailleurs des dédomma-
« gements. Nous, nous voulons avoir la ligne du

« Rhin, depuis Strasbourg jusqu'à Cologne.
« Telles sont nos justes prétentions. La Russie
« a un intérêt (votre frère Alexandre l'a dit) à
« ce que la France soit forte. Si vous consentez
« à cet arrangement et que les autres puissances
« s'y refusent, nous ne souffrirons pas qu'elles
« interviennent dans votre démêlé avec la Tur-
« quie. Si elles vous attaquent malgré nos
« remontrances, nous les combattrons avec
« vous, toujours aux mêmes conditions que
« nous venons d'exprimer.

« Voilà ce qu'on peut dire à Nicolas. Jamais
« l'Autriche, jamais l'Angleterre ne nous don-
« neront la limite du Rhin pour prix de notre
« alliance avec elles: or c'est pourtant là que
« tôt ou tard la France doit placer ses frontiè-
« res, tant pour son honneur que pour sa
« sûreté.

« Une guerre avec l'Autriche et avec l'Angle-
« terre a des espérances nombreuses de succès
« et peu de chances de revers. Il est d'abord des
« moyens de paralyser la Prusse, de la déterminer

« même à s'unir à nous et à la Russie; ce cas « arrivé, les Pays-Bas ne peuvent se déclarer « ennemis. Dans la disposition actuelle des es- « prits, quarante mille Français défendant les « Alpes soulèveraient toute l'Italie.

« Quant aux hostilités avec l'Angleterre, si « elles devaient jamais commencer, il faudrait « ou jeter vingt-cinq mille hommes de plus en « Morée ou en rappeler promptement nos trou- « pes et notre flotte. Renoncez aux escadres, « dispersez vos vaisseaux un à un sur toutes « les mers; ordonnez de couler bas toutes les « prises après en avoir retiré les équipages, mul- « tipliez les lettres de marque dans les ports « des quatre parties du monde, et bientôt la « Grande-Bretagne, forcée par les banque- « routes et les cris de son commerce, sollici- « tera le rétablissement de la paix. Ne l'avons- « nous pas vue capituler en 1814 devant la « marine des États-Unis, qui ne se compose « pourtant aujourd'hui que de neuf frégates et « de onze vaisseaux?

« Considérée sous le double rapport des inté-
« rêts généraux de la société et de nos intérêts
« particuliers, la guerre de la Russie contre la
« Porte ne doit nous donner aucun ombrage.
« En principe de grande civilisation, l'espèce
« humaine ne peut que gagner à la destruction
« de l'Empire ottoman : mieux vaut mille fois
« pour les peuples la domination de la Croix
« à Constantinople que celle du Croissant. Tous
« les éléments de la morale et de la société
« politique sont au fond du christianisme, tous
« les germes de la destruction sociale sont
« dans la religion de Mahomet. On dit que le
« sultan actuel a fait des pas vers la civilisation :
« est-ce parce qu'il a essayé, à l'aide de quelques
« renégats français, de quelques officiers anglais
« et autrichiens, de soumettre ses hordes fana-
« tiques à des exercices réguliers ? Et depuis
« quand l'apprentissage machinal des armes
« est-il la civilisation ? C'est une faute énorme,
« c'est presque ùn crime d'avoir initié les Turcs
« dans la science de notre tactique : il faut bap-

« tiser les soldats qu'on discipline, à moins
« qu'on ne veuille élever à dessein des destruc-
« teurs de la société.

« L'imprévoyance est grande : l'Autriche, qui
« s'applaudit de l'organisation des armées otto-
« manes, serait la première à porter la peine de
« sa joie : si les Turcs battaient les Russes, à
« plus forte raison seraient-ils capables de se
« mesurer avec les impériaux leurs voisins ;
« Vienne cette fois n'échapperait pas au grand-
« visir. Le reste de l'Europe, qui croit n'avoir
« rien à craindre de la Porte, serait-il plus en
« sûreté ? Des hommes à passions et à courte
« vue veulent que la Turquie soit une puissance
« militaire régulière, qu'elle entre dans le droit
« commun de paix et de guerre des nations
« civilisées, le tout pour maintenir je ne sais
« quelle balance, dont le mot vide de sens dis-
« pense ces hommes d'avoir une idée : quelles
« seraient les conséquences de ces volontés
« réalisées ? Quand il plairait au sultan, sous un
« prétexte quelconque, d'attaquer un gouver-

« nement chrétien, une flotte constantinopoli-
« taine bien manœuvrée, augmentée de la flotte
« du pacha d'Égypte et du contingent maritime
« des puissances barbaresques, déclarerait les
« côtes de l'Espagne ou de l'Italie en état de
« blocus, débarquerait cinquante mille hommes
« à Carthagène ou à Naples. Vous ne voulez
« pas planter la croix sur Sainte-Sophie : con-
« tinuez de discipliner des hordes de Turcs,
« d'Albanais, de Nègres et d'Arabes, et avant
« vingt ans peut-être le Croissant brillera sur le
« dôme de Saint-Pierre. Appellerez-vous alors
« l'Europe à une croisade contre des infidèles
« armés de la peste, de l'esclavage et du Coran ?
« il sera trop tard.

« Les intérêts généraux de la société trouve-
« raient donc leur compte au succès des armes
« de l'empereur Nicolas.

« Quant aux intérêts particuliers de la France,
« j'ai suffisamment prouvé qu'ils existaient dans
« une alliance avec la Russie et qu'ils pouvaient
« être singulièrement favorisés par la guerre

« même que cette puissance soutient aujour-
« d'hui en Orient. »

RÉSUMÉ, CONCLUSION ET RÉFLEXIONS SUR LE MÉMOIRE.

« Je me résume :

« 1° La Turquie consentît-elle à traiter sur
« les bases du traité du 6 de juillet, rien ne se-
« rait encore décidé, la paix n'étant pas faite
« entre la Turquie et la Russie ; les chances de
« la guerre dans les défilés du Balkan change-
« raient à chaque instant les données et la posi-
« tion des plénipotentiaires occupés de l'éman-
« cipation de la Grèce.

« 2° Les conditions probables de la paix entre
« l'empereur Nicolas et le sultan Mahmoud sont
« sujettes aux plus grandes objections.

« 3° La Russie peut braver l'union de l'An-
« gleterre et de l'Autriche, union plus formida-
« ble en apparence qu'en réalité.

« 4° Il est probable que la Prusse se réunirait
« plutôt à l'empereur Nicolas, gendre de Fré-

« déric-Guillaume III, qu'aux ennemis de l'Em-
« pereur.

« 5° La France aurait tout à perdre et rien à
« gagner en s'alliant avec l'Angleterre et l'Au-
« triche contre la Russie.

« 6° L'indépendance de l'Europe ne serait
« point menacée par les conquêtes des Russes
« en Orient. C'est une chose passablement ab-
« surde, c'est ne tenir compte d'aucun obsta-
« cle, que de faire accourir les Russes du Bos-
« phore pour imposer leur joug à l'Allemagne
« et à la France : tout empire s'affaiblit en s'é-
« tendant. Quant à l'équilibre des forces, il y a
« longtemps qu'il est rompu pour la France ; —
« elle a perdu ses colonies, elle est resserrée
« dans ses anciennes limites, tandis que l'An-
« gleterre, la Prusse, la Russie et l'Autriche se
« sont prodigieusement agrandies.

« 7° Si la France était obligée de sortir de sa
« neutralité, de prendre les armes pour un parti
« ou pour un autre, les intérêts géneraux de la
« civilisation, comme les intérêts particuliers

« de notre patrie, doivent nous faire entrer de
« préférence dans l'alliance russe. Par elle
« nous pourrions obtenir le cours du Rhin pour
« frontières et des colonies dans l'Archipel,
« avantages que ne nous accorderont jamais les
« cabinets de Saint-James et de Vienne.

« Tel est le résumé de cette *Note*. Je n'ai pu
« raisonner qu'hypothétiquement; j'ignore ce
« que l'Angleterre, l'Autriche et la Russie pro-
« posent ou ont proposé au moment même où
« j'écris; il y a peut-être un renseignement,
« une dépêche qui réduisent à des généralités
« inutiles les vérités exposées ici : c'est l'incon-
« vénient des distances et de la politique con-
« jecturale. Il reste néanmoins certain que la
« position de la France est forte; que le gou-
« vernement est à même de tirer le plus grand
« parti des événements s'il se rend bien compte
« de ce qu'il veut, s'il ne se laisse intimider par
« personne, si, à la fermeté du langage, il joint
« la vigueur de l'action. Nous avons un Roi vé-
« néré, un héritier du trône qui accroîtrait sur

« les bords du Rhin avec trois cent mille hom-
« mes la gloire qu'il a recueillie en Espagne;
« notre expédition de Morée nous fait jouer un
« rôle plein d'honneur; nos institutions politi-
« ques sont excellentes, nos finances sont dans
« un état de prospérité sans exemple en Eu-
« rope : avec cela on peut marcher tête levée.
« Quel pays que celui qui possède le génie, le
« courage, les bras et l'argent !

« Au surplus je ne prétends pas avoir tout
« dit, tout prévu; je n'ai point la présomption
« de donner mon système comme le meilleur;
« je sais qu'il y a dans les affaires humaines
« quelque chose de mystérieux, d'insaisissable.
« S'il est vrai qu'on puisse annoncer assez bien
« les derniers et généraux résultats d'une révo-
« lution, il est également vrai qu'on se trompe
« dans les détails, que les événements particu-
« liers se modifient souvent d'une manière inat-
« tendue, et qu'en voyant le but, on y arrive par
« des chemins dont on ne soupçonnait pas
« même l'existence. Il est certain, par exemple,

« que les Turcs seront chassés de l'Europe ;
« mais quand et comment? La guerre actuelle
« délivrera-t-elle le monde civilisé de ce fléau ?
« Les obstacles que j'ai signalés à la paix sont-ils
« insurmontables ? Oui, si l'on s'en tient aux
« raisonnements analogues ; non, si l'on fait
« entrer dans ses calculs des circonstances
« étrangères à celles qui ont occasionné la
« prise d'armes. . . . .

« Presque rien aujourd'hui ne ressemble à
« ce qui a été : hors la religion et la morale, la
« plupart des vérités sont changées, sinon dans
« leur essence, du moins dans leurs rapports
« avec les choses et les hommes. D'Ossat reste
« encore comme un négociateur habile, Gro-
« tius comme un publiciste de génie, Puf-
« fendorf comme un esprit judicieux ; mais on
« ne saurait appliquer à nos temps les règles
« de leur diplomatie, ni revenir pour le
« droit politique de l'Europe au traité de
« Westphalie. Les peuples se mêlent actuelle-
« ment de leurs affaires, conduites autrefois

« par les seuls gouvernements. Ces peuples ne
« sentent plus les choses comme ils les sen-
« taient jadis ; ils ne sont plus affectés des mê-
« mes événements ; ils ne voient plus les ob-
« jets sous le même point de vue ; la raison
« chez eux a fait des progrès aux dépens de
« l'imagination ; le positif l'emporte sur l'exal-
« tation et sur les déterminations passion-
« nées ; une certaine raison règne partout. Sur
« la plupart des trônes, et dans la majorité des
« cabinets de l'Europe, sont assis des hommes
« las de révolutions, rassasiés de guerre, et
« antipathiques à tout esprit d'aventures :
« voilà des motifs d'espérance pour des arran-
« gements pacifiques. Il peut exister aussi
« chez les nations des embarras intérieurs qui
« les disposeraient à des mesures conciliatrices.

« La mort de l'impératrice douairière de
« Russie peut développer des semences de trou-
« bles qui n'étaient pas parfaitement étouffées.
« Cette princesse se mêlait peu de la politique
« extérieure, mais elle était un lien entre ses

« fils; elle a passé pour avoir exercé une grande
« influence sur les transactions qui ont donné
« la couronne à l'empereur Nicolas. Toutefois
« il faut avouer que si Nicolas recommençait à
« craindre, ce serait pour lui un motif de plus
« de pousser ses soldats hors du sol natal et de
« chercher sa sûreté dans la victoire.

« L'Angleterre, indépendamment de sa dette
« qui gêne ses mouvements, est embarrassée
« dans les affaires d'Irlande : que l'émanci-
« pation des catholiques passe ou ne passe pas
« dans le Parlement, ce sera un évènement
« immense. La santé du roi Georges est chan-
« celante, celle de son successeur immédiat n'est
« pas meilleure; si l'accident prévu arrivait
« bientôt, il y aurait convocation d'un nouveau
« Parlement, peut-être changement de minis-
« tres, et les hommes capables sont rares au-
« jourd'hui en Angleterre; une longue régence
« pourrait peut-être venir. Dans cette position
« précaire et critique, il est probable que l'An-
« gleterre désire sincèrement la paix, et qu'elle

« craint de se précipiter dans les chances d'une
« grande guerre, au milieu de laquelle elle se
« trouverait surprise par des catastrophes inté-
« rieures.

« Enfin nous-mêmes, malgré nos prospérités
« réelles et indisputables, bien que nous puis-
« sions nous montrer avec éclat sur un champ
« de bataille, si nous y sommes appelés, som-
« mes-nous tout à fait prêts à y paraître ? Nos
« places fortes sont-elles réparées ? Avons-nous
« le matériel nécessaire pour une nombreuse
« armée ? Cette armée est-elle même au com-
« plet du pied de paix ? Si nous étions réveillés
« brusquement par une déclaration de guerre
« de l'Angleterre, de la Prusse et des Pays-Bas,
« pourrions-nous nous opposer efficacement à
« une troisième invasion ? Les guerres de Napo-
« léon ont divulgué un fatal secret : c'est qu'on
« peut arriver en quelques journées de marche
« à Paris après une affaire heureuse ; c'est que
« Paris ne se défend pas ; c'est que ce même
« Paris est beaucoup trop près de la frontière.

« La capitale de la France ne sera à l'abri que « quand nous possèderons la rive gauche du « Rhin. Nous pouvons donc avoir besoin d'un « temps quelconque pour nous préparer.

« Ajoutons à tout cela que les vices et les ver- « tus des princes, leur force et leur faiblesse « morale, leur caractère, leurs passions, leurs « habitudes mêmes, sont des causes d'actes et « de faits rebelles aux calculs, et qui ne rentrent « dans aucune formule politique : la plus misé- « rable influence détermine quelquefois le plus « grand événement dans un sens contraire à la « vraisemblance des choses ; un esclave peut « faire signer à Constantinople une paix que « toute l'Europe, conjurée ou à genoux, n'ob- « tiendrait pas.

« Que si donc quelqu'une de ces raisons pla- « cées hors de la prévoyance humaine ame- « nait, durant cet hiver, des demandes de né- « gociations, faudrait-il les repousser si elles « n'étaient pas d'accord avec les principes de « cette *Note?* Non sans doute : gagner du temps

« est un grand art quand on n'est pas prêt. On
« peut savoir ce qu'il y aurait de mieux, et se
« contenter de ce qu'il y a de moins mauvais;
« les vérités politiques, surtout, sont relatives;
« l'absolu, en matière d'État, a de graves in-
« convénients. Il serait heureux pour l'espèce
« humaine que les Turcs fussent jetés dans le
« Bosphore, mais nous ne sommes pas chargés
« de l'expédition et l'heure du mahométisme
« n'est peut-être pas sonnée : la haine même
« doit être éclairée pour ne pas faire de sottises.
« Rien ne doit donc empêcher la France d'en-
« trer dans des négociations, en ayant soin de
« les rapprocher le plus possible de l'esprit
« dans lequel cette *Note* est rédigée. C'est aux
« hommes qui tiennent le timon des empires à
« les gouverner selon les vents, en évitant les
« écueils.

« Certes, si le puissant souverain du Nord
« consentait à réduire les conditions de la paix
« à l'exécution du traité d'Akerman et à l'é-
« mancipation de la Grèce, il serait possible de

« faire entendre raison à la Porte ; mais quelle « probabilité y a-t-il que la Russie se renferme « dans des conditions qu'elle aurait pu obtenir « sans tirer un coup de canon ? Comment aban- « donnerait-elle des prétentions si hautement « et si publiquement exprimées ? Un seul moyen, « s'il en est un, se présenterait : proposer un « congrès général où l'empereur Nicolas cède- « rait ou aurait l'air de céder au vœu de l'Eu- « rope chrétienne. Un moyen de succès auprès « des hommes, c'est de sauver leur amour- « propre, de leur fournir une raison de dégager « leur parole et de sortir d'un mauvais pas avec « honneur.

« Le plus grand obstacle à ce projet d'un « congrès viendrait du succès inattendu des « armes ottomanes pendant l'hiver. Que, par la « rigueur de la saison, le défaut de vivres, par « l'insuffisance des troupes ou par toute autre « cause, les Russes soient obligés d'abandon- « ner le siége de Silistrie ; que Varna (ce qui « cependant n'est guère probable) retombe en-

« tre les mains des Turcs, l'empereur Nicolas se
« trouverait dans une position qui ne lui per-
« mettrait plus d'entendre à aucune proposi-
« tion, sous peine de descendre au dernier
« rang des monarques; alors la guerre se con-
« tinuerait, et nous rentrerions dans les éven-
« tualités que cette *Note* a déduites. Que
« la Russie perde son rang comme puissance
« militaire, que la Turquie la remplace dans
« cette qualité, l'Europe n'aurait fait que chan-
« ger de péril. Or, le danger qui nous viendrait
« par le cimeterre de Mahmoud serait d'une
« espèce bien plus formidable que celui dont
« nous menacerait l'épée de l'empereur Nicolas.
« Si la fortune assied par hasard un prince re-
« marquable sur le trône des sultans, il ne peut
« vivre assez longtemps pour changer les lois
« et les mœurs, en eût-il d'ailleurs le dessein.
« Mahmoud mourra : à qui laissera-t-il l'em-
« pire avec ses soldats fanatiques disciplinés,
« avec ses ulémas ayant entre leurs mains,
« par l'initiation à la tactique moderne, un

« nouveau moyen de conquête pour le Coran?

« Tandis que, épouvantée enfin de ces faux
« calculs, l'Autriche serait obligée de se garder
« sur des frontières où les janissaires ne lui
« laissaient rien à craindre, une nouvelle in-
« surrection militaire, résultat possible de l'hu-
« miliation des armes de Nicolas, éclaterait
« peut-être à Pétersbourg, se communiquerait
« de proche en proche, mettrait le feu au nord
« de l'Allemagne. Voilà ce que n'aperçoivent
« pas des hommes qui en sont restés, pour la
« politique, aux frayeurs vulgaires comme aux
« lieux communs. De petites dépêches, de peti-
« tes intrigues, sont les barrières que l'Autriche
« prétend opposer à un mouvement qui menace
« tout. Si la France et l'Angleterre prenaient
« un parti digne d'elles, si elles notifiaient à la
« Porte que, dans le cas où le sultan fermerait
« l'oreille à toute proposition de paix, il les
« trouvera sur le champ de bataille au prin-
« temps, cette résolution aurait bientôt mis
« fin aux anxiétés de l'Europe. »

L'existence de ce mémoire, ayant transpiré dans le monde diplomatique, m'attira une considération que je ne rejetais pas, mais que je n'ambitionnais point. Je ne vois pas trop ce qui pouvait surprendre les *positifs:* ma guerre d'Espagne était une chose *très-positive*. Le travail incessant de la révolution générale qui s'opère dans la vieille société, en amenant parmi nous la chute de la légitimité, a dérangé des calculs subordonnés à la permanence des faits tels qu'ils existaient en 1828.

Voulez-vous vous convaincre de l'énorme différence de mérite et de gloire entre un grand écrivain et un grand politique? Mes travaux de diplomate ont été sanctionnés par ce qui est reconnu l'habileté suprême, c'est-à-dire par le *succès*. Quiconque pourtant lira jamais ce *Mémoire* le sautera sans doute à pieds joints, et j'en ferais autant à la place des lecteurs. Eh bien, supposez qu'au lieu de ce petit chef-d'œuvre de chancellerie, on trouvât dans cet écrit quelque épisode à la façon d'Homère ou

de Virgile, le ciel m'eût-il accordé leur génie, pensez-vous qu'on fût tenté de sauter les amours de Didon à Carthage ou les larmes de Priam dans la tente d'Achille ?

A MADAME RÉCAMIER.

« Mercredi. Rome, ce 10 décembre 1828.

« Je suis allé à l'Académie tibérine dont j'ai « l'honneur d'être membre. J'ai entendu des « discours fort spirituels et de très-beaux vers. « Que d'intelligence perdue ! Ce soir j'ai mon « grand *ricevimento ;* j'en suis consterné en « vous écrivant. »

« 11 décembre.

« Le grand *ricevimento* s'est passé à mer-
« veille. Madame de Ch. est ravie, parce que
« nous avons eu tous les cardinaux de la terre.
« Toute l'Europe, à Rome, était là avec Rome.
« Puisque je suis condamné pour quelques
« jours à ce métier, j'aime mieux le faire aussi
« bien qu'un autre ambassadeur. Les ennemis
« n'aiment aucune espèce de succès, même les
« plus misérables, et c'est les punir que de
« réussir dans un genre où ils se croient eux-
« mêmes sans égal. Samedi prochain je me
« transforme en chanoine de Saint-Jean de
« Latran, et dimanche je donne à dîner à mes
« confrères. Une réunion plus de mon goût est
« celle qui a lieu aujourd'hui : je dîne chez
« M. Guérin avec tous les artistes, et nous allons
« arrêter *votre* monument pour le Poussin. Un
« jeune élève plein de talent, M. Desprez, fera
« le bas-relief pris d'un tableau du grand peintre

« et M. Lemoyne fera le buste. Il ne faut ici « que des mains françaises.

« Pour compléter mon histoire de Rome, « madame de Castries est arrivée. C'est encore « une de ces petites filles que j'ai fait sauter sur « mes genoux comme Césarine (madame de Barante). Cette pauvre femme est bien changée; « ses yeux se sont remplis de larmes quand je « lui ai rappelé son enfance à Lormois. Il me « semble que l'enchantement n'est plus chez la « voyageuse. Quel isolement! et pour qui? « Voyez-vous, ce qu'il y a de mieux, c'est d'aller « vous retrouver le plus tôt possible. Si mon « Moïse descendait bien de la montagne, je lui « emprunterais un de ses rayons, pour paraître « à vos yeux tout brillant et tout rajeuni. »

« Samedi, 13.

« Mon dîner à l'Académie s'est passé à merveille. Les jeunes gens étaient satisfaits : un « ambassadeur dînait *chez eux* pour la première

« fois. Je leur ai annoncé le monument au « Poussin : c'était comme si j'honorais déjà « leurs cendres. »

A LA MÊME.

« Jeudi, 18 décembre 1828.

« Au lieu de perdre mon temps et le vôtre à « vous raconter les faits et gestes de ma vie, « j'aime mieux vous les envoyer tout consignés « dans le journal de Rome. Voilà encore douze « mois qui achèvent de tomber sur ma tête. « Quand me reposerai-je ? Quand cesserai-je « de perdre sur les grands chemins les jours « qui m'étaient prêtés pour en faire un meilleur « usage ? J'ai dépensé sans regarder tant que j'ai « été riche ; je croyais le trésor inépuisable. « Maintenant, en voyant combien il est diminué « et combien peu de temps il me reste à mettre « à vos pieds, il me prend un serrement de « cœur. Mais n'y a-t-il pas une longue exis-

« tence après celle de la terre ? Pauvre et hum-
« ble chrétien, je tremble devant le jugement
« dernier de Michel-Ange ; je ne sais où j'irai,
« mais partout où vous ne serez pas je serai bien
« malheureux. Je vous ai cent fois mandé mes
« projets et mon avenir. Ruines, santé, perte de
« toute illusion, tout me dit : « Va-t-en, retire-
« toi, finis. » Je ne retrouve au bout de ma
« journée que vous. Vous avez désiré que je mar-
« quasse mon passage à Rome, c'est fait : le
« tombeau du Poussin restera. Il portera cette
« inscription : « *F.-A. de Ch. à Nicolas Pous-*
« *sin, pour la gloire des arts et l'honneur de*
« *la France.* Qu'ai-je maintenant à faire ici ?
« Rien, surtout après avoir souscrit pour la
« somme de cent ducats au monument de
« l'homme que vous aimez le plus, dites-vous,
« *après moi :* le Tasse. »

« Rome, le samedi 3 janvier 1829.

« Je recommence mes souhaits de bonne an-

« née : que le ciel vous accorde santé et lon-
« gue vie ! Ne m'oubliez pas : j'ai espérance, car
« vous vous souvenez bien de M. de Montmo-
« rency et de madame de Staël ; vous avez la mé-
« moire aussi bonne que le cœur. Je disais hier
« à madame Salvage que je ne connaissais rien
« dans le monde d'aussi beau et de meilleur que
« vous.

« J'ai passé hier une heure avec le Pape. Nous
« avons parlé de tout et des sujets les plus hauts
« et les plus graves. C'est un homme très-dis-
« tingué et très-éclairé et un prince plein de di-
« gnité. Il ne manquait aux aventures de ma
« vie politique que d'être en relations avec un
« souverain pontife ; cela complète ma carrière.

« Voulez-vous savoir exactement ce que je
« fais ? Je me lève à cinq heures et demie, je
« déjeune à sept heures ; à huit heures je re-
« viens dans mon cabinet : je vous écris ou je
« fais quelques affaires quand il y en a (les dé-
« tails pour les établissements français et pour
« les pauvres français sont assez grands) ; à midi

« je vais errer deux ou trois heures parmi des « ruines, ou à Saint-Pierre, ou au Vatican. « Quelquefois je fais une visite obligée avant ou « après la promenade; à cinq heures je rentre; « je m'habille pour la soirée; je dîne à six heu- « res; à sept heures et demie je vais à une soi- « rée avec madame de Ch., ou je reçois quel- « ques personnes chez moi. Vers onze heures « je me couche, ou bien je retourne encore « dans la campagne malgré les voleurs et la « *malaria* : qu'y fais-je? Rien : j'écoute le si- « lence, et je regarde passer mon ombre de por- « tique en portique, le long des aqueducs éclai- « rés par la lune.

« Les Romains sont si accoutumés à ma vie « *méthodique*, que je leur sers à compter les « heures. Qu'ils se dépêchent; j'aurai bientôt « achevé le tour du cadran. »

A MADAME RÉCAMIER.

« Rome, jeudi 8 janvier 1829.

« Je suis bien malheureux; du plus beau « temps du monde nous sommes passés à la « pluie, de sorte que je ne puis plus faire mes « promenades. C'était pourtant là le seul bon « moment de ma journée. J'allais pensant à « vous dans ces campagnes désertes; elles « liaient dans mes sentiments l'avenir et le « passé, car autrefois je faisais aussi les mêmes « promenades. Je vais une ou deux fois la « semaine à l'endroit où l'Anglaise s'est noyée: « qui se souvient aujourd'hui de cette pauvre « jeune femme, miss Bathurst? ses compa- « triotes galopent le long du fleuve sans pen- « ser à elle. Le Tibre, qui a vu bien d'autres « choses, ne s'en embarrasse pas du tout. « D'ailleurs, ses flots se sont renouvelés : ils « sont aussi pâles et aussi tranquilles que

« quand ils ont passé sur cette créature pleine
« d'espérance, de beauté et de vie.

« Me voilà guindé bien haut sans m'en être
« aperçu. Pardonnez à un pauvre lièvre retenu
« et mouillé dans son gîte. Il faut que je vous
« raconte une petite historiette de mon dernier
« *mardi.* Il y avait à l'ambassade une foule
« immense : je me tenais le dos appuyé contre
« une table de marbre, saluant les personnes
« qui entraient et qui sortaient. Une Anglaise,
« que je ne connaissais ni de nom ni de visage,
« s'est approchée de moi, m'a regardé entre les
« deux yeux, et m'a dit avec cet accent que
« vous savez : « Monsieur de Chateaubriand,
« vous êtes bien malheureux ! » Étonné de
« l'apostrophe et de cette manière d'entrer en
« conversation, je lui ai demandé ce qu'elle
« voulait dire. Elle m'a répondu : « Je veux dire
« que je vous plains. » En disant cela elle a
« accroché le bras d'une autre Anglaise, s'est
« perdue dans la foule, et je ne l'ai pas revue
« du reste de la soirée. Cette bizarre étrangère

« n'était ni jeune ni jolie : je lui sais gré pour-
« tant de ses paroles mystérieuses.

« Vos journaux continuent à rabâcher de moi.
« Je ne sais quelle mouche les pique. Je de-
« vais me croire oublié autant que je le désire.

« J'écris à M. Thierry par le courrier. Il est
« à Hyères, bien malade. Pas un mot de réponse
« de M. de la Bouillerie. »

A M. THIERRY.

« Rome, ce 8 janvier 1828.

« J'ai été bien touché, monsieur, de recevoir
« la nouvelle édition de vos *Lettres* avec un mot
« qui prouve que vous avez pensé à moi. Si ce
« mot était de votre main, j'espérerais pour
« mon pays que vos yeux se rouvriraient aux
« études dont votre talent tire un si merveilleux
« parti. Je lis, ou plutôt relis avec avidité cet
« ouvrage trop court. Je fais des cornes à tou-

« tes les pages afin de mieux rappeler les pas-
« sages dont je veux m'appuyer. Je vous citerai
« beaucoup, monsieur, dans le travail que je
« prépare depuis tant d'années sur les deux
« premières races. Je mettrai à l'abri mes idées
« et mes recherches derrière votre haute auto-
« rité; j'adopterai souvent votre réforme des
« noms; enfin j'aurai le bonheur d'être presque
« toujours de votre avis, en m'écartant, bien
« malgré moi sans doute, du système proposé
« par M. Guizot; mais je ne puis, avec cet ingé-
« nieux écrivain, renverser les monuments les
« plus authentiques, faire de tous les Francs
« des *nobles* et des *hommes libres*, et de tous
« les Romains-Gaulois des *esclaves des Francs*.
« La loi salique et la loi ripuaire ont une foule
« d'articles fondés sur la différence des condi-
« tions entre les Francs : « Si quis ingenuus
« *ingenuum* ripuarium extra solum vendide-
« rit, etc., etc. »

« Vous savez, monsieur, que je vous dési-
« rais vivement à Rome. Nous nous serions

« assis sur des ruines : là vous m'auriez ensei-
« gné l'histoire ; vieux disciple, j'aurais écouté
« mon jeune maître avec le seul regret de
« n'avoir plus devant moi assez d'années pour
« profiter de ses leçons :

> Tel est le sort de l'homme : il s'instruit avec l'âge.
> Mais que sert d'être sage,
> Quand le terme est si près ?

« Ces vers sont d'une ode inédite faite par un
« homme qui n'est plus, par mon bon et ancien
« ami Fontanes. Ainsi, monsieur, tout m'avertit,
« parmi les débris de Rome, de ce que j'ai
« perdu, du peu de temps qui me reste, et de
« la brièveté de ces espérances qui me sem-
« blaient si longues autrefois : *spem longam*.

« Croyez, monsieur, que personne ne vous
« admire et ne vous est plus dévoué que votre
« serviteur. »

Dépêche à M. le comte de la Ferronnays.

« Rome, ce 12 janvier 1829.

« Monsieur le comte,

« J'ai vu le Pape le 2 de ce mois ; il a bien « voulu me retenir tête à tête pendant une heure « et demie. Je dois vous rendre compte de la « conversation que j'ai eue avec Sa Sainteté.

« Il a d'abord été question de la France. Le « Pape a commencé par l'éloge le plus sincère « du Roi. « Dans aucun temps, m'a-t-il dit, la « famille royale de France n'a offert un ensemble

« aussi complet de qualités et de vertus. Voilà « le calme rétabli parmi le clergé : les évêques « ont fait leur soumission. »

« — Cette soumission, ai-je répondu, est due « en partie aux lumières et à la modération « de Votre Sainteté. »

« — J'ai conseillé, a répliqué le Pape, de faire « ce qui me semblait raisonnable. Le spirituel « n'était point compromis par les ordonnances; « les évêques auraient peut-être mieux fait de « ne pas écrire leur première lettre; mais, après « avoir dit *non possumus,* il leur était difficile « de reculer. Ils ont tâché de montrer le moins « de contradiction possible entre leurs actions « et leur langage au moment de leur adhésion : « il faut le leur pardonner. Ce sont des hommes « pieux, très-attachés au Roi et à la monar- « chie; ils ont leur faiblesse comme tous les « hommes. »

« Tout cela, monsieur le comte, était dit en « français très-clairement et très-bien.

« Après avoir remercié le Saint-Père de la

« confiance qu'il me témoignait, je lui ai parlé
« avec considération du cardinal secrétaire
« d'État :

« Je l'ai choisi, m'a-t-il dit, parce qu'il a
« voyagé, qu'il connaît les affaires générales de
« l'Europe et qu'il m'a semblé avoir la sorte de
« capacité que demande sa place. Il n'a écrit,
« relativement à vos deux ordonnances, que ce
« que je pensais et que ce que je lui avais re-
« commandé d'écrire. »

« — Oserais-je communiquer à Sa Sainteté,
« ai-je repris, mon opinion sur la situation reli-
« gieuse de la France ? »

« — Vous me ferez grand plaisir, m'a ré-
« pondu le Pape. »

« Je supprime quelques compliments que
« S. S. a bien voulu m'adresser.

« — Je pense donc, très-Saint-Père, que le mal
« est venu dans l'origine d'une méprise du cler-
« gé : au lieu d'appuyer les institutions nou-
« velles, ou du moins de se taire sur ces insti-
« tutions, il a laissé échapper des paroles de

« blâme, pour ne rien dire de plus, dans des
« mandements et dans des discours. L'impiété,
« qui ne savait que reprocher à de saints minis-
« tres, a saisi ces paroles et en a fait une arme;
« elle s'est écriée que le catholicisme était in-
« compatible avec l'établissement des libertés
« publiques, qu'il y avait guerre à mort entre
« la charte et les prêtres. Par une conduite
« opposée, nos ecclésiastiques auraient obtenu
« tout ce qu'ils auraient voulu de la nation. Il y
« a un grand fonds de religion en France, et un
« penchant visible à oublier nos anciens mal-
« heurs au pied des autels; mais aussi il y a
« un véritable attachement aux institutions ap-
« portées par les fils de saint Louis. On ne sau-
« rait calculer le degré de puissance auquel
« serait parvenu le clergé, s'il s'était montré à
« la fois l'ami du Roi et de la Charte. Je n'ai
« cessé de prêcher cette politique dans mes
« écrits et dans mes discours; mais les passions
« du moment ne voulaient pas m'entendre et
« me prenaient pour un ennemi. »

« Le Pape m'avait écouté avec la plus grande « attention.

« — J'entre dans vos idées, m'a-t-il dit après « un moment de silence. J.-C. ne s'est point pro- « noncé sur la forme des gouvernements. *Ren-* « *dez à César ce qui est à César* veut seule- « ment dire : obéissez aux autorités établies. La « religion catholique a prospéré au milieu des « républiques comme au sein des monarchies ; « elle fait des progrès immenses aux États- « Unis ; elle règne seule dans les Amériques es- « pagnoles. »

« Ces mots sont très-remarquables, monsieur « le comte, au moment même où la cour de « Rome incline fortement à donner l'institution « aux évêques nommés par Bolivar.

« Le Pape a repris : « Vous voyez quelle est « l'affluence des étrangers protestants à Rome : « leur présence fait du bien au pays ; mais elle « est bonne encore sous un autre rapport : les « Anglais arrivent ici avec les plus étranges « notions sur le Pape et la papauté, sur le fana-

« tisme du clergé, sur l'esclavage du peuple « dans ce pays : ils n'y ont pas séjourné deux « mois qu'ils sont tout changés. Ils voient que « je ne suis qu'un évêque comme un autre évê- « que, que le clergé romain n'est ni ignorant « ni persécuteur, et que mes sujets ne sont pas « des bêtes de somme. »

« Encouragé par cette espèce d'effusion du « cœur et cherchant à élargir le cercle de la « conversation, j'ai dit au souverain Pontife : « Votre Sainteté ne penserait-elle pas que le « moment est favorable à la recomposition de « l'unité catholique, à la réconciliation des « sectes dissidentes, par de légères concessions « sur la discipline ? Les préjugés contre la cour « de Rome s'effacent de toutes parts, et, dans « un siècle encore ardent, l'œuvre de la réu- « nion avait déjà été tentée par Leibnitz et « Bossuet. »

« Ceci est une grande chose, m'a dit le Pape ; « mais je dois attendre le moment fixé par la « Providence. Je conviens que les préjugés

« s'effacent; la division des sectes en Allemagne « a amené la lassitude de ces sectes. En Saxe, « où j'ai résidé trois ans, j'ai le premier fait « établir un hôpital des enfants trouvés et ob- « tenu que cet hôpital serait desservi par des « catholiques. Il s'éleva alors un cri général « contre moi parmi les protestants; aujourd'hui « ces mêmes protestants sont les premiers à « applaudir à l'établissement et à le doter. « Le nombre des catholiques augmente dans la « Grande-Bretagne; il est vrai qu'il s'y mêle « beaucoup d'étrangers. »

« Le Pape ayant fait un moment de silence, « j'en ai profité pour introduire la question des « catholiques d'Irlande.

« — Si l'émancipation a lieu, ai-je dit, la « religion catholique s'accroîtra encore dans la « Grande-Bretagne. »

« — C'est vrai d'un côté, a répliqué Sa Sain- « teté, mais de l'autre il y a des inconvénients. « Les catholiques irlandais sont bien ardents « et bien inconsidérés. O'Connel, d'ailleurs

« homme de mérite, n'a-t-il pas été dire dans un « discours qu'il y avait un concordat proposé « entre le Saint-Siége et le gouvernement britan- « nique ? Il n'en est rien ; cette assertion, que je « ne puis contredire publiquement, m'a fait « beaucoup de peine. Ainsi pour la réunion des « dissidents, il faut que les choses soient mûres, « et que Dieu achève lui-même son ouvrage. « Les Papes ne peuvent qu'attendre. »

« Ce n'était pas là, monsieur le comte, mon « opinion ; mais s'il m'importait de faire con- « naître au Roi celle du Saint-Père sur un sujet « aussi grave, je n'étais pas appelé à la com- « battre.

« — Que diront vos journaux, a repris le Pape « avec une sorte de gaieté ? ils parlent beau- « coup ! ceux des Pays-Bas encore davantage ; « mais on me mande qu'une heure après avoir « lu leurs articles, personne n'y pense plus « dans votre pays. »

« C'est la pure vérité, très-Saint-Père : vous « voyez comme *la Gazette de France* m'ar-

« range (car je sais que Sa Sainteté lit tous nos « journaux, sans en excepter *le Courrier*); le sou- « verain Pontife me traite pourtant avec une ex- « trême bonté; j'ai donc lieu de croire que *la* « *Gazette* ne lui fait pas un grand effet. » Le « Pape a ri en secouant la tête. « Eh bien! « très-Saint-Père, il en est des autres comme « de V. S.; si le journal dit vrai, la bonne chose « qu'il a dite reste; s'il dit faux, c'est comme « s'il n'avait rien dit du tout. Le Pape doit s'at- « tendre à des discours pendant la session; « l'extrême droite soutiendra que M. le car- « dinal Bernetti n'est pas un prêtre, et que ses « lettres sur les ordonnances ne sont pas articles « de foi; l'extrême gauche déclarera qu'on n'a- « vait pas besoin de prendre les ordres de « Rome. La majorité applaudira à la déférence « du conseil du Roi, et louera hautement l'es- « prit de sagesse et de paix de V. S. »

« Cette petite explication a paru charmer le « Saint-Père, content de trouver quelqu'un ins- « truit du jeu des rouages de notre machine

« constitutionnelle. Enfin, monsieur le comte,
« pensant que le Roi et son conseil seraient
« bien aises de connaître la pensée du Pape sur
« les affaires actuelles de l'Orient, j'ai répété
« quelques nouvelles de journaux, n'étant point
« autorisé à communiquer au Saint-Siége ce
« que vous m'avez mandé de positif dans votre
« dépêche du dix-huit décembre sur le rappel
« de notre expédition de Morée.

« Le Pape n'a point hésité à me répondre ;
« il m'a paru alarmé de la discipline militaire
« imprudemment enseignée aux Turcs. Voici
« ses propres paroles :

« Si les Turcs sont déjà capables de résister
« à la Russie, quelle sera leur puissance quand
« ils auront obtenu une paix glorieuse ? Qui les
« empêchera, après quatre ou cinq années de
« repos et de perfectionnement dans leur tac-
« tique nouvelle, de se jeter sur l'Italie ? »

« Je vous l'avouerai, monsieur le comte, en
« retrouvant ces idées et ces inquiétudes dans
« la tête du souverain le plus exposé à ressen-

« tir le contre-coup de l'énorme erreur que
« l'on a commise, je me suis applaudi de vous
« avoir montré avec plus de détails, dans ma
« *Note sur les affaires d'Orient*, les mêmes
« idées et les mêmes inquiétudes.

« Il n'y a, a ajouté le Pape, qu'une résolution
« ferme de la part des puissances alliées qui
« puisse mettre un terme au malheur dont
« l'avenir est menacé. La France et l'Angle-
« terre sont encore à temps pour tout arrêter ;
« mais si une nouvelle campagne s'ouvre, elle
« peut communiquer le feu à l'Europe, et il sera
« trop tard pour l'éteindre. »

« Réflexion d'autant plus juste, ai-je reparti,
« que si l'Europe se divisait, ce qu'à Dieu ne
« plaise, cinquante mille Français en Italie re-
« mettraient tout en question. »

« Le Pape n'a point répondu ; il m'a paru
« seulement que l'idée de voir les Français en
« Italie ne lui inspirait aucune crainte. On est
« las partout de l'inquisition de la cour de
« Vienne, de ses tracasseries, de ses empiéte-

« ments continuels et de ses petites trames
« pour unir, dans une confédération contre la
« France, des peuples qui détestent le joug
« autrichien.

« Tel est, monsieur le comte, le résumé de
« ma longue conversation avec Sa Sainteté. Je ne
« sais si l'on a jamais été à même de connaître
« plus à fond les sentiments intimes d'un Pape,
« si l'on a jamais entendu un prince qui gouverne
« le monde chrétien s'exprimer avec tant de
« netteté sur des sujets aussi vastes, aussi en
« dehors du cercle étroit des lieux communs
« diplomatiques. Ici point d'intermédiaire entre
« le souverain Pontife et moi, et il était aisé
« de voir que Léon XII, par son caractère de
« candeur, par l'entraînement d'une conversa-
« tion familière, ne dissimulait rien et ne cher-
« chait point à tromper.

« Les penchants et les vœux du Pape sont
« évidemment pour la France : lorsqu'il a pris
« les clefs de Saint-Pierre, il appartenait à la
« faction des *Zelanti;* aujourd'hui il a cherché

« sa force dans la modération : c'est ce qu'en-
« seigne toujours l'usage du pouvoir. Par cette
« raison, il n'est point aimé de la faction car-
« dinaliste qu'il a quittée. N'ayant trouvé aucun
« homme de talent dans le clergé séculier, il a
« choisi ses principaux conseils dans le clergé
« régulier; d'où il arrive que les moines sont
« pour lui, tandis que les prélats et les simples
« prêtres lui font une espèce d'opposition.
« Ceux-ci, quand je suis arrivé à Rome, avaient
« tous l'esprit plus ou moins infecté des men-
« songes de notre congrégation ; aujourd'hui
« ils sont infiniment plus raisonnables; tous,
« en général, blâment la levée de boucliers de
« notre clergé. Il est curieux de remarquer que
« les jésuites ont autant d'ennemis ici qu'en
« France : ils ont surtout pour adversaires les
« autres religieux et les chefs d'ordre. Ils
« avaient formé un plan au moyen duquel ils se
« seraient emparés exclusivement de l'instruc-
« tion publique à Rome : les dominicains ont
« déjoué ce plan. Le Pape n'est pas très-popu-

« laire, parce qu'il administre bien. Sa petite
« armée est composée de vieux soldats de
« Bonaparte qui ont une tenue très-militaire, et
« font bonne police sur les grands chemins. Si
« Rome matérielle a perdu sous le rapport pit-
« toresque, elle a gagné en propreté et en salu-
« brité. Sa Sainteté fait planter des arbres, ar-
« rêter des ermites et des mendiants : autre sujet
« de plaintes pour la populace. Léon XII est
« grand travailleur ; il dort peu et ne mange
« presque point. Il ne lui est resté de sa jeu-
« nesse qu'un seul goût, celui de la chasse,
« exercice nécessaire à sa santé qui d'ailleurs
« semble s'affermir. Il tire quelques coups de
« fusil dans la vaste enceinte des jardins du Va-
« tican. Les *Zelanti* ont bien de la peine à lui
« pardonner cette innocente distraction. On re-
« proche au Pape de la faiblesse et de l'in-
« constance dans ses affections.

« Le vice radical de la constitution politique
« de ce pays est facile à saisir : ce sont des vieil-
« lards qui nomment pour souverain un vieil-

« lard comme eux. Ce vieillard, devenu maître,
« nomme à son tour cardinaux des vieillards.
« Tournant dans ce cercle vicieux, le suprême
« pouvoir énervé est toujours ainsi au bord de la
« tombe. Le prince n'occupe jamais assez long-
« temps le trône pour exécuter les plans d'amé-
« lioration qu'il peut avoir conçus. Il faudrait
« qu'un pape eût assez de résolution pour faire
« tout à coup une nombreuse promotion de jeu-
« nes cardinaux, de manière à assurer la majo-
« rité à l'élection future d'un jeune pontife. Mais
« les règlements de Sixte-Quint qui donnent le
« chapeau à des charges du palais, l'empire de
« la coutume et des mœurs, les intérêts du
« peuple qui reçoit des gratifications à chaque
« mutation de la tiare, l'ambition individuelle
« des cardinaux qui veulent des règnes courts
« afin de multiplier les chances de la papauté,
« mille autres obstacles trop longs à déduire,
« s'opposent au rajeunissement du sacré col-
« lége.

« La conclusion de cette dépêche, monsieur

« le comte, est que, dans l'état actuel des choses,
« le Roi peut compter entièrement sur la cour
« de Rome.

« En garde contre ma manière de voir et de
« sentir, si j'ai quelque reproche à me faire dans
« le récit que j'ai l'honneur de vous transmettre,
« c'est d'avoir plutôt affaibli qu'exagéré l'expres-
« sion des paroles de Sa Sainteté. Ma mémoire
« est très-sûre; j'ai écrit la conversation en sor-
« tant du Vatican, et mon secrétaire intime n'a
« fait que la copier mot à mot sur ma minute.
« Celle-ci, tracée rapidement, était à peine
« lisible pour moi-même. Vous n'auriez jamais
« pu la déchiffrer [1].

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

[1] Peu de temps après la date de cette lettre, M. de la Ferronnays, malade, partit pour l'Italie et laissa *par interim* aux mains de M. Portalis le portefeuille des affaires étrangères.

A MADAME RÉCAMIER.

« Rome, mardi 13 janvier 1829.

« Hier au soir je vous écrivais à huit heures la
« lettre que M. de Viviers vous porte; ce matin,
« à mon réveil, je vous écris encore par le cour-
« rier ordinaire qui part à midi. Vous connais-
« sez les pauvres dames de Saint-Denis: elles
« sont bien abandonnées depuis l'arrivée
« des grandes dames de la Trinité-du-Mont:
« sans être l'ennemi de celles-ci, je me suis
« rangé avec madame de Ch.......... du côté
« du faible. Depuis un mois les dames de
« Saint-Denis voulaient donner une fête à
« M. l'*ambassadeur* et à madame l'*ambassa-*
« *drice:* elle a eu lieu hier à midi. Figurez-vous
« un théâtre arrangé dans une espèce de sacris-
« tie qui avait une tribune sur l'église; pour
« acteurs une douzaine de petites filles, depuis
« l'âge de huit jusqu'à quatorze ans, jouant les

« Machabées. Elles s'étaient fait elles-mêmes
« leurs casques et leurs manteaux. Elles décla-
« maient leurs vers français avec une verve et un
« accent italien le plus drôle du monde; elles ta-
« paient du pied dans les moments énergiques :
« il y avait une nièce de Pie VII, une fille de
« Thorwaldsen et une autre fille de Chauvin le
« peintre. Elles étaient jolies incroyablement
« dans leurs parures de papier. Celle qui
« jouait le grand-prêtre avait une grande barbe
« noire qui la charmait, mais qui la piquait, et
« qu'elle était obligée d'arranger continuelle-
« ment avec une petite main blanche de treize
« ans. Pour spectateurs, nous, quelques mères,
« les religieuses, madame Salvage, deux ou
« trois abbés et une autre vingtaine de petites
« pensionnaires, toutes en blanc avec des voi-
« les. Nous avions fait apporter de l'ambassade
« des gâteaux et des glaces. On jouait du piano
« dans les entre-actes. Jugez des espérances et
« des joies qui ont dû précéder cette fête dans
« le couvent, et des souvenirs qui la suivront !

« Le tout a fini par *Vivat in æternum*, chanté
« par trois religieuses dans l'église. »

A LA MÊME.

« Rome, le 15 janvier 1829.

« A vous encore! Cette nuit nous avons eu
« du vent et de la pluie comme en France : je
« me figurais qu'ils battaient votre petite fe-
« nêtre; je me trouvais transporté dans votre
« petite chambre, je voyais votre harpe, votre
« piano, vos oiseaux; vous me jouiez mon air
« favori ou celui de Shakspeare : et j'étais à
« Rome, loin de vous! Quatre cents lieues et
« les Alpes nous séparaient!

« J'ai reçu une lettre de cette dame spirituelle
« qui venait quelquefois me voir au ministère ;
« jugez comme elle me fait bien la cour : elle
« est turque enragée; Mahmoud est un grand
« homme qui a devancé sa nation!

« Cette Rome, au milieu de laquelle je suis,

« devrait m'apprendre à mépriser la politique.
« Ici la liberté et la tyrannie ont également péri;
« je vois les ruines confondues de la Répu-
« blique romaine et de l'Empire de Tibère;
« qu'est-ce aujourd'hui que tout cela dans la
« même poussière! Le capucin qui balaye en
« passant cette poussière avec sa robe ne sem-
« ble-t-il pas rendre plus sensible encore la
« vanité de tant de vanités? Cependant je reviens
« malgré moi aux destinées de ma pauvre pa-
« trie. Je lui voudrais religion, gloire et liberté,
« sans songer à mon impuissance pour la parer
« de cette triple couronne. »

A LA MÊME.

« Rome, jeudi 5 février 1829.

« *Torre Vergata* est un bien de moines situé
« à une lieue à peu près du *tombeau de Néron*,
« sur la gauche en venant de Rome, dans l'en-
« droit le plus beau et le plus désert : là, est
« une immense quantité de ruines à fleur de

« terre recouvertes d'herbe et de chardons. J'y
« ai commencé une fouille avant-hier mardi,
« en cessant de vous écrire. J'étais accompagné
« d'Hyacinthe et de Visconti qui dirige la fouille.
« Il faisait le plus beau temps du monde. Une
« douzaine d'hommes armés de bêches et de
« pioches, qui déterraient des tombeaux et des
« décombres de maisons et de palais dans une
« profonde solitude, offrait un spectacle digne
« de vous. Je faisais un seul vœu : c'était que
« vous fussiez là. Je consentirais volontiers à
« vivre avec vous sous une tente au milieu de
« ces débris.

« J'ai mis moi-même la main à l'œuvre ; j'ai
« découvert des fragments de marbre : les in-
« dices sont excellents, j'espère trouver quel-
« que chose qui me dédommagera de l'argent
« perdu à cette loterie des morts ; j'ai déjà un
« bloc de marbre grec assez considérable pour
« faire le buste du Poussin. Cette fouille va de-
« venir le but de mes promenades ; je vais aller
« m'asseoir tous les jours au milieu de ces dé-

« bris. A quel siècle, à quels hommes apparte-
« naient-ils ? Nous remuons peut-être la pous-
« sière la plus illustre sans le savoir. Une
« inscription viendra peut-être éclairer quel-
« que fait historique, détruire quelque erreur,
« établir quelque vérité. Et puis, quand je serai
« parti avec mes douze paysans demi-nus,
« tout retombera dans l'oubli et le silence. Vous
« représentez-vous toutes les passions, tous les
« intérêts qui s'agitaient autrefois dans ces
« lieux abandonnés? Il y avait des maîtres et
« des esclaves, des heureux et des malheureux,
« de belles personnes qu'on aimait et des am-
« bitieux qui voulaient être ministres. Il y reste
« quelques oiseaux et moi, encore pour un
« temps fort court ; nous nous envolerons bien-
« tôt. Dites-moi, croyez-vous que cela vaille la
« peine d'être un des membres du conseil d'un
« petit roi des Gaules, moi, barbare de l'Armo-
« rique, voyageur chez des sauvages d'un monde
« inconnu des Romains, et ambassadeur auprès
« de ces prêtres qu'on jetait aux lions? Quand

« j'appelai Léonidas à Lacédémone, il ne me
« répondit pas : le bruit de mes pas à *Torre*
« *Vergata* n'aura réveillé personne. Et quand
« je serai à mon tour dans mon tombeau, je
« n'entendrai pas même le son de votre voix. Il
« faut donc que je me hâte de me rapprocher
« de vous et de mettre fin à toutes ces chimères
« de la vie des hommes. Il n'y a de bon que la
« retraite, et de vrai qu'un attachement comme
« le vôtre. »

A LA MÊME.

« Rome, le 7 février 1829.

« J'ai reçu une longue lettre du général
« Guilleminot ; il me fait un récit lamentable de
« ce qu'il a souffert dans des courses sur les
« côtes de la Grèce : et pourtant Guilleminot
« était ambassadeur ; il avait de grands vais-
« seaux et une armée à ses ordres. Aller, après
« le départ de nos soldats, dans un pays où il

« ne reste pas une maison et un champ de blé
« parmi quelques hommes épars, forcés à de-
« venir brigands par la misère, ce n'est pas pour
« une femme (madame Lenormant) un projet
« possible.

« J'irai ce matin à ma fouille : hier nous
« avons trouvé le squelette d'un soldat goth et
« le bras d'une statue de femme. C'était ren-
« contrer le destructeur avec la ruine qu'il
« avait faite ; nous avons une grande espérance
« de retrouver ce matin la statue. Si les débris
« d'architecture que je découvre en valent la
« peine, je ne les renverserai pas pour ven-
« dre les briques comme on fait ordinairement ;
« je les laisserai debout et ils porteront mon
« nom : ils sont du temps de Domitien. Nous
« avons une inscription qui nous l'indique :
« c'est le beau temps des arts romains. »

Dépêche à M. le comte Portalis.

« Rome, ce lundi 9 février 1829.

MORT DE LÉON XII.

« Monsieur le comte,

« Sa Sainteté a ressenti subitement une attaque
« du mal auquel elle est sujette : sa vie est dans le
« plus imminent danger. On vient d'ordonner
« de fermer tous les spectacles. Je sors de chez
« le cardinal secrétaire d'État, qui lui-même
« est malade et qui désespère des jours du Pape.
« La perte de ce souverain pontife si éclairé et
« si modéré serait dans ce moment une vraie
« calamité pour la chrétienté et surtout pour la
« France. J'ai cru, monsieur le comte, qu'il
« importait au gouvernement du Roi d'être pré-
« venu de cet événement probable afin qu'il
« pût prendre d'avance les mesures qu'il juge-
« rait nécessaires. En conséquence, j'ai expédié

« pour Lyon un courrier à cheval. Ce courrier
« porte une lettre que j'écris à M. le préfet
« du Rhône, avec une dépêche télégraphique
« qu'il vous transmettra et une autre lettre que
« je le prie de vous envoyer par estafette. Si
« nous avons le malheur de perdre Sa Sainteté,
« un nouveau courrier vous portera jusqu'à Pa-
« ris tous les détails.

« J'ai l'honneur, etc. »

« Huit heures du soir.

« La congrégation des cardinaux déjà ras-
« semblée a défendu au cardinal secrétaire
« d'État de délivrer des permis pour des che-
« vaux de poste. Mon courrier ne pourra partir
« qu'après le départ du courrier du Sacré Col-
« lége, en cas de mort du Pape. J'ai essayé
« d'envoyer un homme porter mes dépêches à
« la frontière de la Toscane. Les mauvais che-
« mins et le manque de chevaux de louage ont
« rendu ce dessein impraticable. Forcé d'at-

« tendre dans Rome, devenue une espèce de
« prison fermée, j'espère toujours que la nou-
« velle, au moyen du télégraphe, vous parvien-
« dra quelques heures avant qu'elle soit connue
« des autres gouvernements au delà des Alpes.
« Il pourrait se faire néanmoins que le courrier
« envoyé au nonce, et qui sera parti nécessai-
« rement avant le mien, vous donnât lui-même,
« en passant à Lyon, la nouvelle par le télé-
« graphe. »

« Mardi, 10 février, neuf heures du matin.

« *Le Pape vient d'expirer :* mon courrier
« part. Dans quelques heures il sera suivi de M. le
« comte de Montebello, attaché à l'ambassade. »

Dépêche à M. le comte Portalis.

« Rome, ce 10 février 1829.

« Monsieur le comte,

« J'ai expédié à Lyon, il y a environ deux « heures, le courrier extraordinaire à cheval « qui vous transmettra la nouvelle imprévue et « déplorable de la mort de Sa Sainteté. Mainte- « nant je fais partir monsieur le comte de Mon- « tebello, attaché à l'ambassade, pour vous « porter quelques détails nécessaires.

« Le Pape est mort de cette affection hémor- « rhoïdale à laquelle il était sujet. Le sang, s'é- « tant porté sur la vessie, occasionna une ré- « tention qu'on essaya de soulager au moyen « de la sonde. On croit que Sa Sainteté a été « blessée dans l'opération. Quoi qu'il en soit, « après quatre jours de souffrances, Léon XII « a expiré ce matin à neuf heures comme j'ar-

« rivais au Vatican, où un agent de l'ambas-
« sade avait passé la nuit. La lettre partie par
« mon premier courrier vous informe, monsieur
« le comte, de mes inutiles efforts pour obtenir
« le permis des chevaux de poste avant la mort
« du Pape.

« Hier je me rendis chez le cardinal secré-
« taire d'État, encore très-souffrant d'un violent
« accès de goutte; j'eus avec lui un assez long
« entretien sur les suites du malheur dont nous
« étions menacés. Je déplorai la perte d'un
« prince dont les sentiments modérés et la con-
« naissance des affaires de l'Europe étaient si
« utiles au repos de la chrétienté. « C'est, me
« répondit le secrétaire d'État, non-seulement
« un grand malheur pour la France, mais un
« plus grand malheur pour l'État romain que
« vous ne l'imaginez. Le mécontentement et la
« misère sont grands dans nos provinces, et,
« pour peu que les cardinaux croient devoir
« suivre un autre système que celui de Léon XII,
« ils verront comment ils s'en tireront. Quant

« à moi, mes fonctions cessent avec la vie du
« Pape, et je n'aurai rien à me reprocher.

« Ce matin j'ai revu le cardinal Bernetti qui,
« en effet, a cessé ses fonctions de secrétaire
« d'État : il m'a tenu le langage de la veille. Je
« lui ai demandé à le rencontrer avant qu'il
« s'enfermât dans le conclave. Nous sommes
« convenus que nous parlerions du choix d'un
« souverain Pontife qui pourrait être le con-
« tinuateur du système de modération de
« Léon XII. J'aurai l'honneur de vous trans-
« mettre tous les renseignements que je re-
« cueillerai.

« Il est probable que la mort du Pape et la
« chute du cardinal Bernetti vont réjouir les
« ennemis des *ordonnances;* ils proclameront
« cet événement malheureux une punition du
« ciel. Il est aisé déjà de lire cette pensée sur
« quelques visages français à Rome.

« Je regrette doublement le Pape ; j'avais eu
« le bonheur de gagner sa confiance ; les pré-
« jugés que l'on avait pris soin de faire naître

« contre moi dans son esprit, avant mon arri-
« vée, s'étaient dissipés, et il me faisait l'hon-
« neur de témoigner hautement et publique-
« ment, en toute occasion, l'estime qu'il voulait
« bien me porter.

« Maintenant, monsieur le comte, permettez-
« moi d'entrer dans l'explication de quelques
« faits.

« J'étais ministre des affaires étrangères à
« l'époque de la mort de Pie VII. Vous trou-
« verez dans les cartons du ministère, si vous
« jugez à propos d'en prendre connaissance, la
« suite de mes relations avec M. le duc de La-
« val. L'usage est, à la mort d'un pape, d'en-
« voyer un ambassadeur extraordinaire, ou
« d'accréditer l'ambassadeur résidant par de
« nouvelles lettres auprès du Sacré Collége.
« C'est ce dernier parti que je proposai de
« suivre à feu S. M. Louis XVIII. Le Roi or-
« donnera ce qu'il croira de meilleur pour son
« service. Quatre cardinaux français vinrent à
« Rome pour l'élection de Léon XII. La France

« en compte aujourd'hui cinq ; c'est certaine-
« ment un nombre de voix qui n'est pas à dé-
« daigner dans le conclave. J'attends, M. le
« comte, les ordres du Roi. M. de Montebello,
« chargé de vous remettre cette dépêche, res-
« tera à votre disposition.

« J'ai l'honneur, etc., etc. »

A MADAME RÉCAMIER.

« Rome, 10 février 1829, onze heures du soir.

« Je voulais vous écrire une longue lettre,
« mais la dépêche que j'ai été obligé d'écrire de
« ma propre main et la fatigue de ces derniers
« jours m'ont épuisé.

« Je regrette le Pape ; j'avais obtenu sa con-
« fiance. Me voilà maintenant chargé d'une
« grande mission. Il m'est impossible de savoir
« quel en sera le résultat, et quelle influence
« elle aura sur ma destinée.

« Les conclaves durent ordinairement deux

« mois, ce qui me laissera toujours libre pour
« Pâques. Je vous parlerai bientôt à fond de tout
« cela.

« Imaginez-vous qu'on a trouvé ce pauvre
« Pape, jeudi dernier, avant qu'il fût malade,
« écrivant son épitaphe. On a voulu le détour-
« ner de ces tristes idées : « Mais non, a-t-il
« dit, cela sera fini dans peu de jours. »

A MADAME RÉCAMIER.

« Jeudi. Rome, 12 février 1829.

« Je lis vos journaux. Ils me font souvent de la
« peine. Je vois dans le *Globe* que M. le comte
« Portalis est, selon ce journal, mon ennemi
« déclaré. Pourquoi ? Est-ce que je demande sa
« place ? Il se donne trop de peine ; je ne pense
« point à lui. Je lui souhaite toutes les prospé-
« rités possibles ; mais pourtant, s'il était vrai

« qu'il voulût la guerre, il me trouverait. On
« me semble déraisonner sur tout, et sur l'*im-
« mortel Mahmoud*, et sur l'évacuation de la
« Morée.

« Dans les chances les plus probables, cette
« évacuation remettra la Grèce sous le joug des
« Turcs, avec la perte pour nous de notre hon-
« neur et de quarante millions. Il y a prodigieu-
« sement d'esprit en France, mais on manque
« de tête et de bon sens : deux phrases vous
« enivrent, on nous mène avec des mots, et, ce
« qu'il y a de pis, c'est que nous sommes tou-
« jours prêts à dénigrer nos amis et à élever
« nos ennemis. Au reste, n'est-il pas curieux
« que l'on fasse tenir au Roi, dans un discours,
« mon propre langage, sur l'*accord des liber-
« tés publiques et de la royauté*, et qu'on m'en
« ait tant voulu pour avoir tenu ce langage ? Et
« les hommes qui font parler ainsi la couronne
« étaient les plus chauds partisans de la cen-
« sure! Au surplus, je vais voir l'élection du chef
« de la chrétienté; ce spectacle est le dernier

« grand spectacle auquel j'assisterai dans ma « vie[1] ; il clora ma carrière.

« Maintenant que les plaisirs de Rome sont « finis, les affaires commencent. Je vais être « obligé d'écrire d'un côté au gouvernement « tout ce qui se passe, et de l'autre de remplir « les devoirs de ma position nouvelle ; il faut « complimenter le Sacré Collége, assister aux « funérailles du Saint-Père, auquel je m'étais « attaché parce qu'on l'aimait peu, et d'autant « plus qu'ayant craint de trouver en lui un en- « nemi, j'ai trouvé un ami qui, du haut de la « chaire de Saint-Pierre, a donné un démenti « formel à mes calomniateurs *chrétiens*. Puis « vont me tomber sur la tête les cardinaux de « France. J'ai écrit pour faire des représenta- « tions au moins sur l'archevêque de Toulouse.

« Au milieu de tous ces tracas le monument « du Poussin s'exécute ; la fouille réussit ; j'ai « trouvé trois belles têtes, un torse de femme « drapé, une inscription funèbre d'un frère

[1] Je me trompais. (Note de 1837.)

« pour une jeune sœur, ce qui m'a attendri.

« A propos d'inscription, je vous ai dit que le « pauvre Pape avait fait la sienne la veille du « jour où il est tombé malade, prédisant qu'il « allait bientôt mourir ; il a laissé un écrit où « il recommande sa famille indigente au gou- « vernement romain : il n'y a que ceux qui ont « beaucoup aimé qui aient de pareilles vertus. »

Suite de l'ambassade de Rome.

Rome, ce 17 février 1829.

Avant de passer aux choses importantes je rappellerai quelques faits.

Au décès du souverain pontife le gouvernement des États Romains tombe aux mains des trois cardinaux chefs d'ordre, diacre, prêtre et évêque, et au cardinal camerlingue. L'usage est

que les ambassadeurs aillent complimenter, dans un discours, la congrégation des cardinaux réunis avant l'ouverture du conclave à Saint-Pierre.

Le corps de Sa Sainteté, exposé d'abord dans la chapelle Sixtine, fut porté vendredi dernier, 13 février, dans la chapelle du Saint-Sacrement à Saint-Pierre; il y est resté jusqu'au dimanche 15. Alors il a été placé dans le monument qu'occupaient les cendres de Pie VII, et celles-ci ont été descendues dans l'église souterraine.

A MADAME RÉCAMIER.

« Rome, ce 17 février 1829.

« J'ai vu Léon XII exposé, le visage découvert, sur un chétif lit de parade au milieu des « chefs-d'œuvre de Michel-Ange ; j'ai assisté à « la première cérémonie funèbre dans l'église

« de Saint-Pierre. Quelques vieux cardinaux
« commissaires, ne pouvant plus voir, s'assu-
« rèrent de leurs doigts tremblants que le cer-
« cueil du pape était bien cloué. A la lumière
« des flambeaux, mêlée à la clarté de la lune,
« le cercueil fut enfin enlevé par une poulie et
« suspendu dans les ombres pour être déposé
« dans le sarcophage de Pie VII.

« On vient de m'apporter le petit chat du
« pauvre Pape ; il est tout gris et fort doux
« comme son ancien maître. »

Dépêche à M. le comte Portalis.

« Rome, ce 17 février 1829.

« Monsieur le comte,

« J'ai eu l'honneur de vous mander dans ma
« première lettre portée à Lyon avec la dépê-
« che télégraphique, et dans ma dépêche n° 15,
« les difficultés que j'ai rencontrées pour l'ex-
« pédition de mes deux courriers du 10 de ce
« mois. Ces gens-ci en sont encore à l'histoire

« des Guelfes et des Gibelins, comme si la mort
« d'un pape connue une heure plus tôt ou une
« heure plus tard pouvait faire entrer une ar-
« mée impériale en Italie.

« Les obsèques du Saint-Père seront termi-
« nées dimanche 22, et le conclave ouvrira
« lundi soir 23, après avoir assisté le matin à
« la messe du Saint-Esprit : on meuble déjà
« les cellules du palais Quirinal.

« Je ne vous entretiendrai pas, monsieur le
« comte, des vues de la cour d'Autriche, des dé-
« sirs des cabinets de Naples, de Madrid et de Tu-
« rin. M. le duc de Laval, dans la correspondance
« qu'il eut avec moi en 1823, a peint le person-
« nel des cardinaux qui sont en partie ceux
« d'aujourd'hui. On peut voir le n° 5 et son
« annexe, les n°s 34, 55, 70 et 82. Il y a aussi
« dans les cartons du ministère quelques notes
« venues par une autre voie. Ces portraits,
« assez souvent de fantaisie, peuvent amuser,
« mais ne prouvent rien. Trois choses ne font
« plus les papes : les intrigues de femmes,

« les menées des ambassadeurs, la puissance « des cours. Ce n'est pas non plus de l'intérêt « général de la société qu'ils sortent, mais de « l'intérêt particulier des individus et des fa- « milles qui cherchent dans l'élection du chef « de l'Église des places et de l'argent.

« Il y aurait des choses immenses à faire au- « jourd'hui par le Saint-Siége : la réunion des « sectes dissidentes, le raffermissement de la « société européenne, etc. Un pape qui entre- « rait dans l'esprit du siècle, et qui se placerait « à la tête des générations éclairées, pourrait ra- « jeunir la papauté ; mais ces idées ne peuvent « point pénétrer dans les vieilles têtes du Sacré « Collége ; les cardinaux arrivés au bout de la « vie se transmettent une royauté élective qui « expire bientôt avec eux : assis sur les doubles « ruines de Rome, les papes ont l'air de n'être « frappés que de la puissance de la mort.

« Ces cardinaux avaient élu le cardinal Della « Genga (Léon XII) après l'exclusion donnée « au cardinal Severoli, parce qu'ils croyaient

« qu'il allait mourir; Della Genga s'étant avisé
« de vivre, ils l'ont détesté cordialement pour
« cette tromperie. Léon XII choisissait dans les
« couvents des administrateurs capables; autre
« sujet de murmure pour les cardinaux. Mais,
« d'une autre part, ce pape défunt, en avançant
« les moines, voulait de la régularité dans les mo-
« nastères, de sorte qu'on ne lui savait aucun gré
« du bienfait. Les ermites vagabonds qu'on arrê-
« tait, les gens du peuple qu'on forçait de boire
« debout dans la rue afin d'éviter les coups de cou-
« teau au cabaret; des changements peu heureux
« dans la perception des impôts, des abus com-
« mis par quelques familiers du Saint-Père, la
« mort même de ce pape arrivant à une époque
« qui fait perdre aux théâtres et aux marchands
« de Rome le bénéfice des folies du carnaval,
« ont fait anathématiser la mémoire d'un prince
« digne des plus vifs regrets : à Civita Vecchia on
« a voulu brûler la maison de deux hommes que
« l'on pensait avoir été honorés de sa faveur.

« Parmi beaucoup de concurrents, quatre

« sont particulièrement désignés: le cardinal Ca-
« pellari, chef de la propagande, le cardinal
« Pacca, le cardinal De Gregoro et le cardinal
« Giustiniani.

« Le cardinal Capellari est un homme docte
« et capable. Il sera repoussé, dit-on, par les
« cardinaux comme trop jeune, comme moine
« et comme étranger aux affaires du monde. Il
« est autrichien et passe pour obstiné et ardent
« dans ses opinions religieuses. Cependant
« c'est lui qui, consulté par Léon XII, n'a rien
« vu dans les ordonnances du Roi qui pût auto-
« riser la réclamation de nos évêques ; c'est
« encore lui qui a rédigé le concordat de la
« cour de Rome avec les Pays-Bas et qui a été
« d'avis de donner l'institution canonique aux
« évêques des républiques espagnoles : tout
« cela annonce un esprit raisonnable, conci-
« liant et modéré. Je tiens ces détails du cardi-
« nal Bernetti, avec qui j'ai eu, vendredi 13, une
« des conversations que je vous ai annoncées
« dans ma dépêche nº 15.

« Il importe au corps diplomatique, et surtout
« à l'ambassadeur de France, que le secrétaire
« d'État à Rome soit un homme de relations faci-
« les et habitué aux affaires de l'Europe. Le car-
« dinal Bernetti est le ministre qui nous convient
« sous tous les rapports; il est compromis pour
« nous avec les *Zelanti* et les congréganistes;
« nous devons désirer qu'il soit repris par le pape
« futur. Je lui ai demandé avec lequel des
« quatre cardinaux il aurait le plus de chances
« de revenir au pouvoir, il m'a répondu:
« Avec Capellari. »

« Les cardinaux Pacca et De Gregorio sont
« peints d'une manière fidèle dans l'annexe du
« n° 5 de la correspondance déjà citée; mais le
« cardinal Pacca est très-affaibli par l'âge, et la
« mémoire, comme celle du cardinal doyen La
« Somaglia, commence totalement à lui manquer.

« Le cardinal De Gregorio serait un pape con-
« venable. Quoique rangé au nombre des *Ze-*
« *lanti*, il n'est pas sans modération; il re-
« pousse les Jésuites qui ont ici, autant qu'en

« France, des adversaires et des ennemis.
« Tout sujet napolitain qu'il est, le cardinal De
« Gregorio est rejeté par Naples, et encore plus
« par le cardinal Albani, l'exécuteur des hautes-
« œuvres de l'Autriche au conclave. Le cardi-
« nal est légat à Bologne ; il a plus de quatre-
« vingts ans et il est malade : il y a donc quel-
« que chance pour qu'il ne vienne pas à Rome.

« Enfin, le cardinal Giustiniani est le cardinal
« de la noblesse romaine ; il a pour neveu le car-
« dinal Odescalchi, et il aura vraisemblable-
« ment un assez bon nombre de voix. Mais d'un
« autre côté il est pauvre et il a des parents
« pauvres ; Rome craindrait les besoins de cette
« indigence.

« Vous savez, monsieur le comte, tout le mal
« que le nonce Giustiniani a fait en Espagne, et
« je le sais plus qu'un autre par les embarras
« qu'il m'a causés après la délivrance du roi
« Ferdinand. Dans l'évêché d'Imola, que le
« cardinal gouverne actuellement, il n'a pas été
« plus modéré ; il a fait revivre les règlements

« de saint Louis contre les blasphémateurs :
« ce n'est pas le Pape de notre époque. Au sur-
« plus, c'est un homme assez savant, hébraïsant,
« helléniste, mathématicien, mais plus propre
« aux travaux du cabinet qu'aux affaires. Je ne
« le crois pas poussé par l'Autriche.

« Après tout, la prévoyance humaine est sou-
« vent trompée ; souvent un homme change en
« arrivant au pouvoir ; le *Zelante* cardinal
« Della Genga a été le pape conciliant Léon XII.
« Peut-être surgira-t-il, au milieu des quatre
« compétiteurs, un pape auquel personne ne
« pense dans ce moment. Le cardinal Casti-
« glioni, le cardinal Benvenuti, le cardinal Ga-
« leffi, le cardinal Arezzo, le cardinal Gambe-
« rini, et jusqu'au vieux et vénérable doyen du
« Sacré Collége La Somaglia, malgré sa demi-
« enfance ou plutôt à cause d'elle, se mettent sur
« les rangs. Le dernier a même quelque espoir,
« parce qu'étant évêque et prince d'Ostie, son
« exaltation amènerait un mouvement qui lais-
« serait cinq grandes places libres.

« On suppose que le conclave sera très-long « ou très-court : il n'y aura pas de combat de « système comme à l'époque du décès de Pie VII ; « les *conclavistes* et les *anticonclavistes* ont « totalement disparu : ce qui peut rendre l'élec- « tion plus facile. Mais, d'une autre part, il y « aura des luttes personnelles entre les pré- « tendants qui réunissent un certain nombre de « voix, et comme il ne faut qu'un tiers des voix « du conclave, plus une, pour donner l'*exclu-* « *sive* qu'il ne faut pas confondre avec le droit « d'*exclusion*, le ballottage entre les candidats « se pourra prolonger.

« La France veut-elle exercer le droit d'*ex-* « *clusion* qu'elle partage avec l'Autriche et « l'Espagne ? L'Autriche l'a exercé dans le pré- « cédent conclave contre Severoli, par l'inter- « médiaire du cardinal Albani. Contre qui la « couronne de France voudrait-elle exercer ce « droit ? Serait-ce contre le cardinal Fesch, si « par aventure on songeait à lui, ou contre le « cardinal Giustiniani ? Celui-ci vaudrait-il la

« peine d'être frappé de ce *veto*, toujours un
« peu odieux en ce qu'il entrave l'indépendance
« de l'élection ?

« A quel cardinal le gouvernement du Roi
« veut-il confier l'exercice de son droit d'ex-
« clusion ? Veut-on que l'ambassadeur de France
« paraisse armé dn secret de son gouvernement
« et comme prêt à frapper l'élection du con-
« clave si elle déplaisait à Charles X ? Enfin, le
« gouvernement a-t-il un choix de prédilec-
« tion ? Est-ce à tel ou tel cardinal qu'il veut
« prêter son appui ? Certes, si tous les cardi-
« naux de famille, c'est-à-dire les cardinaux
« espagnols, napolitains et même piémontais,
« voulaient réunir leurs voix à celles des cardi-
« naux français, si l'on pouvait former un parti
« des couronnes, nous l'emporterions au con-
« clave ; mais ces réunions sont des chimères
« et nous avons dans les cardinaux des diverses
« cours des ennemis plutôt que des amis.

« On assure que le primat de Hongrie et l'ar-
« chevêque de Milan viendront au conclave.

« L'ambassadeur d'Autriche à Rome, le comte
« Lutzow, tient de très-bons propos sur le
« caractère de conciliation que doit avoir le
« Pape futur. Attendons les instructions de
« Vienne.

« Au surplus je suis persuadé que tous les
« ambassadeurs de la terre ne font rien aujour-
« d'hui à l'élection du souverain pontife et que
« nous sommes tous d'une parfaite inutilité à
« Rome. Je ne vois au reste aucun intérêt pres-
« sant à accélérer ou à retarder (ce qui n'est
« d'ailleurs au pouvoir de personne) les opéra-
« tions du conclave. Que les cardinaux étran-
« gers à l'Italie assistent ou n'assistent pas à ce
« conclave, cela peut convenir plus ou moins à
« la dignité des cours; mais cela est du plus
« mince intérêt pour le résultat de l'élection.
« Si l'on avait des millions à distribuer, il serait
« encore possible de faire un Pape : je n'y vois
« que ce moyen, et il n'est pas à l'usage de la
« France.

« Dans mes instructions confidentielles à M. le

« duc de Laval (13 septembre 1823) je lui disais :
« Nous demandons que l'on mette sur le trône
« pontifical un prélat distingué par sa piété et
« ses vertus. Nous désirons seulement qu'il soit
« assez éclairé et d'un esprit assez conciliant
« pour qu'il puisse juger la position politique
« des gouvernements et ne les jette pas, par des
« exigences inutiles, dans des difficultés inex-
« tricables, aussi fâcheuses pour l'Église que
« pour le trône...... Nous voulons un membre
« du parti italien *zelante* modéré, capable
« d'être agréé par tous les partis. Tout ce que
« nous leur demandons dans notre intérêt, c'est
« de ne pas chercher à profiter des divisions qui
« peuvent se former dans notre clergé pour
« troubler nos affaires ecclésiastiques. »

« Dans une autre lettre confidentielle, écrite à
« propos de la maladie du nouveau Pape Della
« Genga, le 28 janvier 1824, je disais encore à
« M. le duc de Laval : « Ce qu'il nous importe
« d'obtenir (supposant un nouveau conclave),
« c'est que le Pape soit, par ses inclinations,

« indépendant des autres puissances ; c'est que
« ses principes soient sages et modérés et qu'il
« soit ami de la France. »

« Aujourd'hui, M. le comte, dois-je suivre
« comme ambassadeur l'esprit de ces instruc-
« tions que je donnais comme ministre?

« Cette dépêche renferme tout. Je n'aurai
« plus qu'à instruire le Roi succinctement des
« opérations du conclave et des accidents qui
« pourraient survenir; il ne s'agira plus que du
« compte des votes et de la variation des
« suffrages.

« Les cardinaux favorables aux jésuites sont :
« Giustiniani, Odescalchi, Pedicini et Bertaz-
« zoli.

« Les cardinaux opposés aux jésuites par
« diverses causes et diverses circonstances
« sont : Zurla, De Gregorio, Bernetti, Capellari,
« Micara.

« On croit que, sur cinquante-huit cardinaux,
« quarante-huit ou quarante-neuf seulement
« assisteront au conclave. Dans ce cas, trente-

« trois ou trente-quatre voix feraient l'élec-
« tion.

« Le ministre d'Espagne, M. de Labrador,
« homme solitaire et caché, que je soupçonne
« léger sous l'apparence de la gravité, est fort
« embarrassé de son rôle. Les instructions de
« sa cour n'ont rien prévu ; il en écrit dans
« ce sens au chargé d'affaires de S. M. C. à
« Lucques.

« J'ai l'honneur, etc.

« P. S. Le cardinal Benvenuti a, dit-on, déjà
« douze voix d'assurées. Ce choix, s'il réussis-
« sait, serait très-bon. Benvenuti connaît l'Eu-
« rope, et a montré de la capacité et de la
« modération dans divers emplois. »

Conclaves.

Puisque le conclave va s'ouvrir, je veux tracer rapidement l'histoire de cette grande loi d'élection, qui compte déjà plus de dix-huit cents ans de durée. D'où viennent les Papes? Comment de siècles en siècles ont-ils été élus?

Au moment où la liberté, l'égalité et la répu-

blique achevaient d'expirer vers le temps d'Auguste, naissait à Bethléem le tribun universel des peuples, le grand représentant sur la terre de l'égalité, de la liberté et de la république, le Christ, qui après avoir planté la croix pour servir de limite à deux mondes, après s'être fait attacher à cette croix, y être mort, symbole, victime et rédempteur des souffrances humaines, transmit son pouvoir à son premier apôtre. Depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ, c'est la société avec des esclaves, avec l'inégalité des hommes entre eux; depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, c'est la société avec l'égalité des hommes entre eux, l'égalité sociale de l'homme et de la femme, c'est la société sans esclaves, ou du moins sans le principe de l'esclavage. L'histoire de la société moderne commence au pied et de ce côté-ci de la croix.

Pierre, évêque de Rome, initia la papauté: tribuns-dictateurs successivement élus par le peuple, et la plupart du temps choisis parmi les classes les plus obscures du peuple, les

Papes tinrent leur puissance temporelle de l'ordre démocratique, de cette nouvelle société de frères qu'était venu fonder Jésus de Nazareth, ouvrier, fabricant de jougs et de charrues, né d'une femme selon la chair, et pourtant Dieu et fils de Dieu, comme ses œuvres le prouvent.

Les Papes eurent mission de venger et de maintenir les droits de l'homme; chefs de l'opinion humaine, ils obtinrent, tout faibles qu'ils étaient, la force de détrôner les rois avec une parole et une idée : ils n'avaient pour soldat qu'un plébéien, la tête couverte d'un froc et la main armée d'une croix. La papauté, marchant à la tête de la civilisation, s'avança vers le but de la société. Les hommes chrétiens, dans toutes les régions du globe, obéirent à un prêtre dont le nom leur était à peine connu, parce que ce prêtre était la personnification d'une vérité fondamentale; il représentait en Europe l'indépendance politique détruite presque partout; il fut dans le monde gothique le défenseur des franchises populaires, comme il devint dans le

monde moderne le restituteur des sciences, des lettres et des arts. Le peuple s'enrôla dans ses milices sous l'habit d'un frère mendiant.

La querelle de l'empire et du sacerdoce est la lutte des deux principes sociaux au moyen âge, le pouvoir et la liberté. Les Papes, favorisant les Guelfes, se déclaraient pour les gouvernements des peuples; les empereurs, adoptant les Gibelins, poussaient au gouvernement des nobles : c'était précisément le rôle qu'avaient joué les Athéniens et les Spartiates dans la Grèce. Aussi, lorsque les papes se rangèrent du côté des rois, lorsqu'ils se firent Gibelins, ils perdirent leur pouvoir, parce qu'ils se détachèrent de leur principe naturel; et, par une raison opposée, et cependant analogue, les moines ont vu décroître leur autorité lorsque la liberté politique est revenue directement aux peuples, parce que les peuples n'ont plus eu besoin d'être remplacés par les moines, leurs représentants.

Ces trônes déclarés vacants et livrés au pre-

mier occupant dans le moyen âge; ces empereurs qui venaient à genoux implorer le pardon d'un pontife; ces royaumes mis en interdit; une nation entière privée de culte par un mot magique; ces souverains frappés d'anathème, abandonnés non-seulement de leurs sujets, mais encore de leurs serviteurs et de leurs proches; ces princes évités comme des lépreux, séparés de la race mortelle, en attendant leur retranchement de l'éternelle race; les aliments dont ils avaient goûté, les objets qu'ils avaient touchés passés à travers les flammes ainsi que choses souillées : tout cela n'était que les effets énergiques de la souveraineté populaire déléguée à la religion et par elle exercée.

La plus vieille loi d'élection du monde est la loi en vertu de laquelle le pouvoir pontifical a été transmis de saint Pierre au prêtre qui porte aujourd'hui la tiare : de ce prêtre vous remontez de pape en pape jusqu'à des saints qui touchent au Christ; au premier anneau de la chaîne pontificale se trouve un Dieu. Les évê-

ques étaient élus par l'Assemblée générale des fidèles ; dès le temps de Tertullien, l'évêque de Rome est nommé l'évêque des évêques. Le clergé, faisant partie du peuple, concourait à l'élection. Comme les passions se retrouvent partout, comme elles détériorent les plus belles institutions et les plus vertueux caractères, à mesure que la puissance papale s'accrut, elle tenta davantage, et des rivalités humaines produisirent de grands désordres. A Rome païenne, de pareils troubles avaient éclaté pour l'élection des tribuns : des deux Gracchus, l'un fut jeté dans le Tibre, l'autre poignardé par un esclave dans un bois consacré aux Furies. La nomination du pape Damase, en 336, produisit une rixe sanglante : 137 personnes succombèrent dans la Basilique Sicinienne, aujourd'hui Sainte-Marie Majeure.

On voit saint Grégoire élu pape par le *clergé*, le *sénat* et le *peuple romain.* Tout chrétien pouvait parvenir à la tiare : Léon IV fut promu au souverain pontificat le 12 avril 847 pour dé-

fendre Rome contre les Sarrasins, et son ordination différée jusqu'à ce qu'il eût donné des preuves de son courage. Autant en arrivait aux autres évêques : Simplicius monta au siége de Bourges, tout laïque qu'il était. Même aujourd'hui (ce qu'en général on ignore) le choix du conclave pourrait tomber sur un laïc, fût-il marié : sa femme entrerait en religion, et lui recevrait, avec la papauté, tous les ordres.

Les empereurs grecs et latins voulurent opprimer la liberté de l'élection papale populaire ; ils l'usurpèrent quelquefois, et ils exigèrent souvent que cette élection fût au moins confirmée par eux : un capitulaire de Louis-le-Débonnaire rend à l'élection des évêques sa liberté primitive qui s'accomplit selon un traité du même temps par le *consentement unanime du clergé et du peuple*.

Ces dangers d'une élection proclamée par les masses populaires ou dictée par les empereurs obligèrent à faire des changements à la loi. Il existait à Rome des prêtres et des diacres appe-

lés *cardinaux*, soit que leur nom leur vînt de ce qu'ils servaient aux *cornes* ou coins de l'autel, *ad cornua altaris*, soit que le mot *cardinal* dérivât du latin *cardo*, pivot ou gond. Le pape Nicolas II, dans un concile tenu à Rome en 1059, fit décider que les cardinaux seuls éliraient les Papes et que le clergé et le peuple ratifieraient l'élection. Cent vingt ans après, le concile de Latran enleva la ratification au clergé et au peuple et rendit l'élection valide à une majorité des deux tiers des voix dans l'assemblée des cardinaux.

Mais ce canon du concile ne fixant ni la durée ni la forme de ce collége électoral, il arriva que la discorde s'introduisit parmi les électeurs et il n'y avait aucun moyen dans la nouvelle modification de la loi de faire cesser cette discorde. En 1258, après la mort de Clément IV, les cardinaux réunis à Viterbe ne purent s'entendre, et le Saint-Siége resta vacant pendant deux années. Le podestat et le peuple de la ville furent obligés d'enfermer les cardinaux dans leur pa-

lais, et même, dit-on, de découvrir ce palais pour forcer les électeurs à en venir à un choix. Grégoire X sortit enfin du scrutin, et, pour remédier à l'avenir à un tel abus, établit alors le conclave, CUM CLAVE, *sous clef* ou *avec une clef*; il régla les dispositions intérieures de ce conclave à peu près de la manière qu'elles existent aujourd'hui : cellules séparées, chambre commune pour le scrutin, fenêtres extérieures murées, à l'une desquelles on vient proclamer l'élection, en démolissant les plâtres dont elle est close, etc. Le concile tenu à Lyon en 1270 confirme et améliore ces dispositions. Un article de ce règlement est pourtant tombé en désuétude : il y était dit que si après trois jours de clôture le choix du Pape n'était pas fait, pendant cinq jours après ces trois jours les cardinaux n'auront plus qu'un seul plat à leur repas et qu'ensuite ils n'auront plus que du pain, du vin et de l'eau jusqu'à l'élection du souverain pontife.

Aujourd'hui la durée d'un conclave n'est plus limitée et les cardinaux ne sont plus punis par

la diète comme des enfants mis en pénitence. Leur dîner, placé dans des corbeilles portées sur des brancards, leur arrive du dehors accompagné de laquais en livrée; un dapifère suit le convoi l'épée au côté et traîné par des chevaux caparaçonnés, dans le carrosse armorié du cardinal reclus. Arrivés au tour du conclave, les poulets sont éventrés, les pâtés sondés, les oranges mises en quartiers, les bouchons des bouteilles dépecés, dans la crainte que quelque Pape ne s'y trouve caché. Ces anciennes coutumes, les unes puériles, les autres ridicules, ont des inconvénients. Le dîner est-il somptueux? le pauvre qui meurt de faim, en le voyant passer, compare et murmure. Le dîner est-il chétif? par une autre infirmité de la nature l'indigent s'en moque et méprise la pourpre romaine. On fera bien d'abolir cet usage qui n'est plus dans les mœurs actuelles; le christianisme est remonté vers sa source; il est revenu au temps de la Cène et des Agapes, et le Christ doit seul aujourd'hui présider à ces festins.

Les intrigues des conclaves sont célèbres; quelques-unes eurent des suites funestes. On vit pendant le schisme d'Occident différents Papes et antipapes se maudire et s'excommunier du haut des murs en ruines de Rome. Ce schisme parut prêt à s'éteindre, lorsque Pierre de Lune le ranima en 1304 par une intrigue du conclave à Avignon. Alexandre VI acheta en 1492 les suffrages de 22 cardinaux qui lui prostituèrent la tiare, laissant après lui les souvenirs de Lucrèce. Sixte-Quint n'eut d'intrigue dans le conclave qu'avec ses béquilles, et quand il fut Pape son génie n'eut plus besoin de ces appuis. J'ai vu dans une villa de Rome un portrait de la sœur de Sixte-Quint, femme du peuple, que le terrible pontife dans tout l'orgueil plébéien se plut à faire peindre. « Les premières armes de notre maison, disait-il à cette sœur, sont des lambeaux (*lambels*). »

C'était encore le temps où quelques souverains dictaient des ordres au Sacré Collége. Philippe II faisait entrer au conclave des billets

portant : *Su Magestad no quiere que N. sea Papa ; quiere que N. lo tenga.* Après cette époque, les intrigues des conclaves ne sont plus guère que des agitations sans résultats généraux. Du Perron et d'Ossat obtinrent néanmoins la réconciliation d'Henri IV avec le Saint-Siége, ce qui fut un grand événement. Les *Ambassades* de du Perron sont fort inférieures aux *Lettres* de d'Ossat. Avant eux, du Bellay avait été au moment de prévenir le schisme de Henri VIII. Ayant obtenu de ce tyran, avant sa séparation de l'Église, qu'il se soumettrait au jugement du Saint-Siége, il arriva à Rome au moment où la condamnation d'Henri VIII allait être prononcée. Il obtint un délai pour envoyer un homme de confiance en Angleterre ; les mauvais chemins retardèrent la réponse. Les partisans de Charles-Quint firent rendre la sentence, et le porteur des pouvoirs de Henri VIII arriva deux jours après. Le retard d'un courrier a rendu l'Angleterre protestante, et changé la face politique de l'Europe.

Les destinées du monde ne tiennent pas à des causes plus puissantes : une coupe trop large, vidée à Babylone, fit disparaître Alexandre.

Vient ensuite à Rome, du temps d'Olimpia, le cardinal de Retz, qui, dans le conclave après la mort d'Innocent X, s'enrôla dans *l'escadron volant*, nom que l'on donnait à dix cardinaux indépendants ; ils portaient avec eux *Sachetti*, qui n'était *bon qu'à peindre*, pour faire passer Alexandre VII, *savio col silenzio*, et qui, Pape, se trouva n'être pas grand'chose.

Le président de Brosses raconte la mort de Clément XII dont il fut témoin, et vit l'élection de Benoît XIV, — comme j'ai vu Léon XII le pontife, mort sur son lit abandonné : le cardinal camerlingue avait frappé deux ou trois fois Clément XII au front, selon l'usage, avec un petit marteau, en l'appelant par son nom *Lorenzo Corsini* : « Il ne répon-« dit point, dit de Brosses, » et il ajoute : « *Voilà ce qui fait que votre fille est muette.* » Et voilà comme en ce temps-là on traitait les

choses les plus graves : un pape mort que l'on frappe à la tête comme à la porte de l'entendement, en appelant l'homme décédé et muet par son nom, pouvait, ce me semble, inspirer à un témoin autre chose qu'une raillerie, fût-elle empruntée de Molière. Qu'aurait dit le léger magistrat de Dijon si Clément XII lui eût répondu des profondeurs de l'éternité : « Que « me veux-tu ? »

Le président de Brosses envoie à son ami l'abbé Courtois une liste des cardinaux du conclave avec un mot sur chacun d'eux en son honneur :

« Guadagni, bigot, papelard, sans esprit, sans « goût, pauvre moine.

« Aquaviva d'Aragon, figure noble et un « peu épaisse, l'esprit comme la figure.

« Ottoboni, sans mœurs, sans crédit, débau- « ché, ruiné, amateur des arts.

« Alberoni, plein de feu, inquiet, remuant, « méprisé, sans mœurs, sans décence, sans

« considération, sans jugement : selon lui, un « cardinal est un..... habillé de rouge. »

Le reste de la liste est à l'avenant ; le cynisme est ici tout l'esprit.

Une bouffonnerie singulière eut lieu : de Brosses alla dîner avec des Anglais à la porte Saint-Pancrace ; on simula l'élection d'un pape : sir Ashewd ôta sa perruque et représenta le cardinal doyen ; on chanta des *oremus*, et le cardinal Alberoni fut élu au scrutin de cette orgie. Les soldats protestants de l'armée du connétable de Bourbon nommèrent pape, dans l'église de Saint-Pierre, Martin Luther. Aujourd'hui les Anglais, qui sont tout à la fois la plaie et la providence de Rome, respectent le culte catholique qui leur a permis d'élever un prêche en dehors de la porte du Peuple. Le gouvernement et les mœurs ne souffriraient plus de pareil scandale.

Aussitôt qu'un cardinal est prisonnier au conclave, la première chose qu'il fait, c'est de se mettre, lui et ses domestiques, à gratter du-

rant l'obscurité les murs fraîchement maçonnés, jusqu'à ce qu'ils aient fait un petit trou pour prendre par là durant la nuit des ficelles au moyen desquelles les avis vont et viennent du dedans au dehors. Au surplus, le cardinal de Retz, dont l'opinion n'est pas suspecte, après avoir parlé des misères du conclave dont il fit partie, termine son récit par ces belles paroles :

« On y vécut (dans le conclave) toujours en-
« semble avec le même respect et la même ci-
« vilité que l'on observe dans les cabinets des
« rois ; avec la même politesse qu'on avait
« dans la cour de Henri III ; avec la même fa-
« miliarité que l'on voit dans les colléges ; avec
« la même modestie qui se remarque dans les
« noviciats, et avec la même charité, au moins
« en apparence, qui pourrait être entre des frè-
« res parfaitement unis. »

Je suis frappé, en achevant l'épitome d'une immense histoire, de la manière grave dont elle commence et de la manière presque bur-

lesque dont elle finit : la grandeur du fils de Dieu ouvre la scène qui, se retrécissant par degrés à mesure que la religion catholique s'éloigne de sa source, se termine à la petitesse du fils d'Adam. On ne retrouve plus guère la hauteur primitive de la croix qu'au décès du souverain Pontife : ce Pape, sans famille, sans amis, dont le cadavre est délaissé sur sa couche, montre que l'homme était compté pour rien dans le chef du monde évangélique. Comme prince temporel, on rend des honneurs au Pape expiré; comme homme, son corps abandonné est jeté à la porte de l'église, où jadis le pécheur faisait pénitence.

Dépêche à M. le comte Portalis.

« Rome, 17 février 1829.

« Monsieur le comte,

« J'ignore s'il plaira au Roi d'envoyer un « ambassadeur extraordinaire à Rome ou s'il

« lui conviendra de m'accréditer auprès du
« Sacré Collége. Dans ce dernier cas, j'aurai
« l'honneur de vous faire observer que j'allouai
« à M. le duc de Laval, pour frais de service
« extraordinaire en pareille circonstance, en
« 1823, une somme qui s'élevait, autant que je
« m'en puis souvenir, de quarante à cinquante
« mille francs. L'ambassadeur d'Autriche, M. le
« comte d'Appony, reçut d'abord de sa cour
« une somme de 36,000 francs pour les pre-
« miers besoins, un supplément de 7,200 francs
« par mois à son traitement ordinaire pendant
« la durée du conclave, et pour frais de ca-
« deaux, chancellerie, etc., 10,000 francs. Je
« n'ai point, monsieur le comte, la prétention
« de lutter de magnificence avec M. l'ambassa-
« deur d'Autriche, comme le fit M. le duc de
« Laval; je ne louerai ni chevaux, ni voitures,
« ni livrées pour éblouir la populace de Rome;
« le Roi de France est un assez grand seigneur
« pour payer la pompe de ses ambassadeurs,
« s'il en veut une : magnificence d'emprunt,

« c'est misère. J'irai donc modestement au con-
« clave avec mes gens et mes voitures ordi-
« naires. Reste seulement à savoir si Sa Ma-
« jesté ne pensera pas que pendant la durée du
« conclave je serai obligé à une représentation
« à laquelle mon traitement ordinaire ne pourra
« suffire. Je ne demande rien, je soumets sim-
« plement une question à votre jugement et à
« la décision royale.

« J'ai l'honneur, etc. »

Dépêche à M. le comte Portalis.

« Rome, ce 19 février 1829.

« Monsieur le comte,

« J'ai eu l'honneur d'être présenté hier au
« Sacré Collége et de prononcer le petit discours
« dont je vous ai d'avance envoyé copie dans ma
« dépêche n° 17, partie mardi, 17 de ce mois, par
« un courrier extraordinaire. J'ai été écouté
« avec des marques de satisfaction du meilleur

« augure, et le cardinal doyen, le vénérable
« Della Somaglia, m'a répondu dans les termes
« les plus affectueux pour le Roi et pour la
« France.

« Vous ayant tout mandé dans ma dernière
« dépêche, je n'ai absolument rien de nouveau
« à vous dire aujourd'hui, sinon que le cardinal
« Bussi est arrivé hier de Bénévent; on attend
« aujourd'hui les cardinaux Albani, Macchi et
« Opizzoni.

« Les membres du Sacré Collége s'enferme-
« ront au palais Quirinal lundi soir, 23 de ce
« mois. Dix jours s'écouleront ensuite pour
« attendre les cardinaux étrangers, après quoi
« les opérations sérieuses du conclave com-
« menceront, et, si l'on s'entendait tout d'abord,
« le pape pourrait être élu dans la première se-
« maine de carême.

« J'attends, monsieur le comte, les ordres du
« Roi. Je suppose que vous m'avez expédié un
« courrier après l'arrivée de M. de Montebello
« à Paris. Il est urgent que je reçoive ou l'an-

« nonce d'un ambassadeur extraordinaire, ou
« mes nouvelles lettres de créance avec les
« instructions du gouvernement.

« Les cinq cardinaux français viendront-ils?
« Politiquement parlant, leur présence est ici
« fort peu nécessaire. J'ai écrit à monseigneur
« le cardinal de Latil pour lui offrir mes services
« dans le cas où il se déterminerait à venir.

« J'ai l'honneur, etc.

« P. S. Je joins ici la copie d'une lettre que
« m'a écrite M. le comte de Funchal. Je n'ai
« point répondu par écrit à cet ambassadeur, je
« suis seulement allé causer avec lui. »

A MADAME RÉCAMIER.

« Rome, lundi 23 février 1829.

« Hier ont fini les obsèques du Pape. La py-
« ramide de *papier* et les quatre candélabres
« étaient assez beaux, parce qu'ils étaient d'une
« proportion immense et atteignaient à la cor-

« niche de l'église. Le dernier *Dies iræ* était
« admirable. Il est composé par un homme in-
« connu qui appartient à la chapelle du Pape,
« et qui me semble avoir un génie d'une tout
« autre espèce que Rossini. Aujourd'hui nous
« passons de la tristesse à la joie; nous chan-
« tons le *Veni creator* pour l'ouverture du
« conclave; puis nous irons voir chaque soir
« si les scrutins sont brûlés, si la fumée sort
« d'un certain poêle : le jour où il n'y aura pas
« de fumée, le Pape sera nommé, et j'irai vous
« retrouver; voilà tout le fond de mon affaire.
« Le discours du roi d'Angleterre est bien in-
« solent pour la France! Quelle déplorable
« expédition que cette expédition de Morée!
« commence-t-on à le sentir? Le général Guil-
« leminot m'a écrit une lettre à ce sujet, qui me
« fait rire; il n'a pu m'écrire ainsi que parce
« qu'il me présumait ministre. »

« 25 février.

« La mort est ici : Torlonia est parti hier au

« soir après deux jours de maladie : je l'ai vu « tout peinturé sur son lit funèbre, l'épée au « côté. Il prêtait sur gages ; mais quels gages ! « sur des antiques, sur des tableaux renfermés « pêle-mêle dans un vieux palais poudreux. Ce « n'est pas là le magasin où l'Avare serrait *un « luth de Bologne garni de toutes ses cordes « ou peu s'en faut, la peau d'un lézard de trois « pieds, et le lit de quatre pieds à bandes de « points de Hongrie.*

« On ne voit que des défunts que l'on pro- « mène habillés dans les rues; il en passe un « régulièrement sous mes fenêtres quand nous « nous mettons à table pour dîner. Au surplus, « tout annonce la séparation du printemps ; on « commence à se disperser ; on part pour Na- « ples ; on reviendra un moment pour la se- « maine sainte, et puis on se quittera pour tou- « jours. L'année prochaine ce seront d'au- « tres voyageurs, d'autres visages, une autre « société. Il y a quelque chose de triste dans « cette course sur des ruines : les Romains sont

« comme les débris de leur ville : le monde
« passe à leurs pieds. Je me figure ces person-
« nes rentrant dans leurs familles, dans les di-
« verses contrées de l'Europe, ces jeunes *Misses*
« retournant au milieu de leurs brouillards. Si
« par hasard, dans trente ans d'ici, quelqu'une
« d'entre elles est ramenée en Italie, qui se
« souviendra de l'avoir vue dans les palais dont
« les maîtres ne seront plus ? Saint-Pierre et le
« Colysée, voilà tout ce qu'elle-même recon-
« naîtrait. »

FIN DU TOME HUITIÈME.

TABLE

FIN DE LA TABLE DU HUITIÈME VOLUME.

Paris. — Typographie de E. et V. PENAUD frères,
10, rue du Faubourg-Montmartre.

